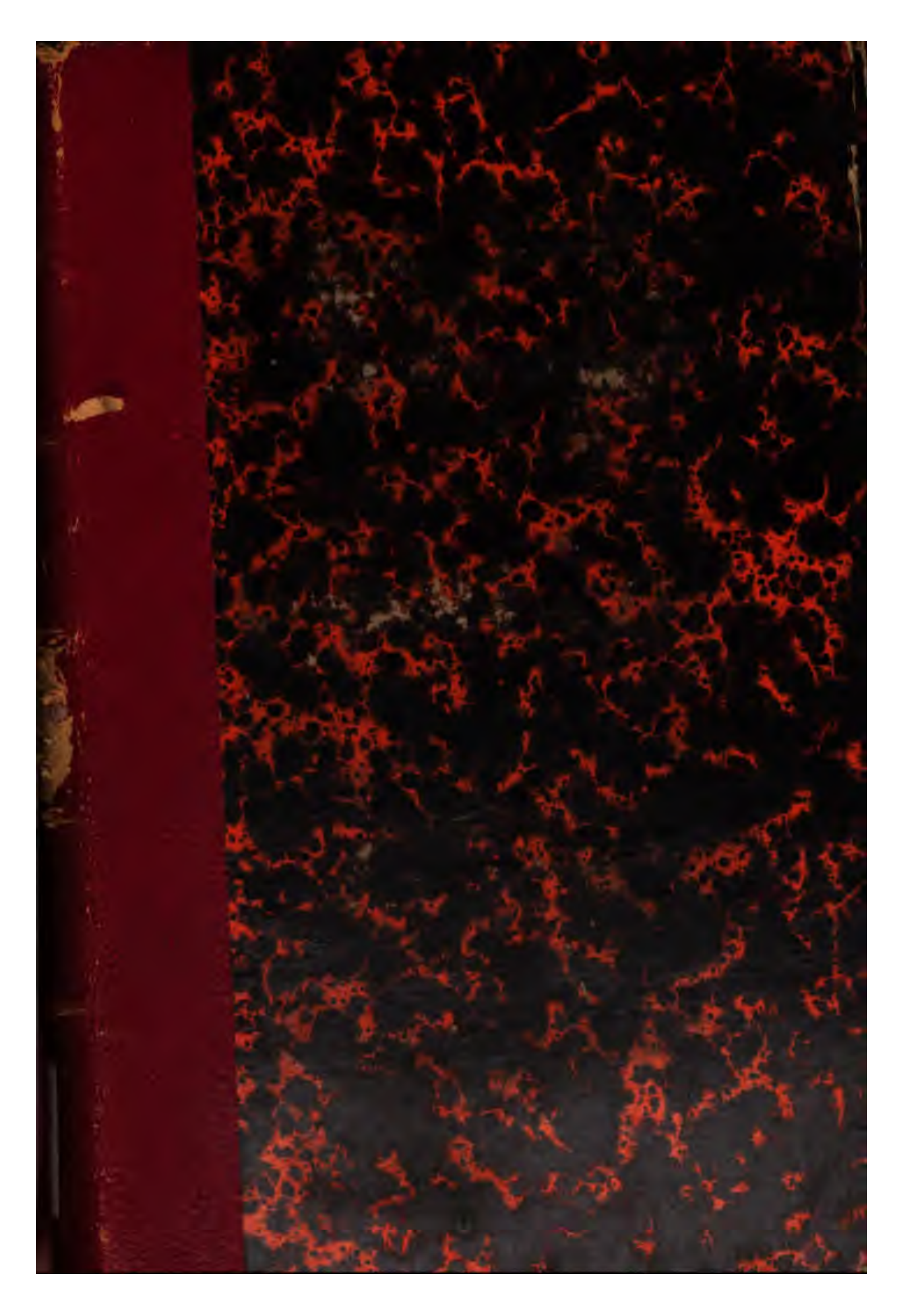
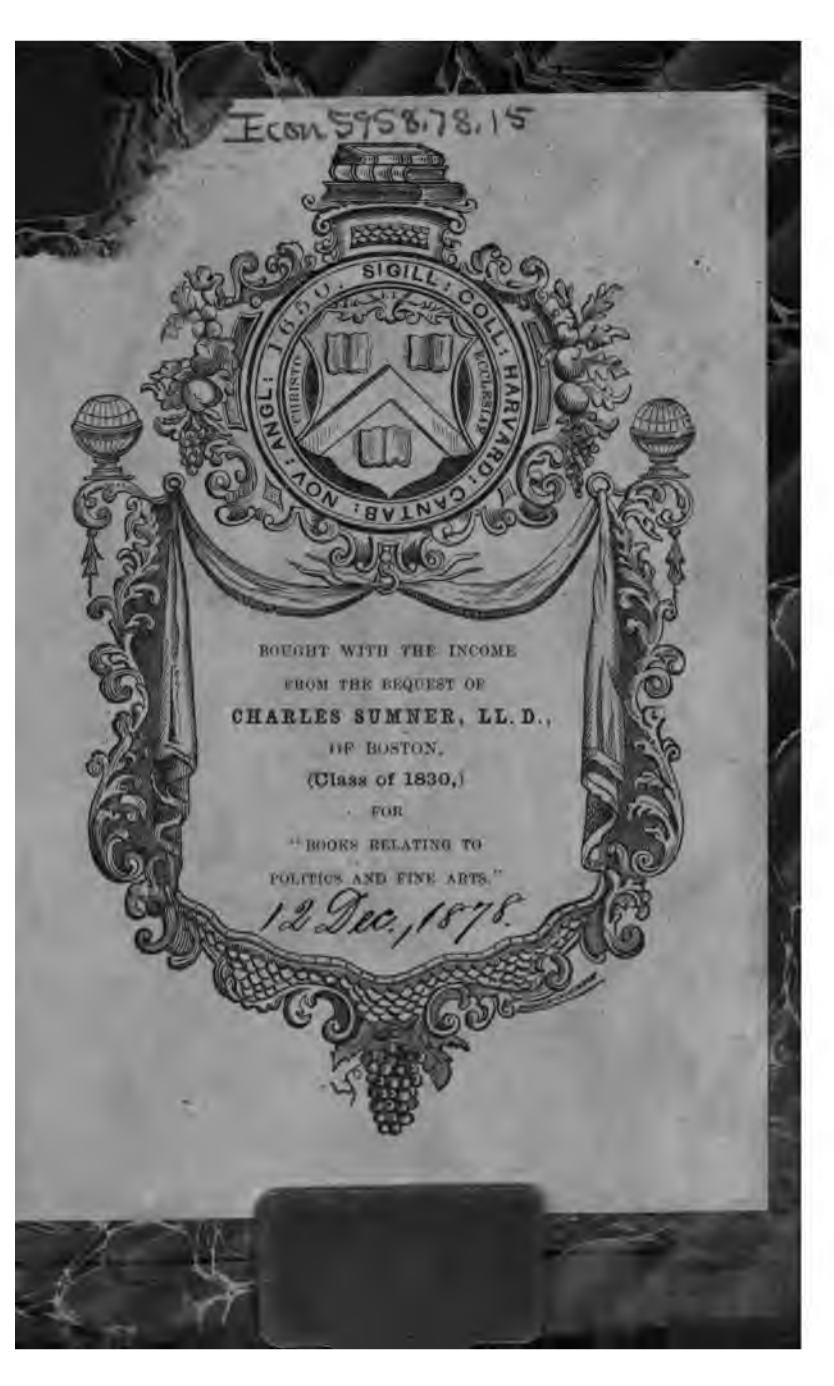
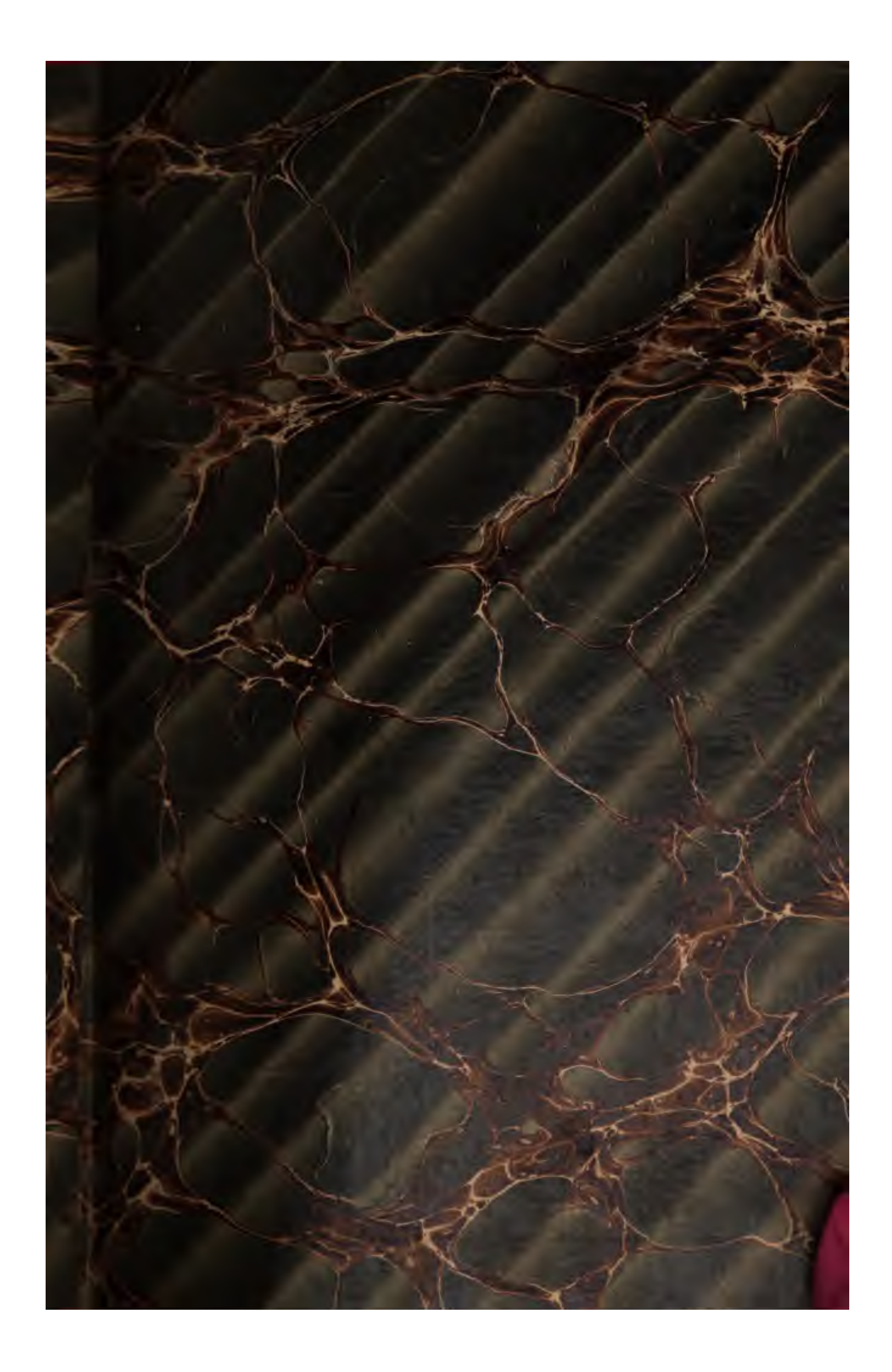






LE PORTUGAL

ET

L'EXPOSITION DE 1878

LES PAYS ÉTRANGERS ET L'EXPOSITION DE 1878, /15.

LE PORTUGAL

ET

L'EXPOSITION DE 1878

PAR

Clovis LAMARRE
Docteur ès-lettres
Administrateur de Sainte-Barbe.

Georges LAMY
Licencié ès-lettres
Professeur d'histoire de l'Université.



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1878

LES PAYS ÉTRANGERS

ET

L'EXPOSITION DE 1878

AVANT-PROPOS

Les Français, en aucun temps, ne se sont expatriés facilement, et jamais, sauf de rares exceptions, les grands voyages, les séjours de longue durée dans les pays étrangers ne les ont beaucoup tentés : la beauté, le climat tempéré, la civilisation et les richesses de la France les y retiennent naturellement fixés.

Cependant, au milieu du siècle où nous vivons, alors que la vapeur et l'électricité viennent de triompher de l'espace et du temps et que, par suite de cette révolution universelle, la rapidité toute récente des relations fait tomber l'une après l'autre les anciennes barrières qui séparaient les peuples, il semble s'être glissé tout à coup au cœur de l'humanité un immense désir de s'étudier elle-même et de se connaître tout entière. Le succès inouï de l'Exposition de 1878 n'est-il pas la preuve la plus manifeste de cette tendance qu'ont aujourd'hui toutes les nations à mettre en commun leurs industries, leurs sciences, leurs arts, leurs pensées, pour faire vivre la grande famille humaine d'une seule et même vie ? Et dans cet ensemble merveilleux, que n'auraient pu rêver les esprits les plus utopistes du siècle dernier,

n'est-il pas probable que l'avenir réservera le premier rang, avec la plus grande prospérité, à celui des peuples de la terre qui en sera le plus savant, à celui qui aura le mieux étudié et compris tous les autres?

Aussi avec quel soin scrupuleux, dans ces dernières années, n'a-t-on pas dirigé la jeunesse française vers l'étude des pays étrangers! Des ministres de l'instruction publique, aux idées les plus larges, M. Duruy, M. J. Simon, M. Waddington, M. Bardoux n'ont rien négligé pour inspirer aux jeunes gens de nos écoles le goût des langues vivantes et de la géographie, qui doit amener celui des voyages et qui précède nécessairement l'étude approfondie des caractères et des institutions des peuples. A tous ces chefs de l'enseignement de l'État se sont vivement unis les directeurs les plus éminents de l'enseignement libre. En ce moment même, l'heureuse innovation introduite par M. Dubief dans le plus grand et le plus florissant des établissements libres et laïques, permet à des divisions entières d'élèves barbistes d'aller passer, chaque année, plusieurs mois consécutifs dans certaines villes d'Allemagne et d'Angleterre; en même temps qu'ils y apprennent par la pratique les idiomes dont ils ont vu la grammaire, ils acquièrent, dans la familiarité de la vie quotidienne, certaines notions exactes sur les peuples au milieu desquels ils vivent momentanément; des horizons nouveaux s'ouvrent à leurs esprits; ils sont étonnés d'apprendre beaucoup hors du pays natal, et ils comprennent déjà que la satisfaction intime qu'éprouve tout homme qui s'instruit, leur deviendra dans la suite d'autant plus sensible qu'ils la rechercheront plus souvent.

L'œuvre à laquelle travaillent ainsi les maîtres les plus autorisés de l'instruction publique, est une œuvre essentiellement nationale. La France vient de montrer, durant plusieurs années, dans la gestion de ses affaires intérieures, un sang-froid, une prudence, un esprit de conduite qu'on ne lui connaissait pas; la jeunesse, que prépare son enseignement progressif, peut encore être dotée de qualités nouvelles pour la vie extérieure, afin de se tenir prête à profiter des grandes relations internationales que réserve aux peuples qui travaillent un temps tout à fait prochain.

Le caractère patriotique d'une telle œuvre nous a profondément ému, et dans la mesure modeste de nos

forces, nous avons voulu essayer d'y contribuer pour votre faible part. Il nous a semble que l'Exposition uni-uerselle fournissait une excellente occasion d'offrir à la jeunesse studieuse, dans un cadre relativement restreint, toute une encyclopédie des pays étrangers.

Prendre chaque nation en particulier et l'examiner sous toutes les faces; exposer un aperçu général de son histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours en nous attachant surtout à la liaison rationnelle des grands faits qui se sont succédé; étudier ses institutions, son gouvernement, sa statistique, décrire le sol qu'elle occupe, les provinces qui la composent, les villes où se sont concentrées et sa force commerciale et sa vie intellectuelle; montrer, par la part qu'elle prend à l'Exposition, le degré plus ou moins élevé de perfection qu'ont atteint chez elle les beaux-arts, l'enseignement public, les produits de la science et de l'activité de l'homme : voilà le plan qui se déroulait devant nous. Et l'ensemble de notre travail embrassait du même coup l'histoire universelle des peuples, la description détaillée du globe, le spectacle grandiose de toutes les richesses de la terre réunies aux découvertes et à toutes les manifestations de l'esprit humain!

Il fallait résumer le développement de ce programme en une vingtaine de volumes d'une lecture aussi facile que possible. Nous voulions en outre les terminer assez tôt pour que nos lecteurs les reçussent au complet dans le temps même de l'Exposition et pussent alors entreprendre, avec nous, un voyage instructif autour du monde, dans les palais du Champ de Mars et du Trocadéro.

Dans de telles conditions une pareille tâche nous eût certainement effrayé, si nous n'avions eu la bonne fortune de trouver des collaborateurs intelligents et pleins d'ardeur, ayant fait de longue date une étude spéciale des matières qu'il s'agissait de traiter. Des professeurs agrégés de l'Université, anciens élèves de l'École normale supérieure ; des écrivains de la *Revue des Deux-Mondes,* connus par leurs sérieuses publications; des savants, ayant acquis, par l'intelligence des langues et par leurs longs voyages, la connaissance exacte des pays les plus lointains, ont bien voulu nous prêter leur précieux concours. En même temps, la bienveillance que nous avons rencontrée partout, les documents que nous

LE PORTUGAL

ET

L'EXPOSITION DE 1878

durable sans doute que le fugitif éclat de sa grandeur passée. On pouvait prévoir dès longtemps que le Portugal se relèverait tôt ou tard de l'abaissement où, par un retour nécessaire, l'avait plongé l'excès même de ses conquêtes, et où le maintenaient de déplorables principes économiques. Quelque longue et profonde qu'ait été sa décadence politique, du jour où le pléthore de richesses qui l'étouffait a disparu, où de salutaires amputations ont ramené au centre la vie qui se dépensait inutilement aux extrémités, tout présageait que, sortant de sa longue torpeur, allégé de ce qu'il avait heureusement perdu, il marcherait d'un pas plus rapide vers une ère meilleure de développement et de progrès. Il a suffi au Portugal d'une vingtaine d'années pour accomplir cette évolution désirable : agriculture, industrie, travaux publics, tout a reçu une bienfaisante impulsion, et l'élan donné ne s'arrête pas, il se propage de jour en jour, il aura bientôt gagné toutes les branches de l'administration, toutes les sources de la richesse publique, et les forces vives de la nation entière seront en pleine activité.

Cette transformation si nécessaire est encore loin d'être achevée. Est-ce un mal ? Non, car c'est cette prévoyante lenteur qui, en fortifiant les résultats acquis, en assure la durée et prépare les réformes à venir. A vrai dire, le temps n'est plus et ne reviendra pas où l'écrivain portugais pouvait, dans son enthousiasme patriotique, s'écrier : « Si

l'Espagne est la tête de l'Europe, le Portugal en est le diadème ! » Mais l'avenir semble lui avoir réservé dans les ressources de son sol et, plus encore dans son admirable position géographique, de sûrs dédommagements qui compenseront, et au delà, la perte de ces conquêtes d'un jour, possessions lointaines et sans lendemain, qui engourdirent et ruinèrent cette vaillante nation en l'enrichissant. Culture industrieuse du sol, commerce et navigation, voilà quelles seront pour l'avenir les solides assises de la fortune publique en Portugal : « O Christ, s'écrie Child-Harold, c'est un spectacle charmant de voir ce que le ciel a fait pour cette délicieuse contrée. Que de fruits odoriférants mûrissent sur chaque arbre ! Que de fécondité se déploie sur ses coteaux[1] ! » Trop longtemps ces ressources admirables ont été ou méconnues ou systématiquement négligées; les possesseurs du sol ont été les derniers à en connaître la valeur, les derniers à l'exploiter, préférant au médiocre bénéfice d'une culture laborieuse la facile possession de richesses qui, se renouvelant sans cesse, paraissaient inépuisables. Ces ressources agricoles ou minérales, quelque inexploitées et même inexplorées qu'elles soient, n'en sont pas moins le premier élément de la prospérité future du Portugal. Pour le développement de ces forces vitales, il est vrai, tout est à créer dans un pays redevenu neuf et vierge à la suite

1 Child-Harold, Chant Ier.

d'une désertion séculaire de l'agriculture; mais les progrès déjà accomplis dans certaines provinces sont d'un bon augure, et il est à espérer que cette incomparable fertilité d'un sol prodigue sera pour le Portugal, dans un avenir prochain, une source de richesses cette fois intarissables, car la terre ne s'épuise ni ne se lasse jamais.

Néanmoins l'importance économique du Portugal n'est que secondaire; elle ne conserve et n'intéresse que lui seul : l'importance que lui prête sa position géographique intéresse au contraire toutes les puissances maritimes de l'Europe. Situé presque sur les confins de la Méditerranée et de l'Océan, le Portugal se trouve ainsi placé sur la grande route du monde. Ses grands ports, Lisbonne, Porto, sont des points de relâche et de ravitaillement pour tous les navires partis d'Angleterre ou du littoral français de l'Atlantique, et se dirigeant vers la Méditerranée, les Indes, le cap de Bonne-Espérance, le Brésil. De là l'immense influence qu'a exercée l'Angleterre sur les destinées du Portugal; elle a tenu de tout temps à en faire une province anglaise, non-seulement pour s'y créer des débouchés, mais pour avoir le long du littoral portugais des escales anglaises, et pour faire des ports portugais une succursale des ports anglais. Le rôle qu'est ainsi appelé à jouer le Portugal par sa situation géographique, ne peut que grandir, à mesure que les relations entre le nouveau monde et l'ancien deviendront plus fréquentes; il est le trait

d'union qui, commercialement et maritimement, les rattache l'un à l'autre.

Des intérêts trop pressants, outre la communauté d'origine et les rapports quotidiens, relient le Portugal à l'Espagne et au Brésil, pour qu'il ne ressente pas le contre-coup des événements intérieurs de ces deux pays : le Portugal, physiquement, n'est que le prolongement de l'Espagne de même que le Brésil est le prolongement du Portugal au delà de l'Atlantique. Jetez un regard sur une carte de la péninsule ibérique : rien de plus artificiel que les limites des deux pays ; point de séparation marquée, point de frontières naturelles ; des deux côtés, en deçà, au delà, même origine, mêmes mœurs. Ici encore les hommes ont violenté la nature ; c'est l'histoire qui a établi entre les deux peuples des barrières auxquelles la nature s'était refusée ; c'est elle qui a suscité entre deux nations, faites pour s'aimer et s'unir, de mesquines jalousies et de mutuelles défiances sorties de rivalités séculaires. Et pourtant l'Espagne et le Portugal ne font qu'un ; les fleuves du Portugal sont les fleuves de l'Espagne, les montagnes portugaises ne sont que les ramifications occidentales des Serras espagnoles. Bien plus, remontez le cours des âges, considérez les origines et le développement des deux peuples ; leur existence a été semée des mêmes dangers, des mêmes luttes, des mêmes alternatives de grandeur et d'abaissement également sans mesure. Vienne le jour où les rivalités

d'intérêts dynastiques et politiques le céderont à la notion de la solidarité des intérêts économiques, ces barrières factices (douanes, etc.), exagérées en proportion de leur inutilité même tomberont d'elles-mêmes; en fait, l'union des deux peuples sera ainsi consommée pour leur plus grand bonheur et leur plus grande prospérité.

Même communauté d'origine, même identité d'intérêts entre le Portugal et le Brésil. Le Portugal a donné au Brésil sa langue, ses mœurs, ses premiers colons; en retour, le Brésil fait du Portugal le centre de ses échanges; c'est lui qui, dans l'avenir, donnera le branle à la mère-patrie après l'en avoir si longtemps reçu. Quand les richesses du Brésil seront mieux connues, quand cet état si favorisé sera devenu, comme l'y prédestine sa position naturelle, le débouché du commerce entier de l'Amérique méridionale, de même que le Portugal est le débouché de l'Espagne vers les pays transatlantiques, alors « tous les progrès du Brésil seront les progrès de la mère-patrie [1] » ; le Portugal sera pour lui ce qu'est l'Inde pour l'Angleterre; il en sera le fournisseur obligé, intermédiaire naturel entre ce vaste empire et l'Europe. En effet, politiquement séparés, ces deux peuples liés par la parenté et les traditions sont réunis par l'Océan, moins forte barrière à coup sûr que la jalouse antipathie du Portugal et de l'Espagne.

[1] Elysée Reclus. — *Nouvelle Geographie universelle.*

Constitution.— Le gouvernement du Portugal est une royauté constitutionnelle et héréditaire. La charte de 1826, modifiée par l'acte additionnel du 5 Juillet 1852, est la loi fondamentale du royaume. Le roi prend le titre de « Majesté très-fidèle » octroyé par le pape en 1749, et s'appelle toujours comme par le passé « roi de Portugal et des Algarves, d'en deçà et d'au delà la mer, seigneur de la conquête, de la navigation et du commerce de l'Ethiopie, de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde », titres ambitieux qui ont survécu au naufrage de la puissance portugaise.

La charte portugaise, dite « Carta de ley » proclame la personne du souverain constitutionnellement irresponsable, inviolable et sacrée, et règle les divers pouvoirs qui forment le gouvernement de l'État.

Pouvoir exécutif. — Seul investi du pouvoir exécutif le roi peut, en vertu du pouvoir modérateur, proroger ou convoquer les cortès et dissoudre la chambre élective. Il peut refuser sa sanction aux lois votées par les Cortès et est armé du droit de véto absolu. La plus large part dans le gouvernement est ainsi faite à l'autorité royale qui jouit de la prérogative la plus étendue. Les filles peuvent succéder au trône, mais le mari de la reine ne prend le titre de roi qu'après lui avoir donné un fils ou une fille. Irresponsable lui-même, le roi gouverne avec un cabinet responsable, divisé en

7 départements: intérieur, guerre, justice et affaires ecclésiastiques, travaux publics, marine et colonies, finances, affaires étrangères; il appelle les ministres ou les renvoie de son propre mouvement et il nomme les membres du Conseil d'Etat dont il prend avis dans les cas importants. Ceux-ci au nombre de treize, sont inamovibles et le prince royal, héritier de la couronne, siège de droit parmi eux dès l'âge de huit ans.

Pouvoir législatif. — Le pouvoir législatif appartient aux Cortès qui, réunies au roi, constituent la représentation nationale. La Chambre des pairs et celle des députés forment ensemble les Cortès.

La Chambre des Pairs se compose d'un nombre indéterminé de membres (actuellement 133), autrefois héréditaires; ils sont choisis par le roi, depuis la loi du 27 mai 1864, parmi les propriétaires possesseurs d'un revenu de 12,500 francs et investis d'un degré académique. Une loi toute récente (12 avril 1878) a établi que la pairie serait désormais conférée par le roi en récompense d'actions d'éclat ou de services extraordinaires. Constituée en haute cour de justice, c'est à la Chambre des pairs que sont déférés les délits imputés aux membres du Cabinet, de la Chambre des députés ou de la famille royale.

La Chambre des députés est élue depuis 1852 par le suffrage direct, mais non pas universel. Est

électeur quiconque, âgé de vingt-cinq ans, paie à l'Etat une contribution directe de 5 fr. 55 ou une contribution foncière de 27 fr. 75 ; est éligible quiconque paie une contribution directe de 22 fr. 20 ou une contribution foncière de 111 fr. Par « l'adjonction des capacités », les conditions de cens sont abolies, et la condition d'âge est abaissée de vingt-cinq ans à vingt et un en faveur de tout fonctionnaire public, des officiers de l'armée de terre et de mer, des ecclésiastiques et des gradés d'université. A la Chambre des députés appartient l'initiative en matière d'impôt, et particulièrement sur la discussion et le vote du budget. Le président et le vice-président de chacune des Chambres sont nommés par le roi. La durée ordinaire de la législature est de quatre ans, celle de la session annuelle de trois mois. Le Portugal continental est divisé en 94 districts électoraux, envoyant à la Chambre autant de députés, auxquels s'ajoutent les cinq députés de Madère et des Açores.

Tel est l'ensemble de la constitution portugaise ; si elle contient plus d'un rouage inutile qui la complique fâcheusement, il est juste de reconnaître qu'elle renferme, en faisant une juste part aux prérogatives des uns et aux droits des autres, des éléments de conciliation qui vont se développant et se fortifiant, à mesure que s'apaisent les passions surexcitées. Cette œuvre d'apaisement et de réconciliation a été déjà puissamment servie par la patriotique modération des souverains du Portugal : heu-

reuse et bien enviable la destinée d'un peuple qui a à sa tête pour présider à sa régénération une famille souveraine dont on a pu dire qu'elle s'était montrée, dans des circonstances difficiles, « plus constitutionnelle que la nation même » !

Pouvoir judiciaire. — Justice. — Le pouvoir judiciaire, reconnu par la Charte, est complétement distinct des autres. L'autorité du roi s'arrête en quelque sorte au seuil de la magistrature : il peut suspendre, mais non destituer les magistrats.

Hiérarchiquement organisée, l'administration judiciaire comprend une haute cour de justice, tribunal suprême et sans appel qui siége à Lisbonne, et deux cours royales qui correspondent aux deux grandes divisions judiciaires du royaume, celle de Lisbonne et celle de Porto. C'est de ces cours royales que rayonne sur tout le royaume un réseau de juridictions qui ne comprend pas moins de 142 tribunaux de première instance[1] (Comarcas), subdivisés en 286 ressorts plus limités (Julgados), en justices de paix d'un nombre variable (environ 800) et enfin en 3,900 « juges élus » (Juiz éleito) des paroisses. Le jury, lorsqu'il fut établi en Portugal, fut doté d'attributions beaucoup plus étendues qu'en France : depuis, on s'est efforcé de limiter son intervention dans les questions civiles et de ne

1 130 sur le continent, 10 aux Açores et 2 à Madère.

laisser à sa compétence que les questions d'ordre criminel. Mais si restreint que soit l'arbitrage du jury en matière civile [1], il n'en est pas moins un des vices de cette organisation judiciaire si bizarrement compliquée. Si l'on y ajoute l'application du système électif aux juges inférieurs, l'insuffisance de capacité et d'instruction, parfois même la partialité qui en découlent, on comprendra que la nation et le gouvernement sentent de jour en jour plus vivement l'urgente nécessité de réformes dans l'ordre judiciaire. Le code portugais même, qui s'inspire parfois heureusement de la jurisprudence française, n'est bien souvent qu'un tissu de dispositions contradictoires, fâcheux dédale qui tient à la diversité des origines du droit portugais (ordonnances alphonsines, manuélines et philippines). Il faudra une longue suite de persévérants efforts pour porter l'unité dans ce chaos en simplifiant l'inextricable enchevêtrement des petites juridictions électives et en substituant à une législation pleine de superfétations une jurisprudence une et constante.

Cultes. — L'administration des cultes relève en Portugal du même ministère que l'administration judiciaire. Mais les rapports du clergé et de l'État ont beaucoup varié selon les temps et les circons-

[1] On n'y a recours que sur le consentement assez rare de toutes les parties.

tances, tour à tour rapports de maître à serviteur, puis, la réaction se produisant, d'opprimé à oppresseur : ils sont encore aujourd'hui loin d'être sur le pied d'un équilibre parfait. Le clergé catholique a été pour beaucoup dans la décadence du Portugal. Son intolérance fanatique avait préparé les voies à l'Inquisition qui put impunément, pendant deux siècles, traiter le Portugal en pays conquis et y asseoir d'une manière trop durable sa sinistre domination. Ce fut l'Inquisition qui, brisant brusquement les relations florissantes qu'entretenait le Portugal avec les nations protestantes, transforma les libres échanges, source de sa primitive richesse, en un vasselage honteux et le réduisit à la mendicité. Que dire de l'immobilité intellectuelle qu'y a si longtemps maintenue la domination exclusive du clergé? La compression a été si forte que les progrès de la nation entière en ont été retardés pour plusieurs siècles; aujourd'hui même elle ne reprend sa marche que lentement, péniblement, comme engourdie encore après un si long arrêt.

L'Inquisition ne fut définitivement abolie qu'en 1820; or, à cette époque, on ne comptait pas moins de 360 couvents d'hommes; après le triomphe de l'absolutisme, sous le régime détesté de l'usurpateur don Miguel, le nombre des couvents s'éleva à 750, formant dans l'État un second État, dans la nation une seconde nation de près de 18,000 hommes et femmes. La chute de don Miguel amena contre le clergé catholique une réaction excessive et qui dé-

passa le but. La plupart des religieux furent brutalement expulsés des couvents, et l'État s'empara de 560 monastères en promettant aux frères des couvents sécularisés de dérisoires pensions qui ne furent même pas payées. L'instruction populaire qui, dans certaines provinces, était concentrée entre les mains des communautés, se ressentit de cette dépossession violente, et le gouvernement a confessé sa méprise en rétablissant des couvents de religieuses comme maisons d'éducation. Le petit nombre de communautés qui ont survécu sont condamnées à s'éteindre à bref délai, car on leur a interdit d'accepter des novices, et l'État, leur héritier direct, est intéressé à exercer sur elles, une jalouse surveillance.

La religion catholique est professée par toute la nation portugaise (on ne compte en Portugal que 500 protestants, la plupart étrangers) ; aussi y est-elle la religion de l'État. Mais tous les autres cultes sont tolérés, sans que toutefois l'exercice public en soit reconnu. A la tête du clergé sont les archevêques de Braga et d'Evora, et le patriarche-cardinal de Lisbonne. A ces trois archevêques ressortissent quatorze évêchés suffragants sur le continent, et cinq dans les Açores et les îles africaines. Il y a en outre à Goa un archevêque qui porte le titre de primat de l'Orient. Le revenu total de la hiérarchie supérieure de l'Église s'élève à 300,000 milreis ou 1,677,500 francs. Le haut clergé a, dans ce siècle, compromis sa légi-

time influence aux yeux de la nation portugaise, par la part qu'il a prise à toutes les campagnes qui ont eu lieu en faveur de l'absolutisme, et par les polémiques qu'il a parfois provoquées un peu à la légère; descendu dans l'arène, il y a laissé sa popularité et perdu une partie du respect dont il était entouré. Ajoutons que cette défaveur a rejailli sur toute l'Église nationale et qu'elle ne s'attache pas moins au clergé inférieur, qui n'est au niveau de sa mission ni par sa tenue, rarement irréprochable, ni par son instruction et ses lumières.

Instruction publique. — Le Portugal fut longtemps au nombre des pays les plus éclairés de l'Europe; la culture intellectuelle et littéraire y fut un instant développée jusqu'au raffinement, et au moment de sa plus haute grandeur, il eut avec les Lusiades son épopée et trouva dans Camoens le chantre immortel des gloires nationales. L'instruction était alors assez généralement répandue et, pour la diffusion des lumières, le Portugal était à la tête des États européens. Mais comme si sa décadence politique avait brisé en lui tous les ressorts et à jamais comprimé tout essor futur, caractères et intelligences s'affaissèrent également, et l'ignorance fut érigée en système de gouvernement par l'obscurantisme des jésuites et le despotisme de quelques souverains. A la longue la nation, se déshabitua si bien des choses de l'intelligence qu'elle en vint à ne plus même soupçonner les

ténèbres dans lesquelles elle vivait. Eût-elle connu le mal, son orgueil se fût refusé à le combattre, de peur de l'avouer par là même : « Nous ne nous doutons même pas de l'ignorance dans laquelle nous vivons chez nous, disait, au siècle dernier, le Portugais d'Oliveira, il faut que nous sortions de notre patrie pour que nos yeux se dessillent. » La vivifiante activité de Pombal, qui s'exerça dans tous les sens, ne négligea pas l'instruction publique, il régénéra l'enseignement supérieur et créa à nouveau l'enseignement élémentaire. Mais son œuvre ne lui survécut pas et le Portugal, comme endolori par les réformes violentes du ministre qui « avait fait le bien à coups de hache », se replongea dans son apathie avec une sorte de soulagement. Au milieu de ce siècle même, dit M. E. Reclus, « l'ignorance dans laquelle vivaient les Lusitaniens était à peu près comparable à celle de leurs voisins du Maroc. Dans les districts septentrionaux : Vianna, Braga, Bragança, une jeune fille sachant lire était un véritable phénomène. »

Mais depuis que l'enseignement public, jadis aux mains du clergé, a été sécularisé, l'instruction s'est répandue dans toutes les classes, et le Portugal, laissant bien loin derrière lui l'Espagne, voit chaque jour diminuer l'intervalle qui le sépare des nations les plus avancées de l'Europe.

Un conseil supérieur, présidé par le ministre de l'intérieur, réside à Lisbonne, et a pour mission de diriger et réformer l'instruction publique. De mi-

nistère spécial, il n'y en a point, mais seulement une direction générale se rattachant au ministère de l'intérieur. On a organisé récemment une inspection générale modelée sur le corps des inspecteurs généraux de l'Université française. Mais le budget total de l'Instruction publique (années 1872-1876) ne dépasse pas 50,000 francs. L'enseignement supérieur n'est donné nulle part ailleurs en Portugal que dans l'université de Coïmbre. Fondée en 1290, elle est parmi les plus anciennes et les plus célèbres de l'Europe. Elle comprend cinq Facultés : 1° Faculté de théologie; 2° Faculté de droit; 3° Faculté de médecine; 4° Faculté des sciences pures ; 5° enfin Faculté de philosophie ou des sciences naturelles. Les cours littéraires, tels que ceux des Facultés des lettres en France et l'enseignement des langues sont réservés au Collège des arts de Coïmbre et aux deux grands Lycées de Lisbonne et de Porto. L'enseignement des langues vivantes n'est pas, comme ailleurs, sacrifié à l'enseignement des langues mortes ; les unes et les autres sont sur un pied de parfaite égalité et la connaissance du français, de l'anglais ou de l'allemand est exigée dans la plupart des concours. L'Université de Coïmbre ne compte pas moins de 1,000 élèves et de 86 professeurs environ; à la tête de l'Université est placé un recteur de qui relève le doyen de chaque Faculté; le corps enseignant, excellemment recruté, jouit en Portugal de la plus haute considération.

Ajoutons que le roi a établi à ses frais, à Lisbonne même, des cours supérieurs d'histoire, de philosophie et de littérature ancienne et moderne. Ainsi se trouve heureusement complété l'enseignement de l'Université de Coïmbre.

L'enseignement supérieur est en outre donné dans cinq écoles du gouvernement qui sont comme les annexes de l'Université de Coïmbre : les trois écoles de médecine de Lisbonne, de Porto et de Funchal, l'académie polytechnique de Porto qui prépare au commerce, à la marine et à l'industrie, et l'école polytechnique de Lisbonne où se recrutent, comme en France, dans une élite intellectuelle, les corps civils et militaires. A l'enseignement supérieur on peut encore rattacher le Conservatoire royal de musique et les deux académies des Beaux-Arts de Lisbonne et de Porto.

L'enseignement secondaire est donné par l'État dans 182 lycées, et dans des écoles dites « majeures. » En 1854, « le nombre des élèves pour la totalité des écoles de ce degré n'était que de 3,338, ce qui revenait à la proportion d'un élève sur 1,150 habitants [1], » mais la population écolière a beaucoup augmenté dans les vingt dernières années et, comme les lycées français, si délaissés à l'origine, les lycées portugais se développeront de jour en jour à mesure qu'on se familiarisera avec cette institution

1 C. Vogel.

de date récente. Là encore, on retrouve la même sollicitude pour l'enseignement des langues vivantes ; parmi les langues mortes, l'étude du grec n'est pas générale, elle n'existe que dans les lycées les plus considérables. Les programmes des lycées portugais ne diffèrent pas d'ailleurs sensiblement des programmes universitaires français.

L'enseignement primaire est réparti entre des écoles élémentaires et des écoles « supérieures » ; les matières de l'enseignement : lecture, calcul, écriture, histoire, géographie, etc., sont les mêmes qu'en France. On n'a guère de données exactes sur le chiffre des élèves qui fréquentent actuellement les écoles primaires, on peut l'attribuer approximativement à 73,000. Le nombre des écoles est de 2,000 environ (1788 à 1861). « Le Portugal ne possédait encore en 1854 qu'une école primaire pour trois provinces correspondant, en moyenne, à une circonscription de 74 kilom. carrés et un écolier pour 85 habitants [1]. » En 1862 on comptait un écolier pour 36 habitants. Mais quels que soient les progrès accomplis depuis vingt ans, quoique l'instruction primaire soit obligatoire et dans la plupart des écoles gratuite, la bonne volonté de l'État, ses efforts même se heurtent à des préjugés invincibles dans les basses classes. Aussi le Portugal est-il encore, pour l'enseignement primaire, l'un des pays les plus arriérés de l'Europe ; le gouverne-

1 C. Vogel.

nement s'efforce de suppléer par une initiative énergique à la coupable négligence et à la systématique apathie des parents ; mais s'il a fait déjà beaucoup dans ce sens, il lui reste à faire encore davantage.

Marine marchande. — La marine du Portugal qui fit la grandeur de ce petit peuple de navigateurs, dépérit après avoir été la première du monde, lorsqu'il eut perdu ses riches colonies et que l'empire des mers eut passé entre les mains des Hollandais et des Anglais. Détrôné, il n'essaya pas de conserver des relations commerciales qui auraient pu devenir pour lui la source d'une prospérité durable, en maintenant avec ses anciennes colonies un lien d'échanges plus fort et plus avantageux que le lien politique lui-même ; en abdiquant la souveraineté des mers, il renonça au monopole du commerce maritime dont les bénéfices lui eussent été un ample dédommagement ; les anciens « facteurs des mers » vécurent ainsi sous la dépendance et à la discrétion des nations qui avaient été jadis leurs tributaires. Ce peuple de marins déserta la mer, et la marine portugaise fut bientôt déchue à ce point que le gouvernement crut inutile de protéger par des surtaxes sur les navires étrangers le pavillon national.

Ce renoncement, cette incurie déplorable non-seulement arrêtèrent momentanément, mais entravèrent pour longtemps le relèvement de la marine

et du commerce portugais. En effet, comme l'herbe croît dans une rue déserte, les ports abandonnés s'ensablèrent, et les navires qui y affluaient jadis, les évitèrent, en redoutant l'accès. Quoi qu'il en soit de cette cause d'infériorité pour la navigation portugaise, c'est vers la mer que, marchant de nouveau dans le sens de ses vraies destinées, le Portugal a dirigé depuis quelques années la meilleure part de son activité, comme le montre la statistique suivante :

Mouvement des nav.; 1854, 19,570 nav. jaugeant 1,610,428 tonn.
— 1871, 19,121 — 3,280,000 —
Flotte commerciale; 1854, 350 nav. dont 3 à vap. jaug. 82,402 tonn.
— 1876, 810 — 39 à vap. j. 88,200 tonn.

Les chantiers de construction depuis si longtemps déserts ont repris quelque activité, et le Portugal construit aujourd'hui chez lui presque tous ses navires. De ligne à vapeur portugaise, il n'en existe pas à proprement parler, si l'on en excepte les bateaux faisant un service régulier de cabotage entre Lisbonne et Porto. En 1855 le gouvernement essaya d'établir une compagnie portugaise de messageries maritimes entre Lisbonne et le Brésil mais cet essai n'a pas été heureux. Lisbonne est le point d'attache ou de relâche d'un grand nombre de compagnies maritimes étrangères. Citons la Compagnie « Péninsulaire et Orientale », la « Pacific steam ship navigation company » et enfin la Compagnie française des Messageries nationales ; ces deux dernières, dans leur service bi-mensuel,

unissent Lisbonne aux principaux ports du Brésil : Pernambuco, Bahia, Rio de Janeiro.

Il est à souhaiter qu'une fiscalité mieux entendue n'entrave plus à l'avenir le développement des relations maritimes du Portugal, et, en particulier, de sa marine nationale. Car, « quoi que l'on puisse faire pour relever la condition matérielle du Portugal, il ne retrouvera la prospérité dans l'avenir et ne refleurira qu'autant qu'on aura su y rendre également la vie à la navigation.»

Marine militaire. — La marine militaire, par la force des choses, participa à la décadence commune. A peine si, au milieu du XVIII[e] siècle, de cette flotte qui jadis avait porté sur toutes les mers la terreur du nom portugais, il restait au Portugal cinq ou six vaisseaux de ligne et une quinzaine de navires de tout rang en état de tenir la mer. Le temps n'est plus où Jean I[er] menait contre Ceuta trente-cinq vaisseaux et plus de cent soixante bâtiments d'un moindre tonnage ; où Sébastien dans son expédition contre le Maroc couvrait la mer de ses mille vaisseaux. La flotte ne comprenait, à la fin de 1875, que 24 bâtiments à vapeur et 18 vaisseaux à voiles montés par 3,500 marins ; légers et rapides, la plupart des navires de la marine portugaise, sont appropriés beaucoup moins au service militaire qu'au service transocéanique et colonial. Les bateaux à vapeur comprennent :

9 corvettes d'un total de. .		114 canons.
8 sloops.		35
7 canonnières.		21
24	avec	170 canons.

Le plus grand vaisseau de la marine portugaise est le « Vasco de Gama » lancé en janvier 1876. Muni d'un éperon et de machines de 450 chevaux, il est revêtu d'une armure de 12 pouces d'épaisseur et porte deux canons de 18 tonnes, un de 6 tonnes 1[2 et deux de 40 livres. Citons encore les deux corvettes à hélice « Rainha de Portugal » et « Mindello » lancées en octobre 1875 ; elles ont chacune une machine de la force de 900 chevaux. La presse a été abolie depuis 1836, et le mode de recrutement de l'armée de mer ne diffère en rien aujourd'hui de celui de l'armée de terre. Une école navale qui renferme 35 élèves environ est la pépinière des officiers de marine; le nombre de ceux-ci ne dépasse pas 220.

Armée. — L'effectif de l'armée active en temps de paix est, d'après la loi d'organisation militaire du 23 juin 1864, de 30,128 hommes; mais les deux tiers seulement en temps normal sont sous les drapeaux ; en temps de guerre, l'effectif doit être porté à 68,450 hommes. Comme en Espagne et dans les colonies espagnoles, les cadres de l'armée portugaise sont surchargés de géné-

raux et d'officiers ; on ne compte pas moins en effet de 2,000 officiers de tout grade et de toute arme pour une petite armée de 20,000 hommes. Le corps des officiers se recrute parmi les jeunes gens sortant du collège militaire, de l'École de l'armée, et de l'École polytechnique, enfin parmi les sous-officiers et volontaires et les cadets, fils d'officiers. Les différents grades, jusqu'à celui de colonel, sont donnés à l'ancienneté, sauf pour les armes spéciales où prévaut le choix du ministre. Le mode de recrutement de l'armée était naguère encore des plus défectueux ; les cas d'exemption étaient multipliés outre mesure : de droit étaient libérés du service militaire tous les hommes mariés, tous les fonctionnaires publics et même tous les étudiants ; le remplacement était admis et la conscription ne pesait que sur les classes indigentes qui n'avaient d'autres moyens de s'y soustraire que l'expatriation avant l'enrôlement et la désertion après. Mais la loi militaire a subi récemment d'importantes modifications qui ont réduit les cas d'immunité, supprimé ou restreint la pratique du remplacement et « réparti ainsi plus équitablement, d'après le système allemand, le fardeau de la conscription ». Depuis 1859, la limite d'âge ayant été élevée, la conscription ne frappe plus que les jeunes gens de 20 à 22 ans ; ils servent pendant cinq ans dans l'armée active, puis trois ans dans la réserve.

L'effectif de l'armée en 1876 était réparti ainsi qu'il suit :

	Officiers.	Soldats.
18 Régiments d'infanterie.	683	9,218
9 bataillons de volontaires.	314	3,468
8 régiments de lanciers et dragons.	244	2,253
3 « d'artillerie . .	107	1,278
1 bataillon du génie. . .	3	317
État-major et corps de santé.	194	106
Total . . .	1545	16,640

Finances. — Bien avant l'établissement du régime constitutionnel, le désordre régnait dans les finances du Portugal ; depuis, des causes multiples, parmi lesquelles les réformes nécessaires, mais dispendieuses, qui ont été accomplies dans toutes les branches de l'administration, ont accru considérablement la dette déjà si lourde : elle dépasse aujourd'hui 2 milliards 130 millions, c'est-à-dire 500 francs par habitant. [1] Aussi le Portugal, eu égard à sa faible population, est-il relativement l'un des États les plus obérés de l'Europe. Le gouvernement a dû plus d'une fois, pour payer une partie de l'intérêt de cette dette formidable, avoir recours à des moyens extrêmes dont le plus inique, qui sembla à la longue avoir passé en tradition, fut la

[1] En France (1878), 479 francs par habitant.

pratique d'un système de retenues et de réductions frappant les fonctionnaires publics : étrange expédient par lequel l'État donnait à quelques-uns de ses créanciers l'argent qu'il enlevait à d'autres tout aussi méritants et, pour tenir une partie de ses engagements, en violait d'autres non moins respectables ! Mais dans ces dernières années la situation financière du Portugal s'est notablement améliorée ; le déficit qui, depuis 1834 n'avait cessé de s'accroître, a été presque comblé par le développement des ressources naturelles de la contrée, la vente des biens du clergé sécularisés et devenus biens nationaux, et l'extension des relations commerciales dont l'État a bénéficié pour une bonne part. Aussi a-t-on pu depuis 1875, « renoncer au triste expédient budgétaire qui consistait à opérer des retenues variant de 5 à 30 p. 100 sur le traitement des employés. Le crédit du gouvernement portugais, qui naguère était au plus bas, a pu se relever peu à peu, et ses fonds sont cotés maintenant à près de la moitié de leur valeur nominale. »

Le revenu annuel du Portugal s'est élevé en moyenne pendant les 10 dernières années, à près de 100 millions de francs, tandis que les dépenses dépassaient les recettes d'environ 18 millions. Les évaluations du budget de l'année 1876-1877 portaient les recettes à 24,059,981 milreis ou 133,666,525 francs, et les dépenses à 24,795,906

milreis ou 137,755,000 fr. Ce qui constituait un déficit de plus de 4 millions de francs.

Le tableau suivant indique les recettes et les dépenses du budget, approuvées par les Cortès pour l'année qui a fini le 30 juin 1877.

BUDGET 1876-1877	MILREIS	FRANCS
RECETTES.		
Impôts directs	6,206,720	34,481,775
Timbre et droits d'enregistrement	2,111,200	11,728,875
Impôts indirects et douanes	12,609,850	70,054,700
Domaines de l'État et recettes diverses	2,689,935	14,944,100
Intérêts des obligations de la dette publique tenus par le Trésor	442,276	2,457,075
Total	24,050,981	133,666,525
DÉPENSES.		
Intérêt de la dette intérieure	5,990,839	33,282,450
— de la dette étrangère	4,137,617	22,986,750
— des obligations de la dette publique	442,276	2,457,100
Charges générales de l'État	2,131,596	11,842,200
Ministère des finances	1,672,718	9,292,875
— de l'intérieur	1,969,263	10,940,350
— de la justice et des affaires ecclésiastiques	525,360	2,918,675
— de la guerre	3,527,486	19,597,125
— de la marine et des colonies	1,295,339	7,196,325
— des affaires étrangères	252,529	1,402,925
— des travaux publics et du commerce	1,372,485	7,624,900
Dépenses extraordinaires. Justice	2,400	13,325
Dépenses extraordinaires. Marine et colonies	90,000	500,000
Dépenses extraordinaires. Travaux publics, commerce et industrie	1,386,000	7,700,000
Total	24,795,906	137,755,000

Environ les deux cinquièmes de tous les engagements du Portugal classés comme dette extérieure ont été contractés dans la Grande-Bretagne. La dette publique ne remonte pas au delà de 1796; elle s'accrut d'abord lentement, mais elle a presque décuplé de 1856 à 1876. Le dernier emprunt (juin 1877) de 6,500,000 livres a été émis par MM. Baring frères, de Londres.

Commerce. — C'est principalement avec l'Angleterre qu'ont lieu les relations commerciales du Portugal; au second rang dans l'importance des échanges, mais bien loin de la Grande-Bretagne, se placent le Brésil et la France. Nous donnons ci-dessous le tableau des exportations du Portugal dans la Grande-Bretagne, et des importations des produits anglais en Portugal, durant la période décennale de 1867 à 1876.

ANNÉES	EXPORTATIONS DU PORTUGAL dans la Grande-Bretagne	IMPORTATIONS DES PRODUITS ANGLAIS en Portugal
1867	58,113,525 fr.	45,584,550 fr.
1868	56,327,375	38,866,225
1869	66,606,425	40,957.825
1870	75,562,700	48,294,650
1871	96,021,725	43,763,875
1872	102,984,075	57,755,050
1873	108,245,150	73,359,825
1874	106,625,800	67,674,750
1875	111,101,775	64,076,675
1876	84,026,775	55,779,775

Les vins sont le principal article que le Portugal exporte en Angleterre; la valeur des vins portugais achetés par le Royaume-Uni dépasse 25 millions de francs. Les principaux produits que l'Angleterre importe dans le Portugal sont les étoffes de coton pour une valeur de près de 24 millions (1876), le fer et les tissus de laine pour une valeur de près de quatre millions. La table ci-jointe établit la quantité et la valeur déclarée des vins importés du Portugal dans le Royaume-Uni dans chacune des dix années 1867-1876.

ANNÉES	QUANTITÉS	VALEUR
1867	2,724,538 gallons.	18,928,750 fr.
1868	2,965,846	19,945,800
1869	3,262,885	22,041,400
1870	3,457,645	23,804,600
1871	3,645,385	32,418,650
1872	4,043,195	35,741,050
1873	4,037,594	33,956,025
1874	3,747,815	31,462,700
1875	4,478,097	37,187,950
1876	3,978,615	31,849,275

Les importations totales de vins de toutes les contrées dans la Grande-Bretagne s'élevaient en 1876 à 19,950,723 gallons; en prenant la moyenne des cinq dernières années, on trouve donc que les vins importés par le Portugal constituent un cinquième comme quantité et un sixième comme valeur de la totalité des importations.

La valeur des échanges a plus que triplé dans l'espace d'une trentaine d'années. Elle était :

En 1842, de. . . . . 100,408,000 francs.
En 1856, de. . . . . 203,185,000 —
En 1873, de. . . . . 307,140,000 —

Ce progrès considérable tient à l'essor de l'agriculture et de l'industrie nationales, au développement des relations maritimes et commerciales, et surtout à l'ouverture de nouvelles voies de communication, grandes routes et chemins de fer qui relient le Portugal à l'Espagne et les différentes provinces du royaume entre elles. Il existait en 1876 plus de 3,600 kilomètres de grandes routes et 966 kilomètres de voies ferrées ; en outre 246 kilomètres de chemins de fer étaient en construction. Le réseau entier des chemins de fer sera prochainement terminé et se rattachera par le Minho, le Douro et la Guadiana aux chemins de fer espagnols ; déjà « Lisbonne commence à faire pénétrer ses avenues commerciales dans l'intérieur des Castilles » : communication féconde qui arrachera le Portugal à son isolement et qui ouvrira à l'Espagne d'admirables débouchés vers l'Océan et les Colonies tributaires du continent européen.

Les chemins de fer du Nord sont les plus importants ; les lignes principales du Portugal sont :

1° La ligne de Lisbonne à Santarem, Coïmbre et Porto ; 2° la ligne de Lisbonne à Cintra ; 3° dans l'Alemtejo, la ligne de Lisbonne à Beja qui projette un embranchement sur Evora ; 4° la ligne de l'est,

de Lisbonne à Badajoz, qui relie très-indirectement les chemins de fer portugais au système des voies ferrées de l'Espagne. Plusieurs nouvelles lignes sont en projet ; parmi les plus importantes est celle qui, reliant Beja à Faro, mettra Lisbonne en communication directe avec l'Algarve. Mais ce que réclame le commerce du Portugal, c'est une voie ferrée le reliant directement aux chemins de fer du Nord de l'Espagne et par eux à la France. Les détours de la ligne actuelle qui passe par Badajoz et Madrid sont tels que nombre de voyageurs se rendant de Lisbonne en France choisissent la voie maritime de préférence à la voie de terre.

Les bureaux de poste daus le Portugal continental étaient en 1876 au nombre de 559, les bureaux de télégraphe au nombre de 144. A la même date, on comptait 3,530 kilomètres de lignes télégraphiques, et le nombre des télégrammes expédiés en 1875 a été de 1,173,200, dont près d'un cinquième pour l'étranger. Depuis quelques années le Portugal est relié au Brésil par une ligne sous-marine qui est la seule communication télégraphique directe existant entre l'Europe et l'Amérique méridionale.

Population et superficie. — L'ancienne division des deux royaumes de Portugal et d'Algarve en six provinces a disparu depuis 1836. Les provinces de Minho, Tras os Montes, Beïra, Estramadure, Alemtejo, Algarve ont fermé 17 districts,

divisions administratives intermédiaires pour l'étendue entre les départements et les arrondissements français. Les districts se subdivisent eux-mêmes en « conseils » (concelhos) qui renferment un territoire, villes, bourgs ou campagne, beaucoup plus étendu que la commune française et comprennent chacun une douzaine de paroisses (freguezias).

Voici le tableau des anciennes provinces, avec leurs divisions en districts, conseils et paroisses, leur superficie et leur population.

PROVINCES	DISTRICTS	CONSEILS	PAROISSES	SUPERFICIE en kilom. carrés.		POPULATION en 1871		
				des provinces	des districts	des provinces	des districts	par kil. carré.
Minho.	Braga.	60	598	7.271	2.738	971.001	321.622	118
	Porto.	53	321		2.291		439.515	192
	Vianna.	29	278		2.242		209.864	94
Tras-os-Montes.	Bragance.	44	438	11.105	6.657	365.833	153.738	24
	Villa-Réal.	35	274		4.448		212.095	47
Alemtejo	Beja.	32	109	24.387	10.869	331.341	137.784	13
	Evora.	26	113		7.085		98.053	14
	Portalegre	41	104		6.433		95.504	15
Beïra	Aveiro	54	181	23.942	2.909	1294482	256.544	88
	Coïmbre	72	218		3.884		289.266	74
	Viseu.	95	312		4.975		370.171	74
	Guarda.	77	381		5.554		214.363	38
	Castello-Blanco	27	142		6.620		163.938	25
Estramadure.	Leiria.	33	120	17.800	3.478	839.691	181.164	53
	Lisbonne.	42	228		7.460		454.691	62
	Santarem.	44	180		6.862		203.836	31
Algarve.	Faro.	16	64	4.850	4.850	188.422	188,422	39
Portugal continental.		780	4061	89.355		3.990.570		45
Portugal, avec Madère et les Açores.		»	»	92.751		4.367.882		47

Colonies. — La superficie totale des colonies du Portugal en Afrique et en Asie est de 709,469 milles carrés anglais. La population totale, suivant les documents officiels des années 1866 à 1873 y est de 3,258,141 habitants. Voici, d'après ces documents, l'étendue et la population de ces différentes colonies :

POSSESSIONS COLONIALES	Étendue en kilom. carrés	POPULATION
1° *Possessions d'Afrique :*		
Iles du Cap-Vert (1872).	4.274	76.003
Sénégambie, Bissao, etc.	80	8.500
Iles du Prince et de St-Thomas (1873)	1.176	23.681
Ajuda.	39	700
Angola, Ambriz, Benguela et Mossamèdes.	809.424	2.000.000
Mozambique et dépendances.	990.000	300.000
Total des possessions d'Afrique.. .	1.804.993	2.408.884
2° *Possessions d'Asie* :		
Indes: Goa, Salsette, Bardes, etc. (1866)	3.617	474.234
Daman, Diu.	395	53.283
Archipel Indien.	13.817	250.000
Chine : Macao (1871)	85	71.730
Total des possessions d'Asie. .	17.914	849.257
Total général.	1.822.907	3.258.141

Les îles du Cap Vert sont les plus importantes des possessions coloniales du Portugal. Ce groupe comprend neuf îles principales dont cinq, Saint-Nicolas, Bona Vista, San Antonio, Saint-Vincent et Sal composent les îles du Vent; les quatre

autres, San Iago, Fogo, Brava et Maio les îles sous le Vent. L'importance politique et commerciale de ces îles tient surtout à leur position géographique : placées sur la grande route maritime de l'Amérique du Sud, elles sont des points naturels de relâche et de ravitaillement pour les vaisseaux qui traversent l'Océan. L'île Saint-Vincent, qui n'a que 1,700 habitants, renferme un port sûr et profond.

D'après une loi adoptée par les Cortès en 1858, sur la proposition du Marquis Sa da Bandeira, l'esclavage est aboli dans les colonies portugaises depuis le 29 avril 1878.

Nous venons de passer en revue l'administration politique et le régime économique du Portugal dans sa situation présente ; nous avons exposé et jugé les différentes institutions, dans lesquelles, chez ce petit peuple aussi bien que chez les grandes puissances européennes, circule et se ramifie comme dans d'immenses artères la vie de toute la nation. Nous devons maintenant étudier l'histoire de cette vie et décrire le sol qu'embrassent dans leurs réseaux les multiples divisions administratives dont nous avons parlé. Après cette première partie historique et géographique de notre travail, nous examinerons l'état actuel du Portugal tel qu'il ressort de la part qu'il a prise à l'exposition de 1878.

PREMIÈRE PARTIE

LE PORTUGAL

I. — APERÇU GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE DU PORTUGAL.

II. — DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DU ROYAUME.

APERÇU GÉNÉRAL

DE

L'HISTOIRE DU PORTUGAL

I

PREMIERS TEMPS

Le Portugal s'appelait dans l'antiquité Lusitanie; il fut peuplé à l'origine par des tribus nomades et belliqueuses, qui ne vivaient que par la guerre et pour la guerre. Les Phéniciens les premiers établirent quelques comptoirs sur les côtes de la Lusitanie et furent suivis plus tard des Carthaginois dont le chef, le grand Amilcar, périt après avoir soumis la plus grande partie de la péninsule, en combattant les Lusitaniens. Annibal, dans sa lutte implacable contre Rome, ne cessa de s'appuyer sur l'Espagne conquise dont les populations guerrières lui fournissaient ses meilleurs fantassins. Mais Rome attaquée chez elle par Annibal reporta la guerre en Espagne; elle y trouva un peuple

indomptable, las et honteux du joug carthaginois et prêt à la révolte. Elle se présenta à lui comme libératrice, et les Lusitaniens entrèrent les premiers dans son alliance. Leur courage et leur sang achetèrent les victoires de Scipion, et les Carthaginois furent expulsés de l'Espagne (205 av. J.-C.) comme ils l'avaient déjà été de la Sicile et de la Sardaigne. Les Espagnols croyaient avoir ainsi chèrement conquis leur indépendance; Rome crut les avoir conquis eux-mêmes, et leur pays fut divisé en deux provinces: l'Espagne citérieure et l'Espagne ultérieure (197). Alors commença cette lutte terrible que les historiens anciens ont appelée « guerre de feu » ; les Espagnols avaient le génie de la résistance, et leur pays avec ses noires montagnes (serra morena), ses défilés étroits et encaissés, ses villages où chaque maison était une forteresse, où tous les habitants jusqu'aux femmes combattaient et mouraient sans pousser un soupir, se prêtait merveilleusement à la guerre de partisans. Mais séparées par leurs hautes montagnes et tant d'insurmontables obstacles naturels, les tribus espagnoles l'étaient plus encore par leurs rivalités et leurs jalouses dissensions; elles ne surent point s'unir même dans la défense contre l'ennemi commun, et Rome, forte de leurs divisions, put les abattre l'une après l'autre. A vrai dire, ce peuple indomptable, cent fois vaincu, ne fut jamais soumis; après une défaite, les Celtibériens faisaient porter ces paroles aux Romains victorieux: « Nous vous

permettons de sortir de l'Espagne, à condition que vous nous donnerez par homme un habit, un cheval et une épée ». Pendant soixante-dix ans, ils se transmirent de génération en génération la lutte sainte pour l'indépendance nationale, gardant toujours au cœur l'espoir d'une revanche, quittant la lutte et ne désarmant jamais. Quand les Celtibériens épuisés eurent déposé leurs armes, mais non leur haine, les Lusitaniens prirent leur place; impuissant à les vaincre par sa seule habileté et le courage de ses légions et vaincu lui-même par eux, un préteur, Galba, en massacra trente mille avec une atroce perfidie, après les avoir dispersés sur la foi d'un traité.

Un Lusitanien avait survécu qui vengea les siens et lava dans le sang romain cet inexpiable forfait. Viriathe était un pâtre, familier avec les détours et les sentiers de ses montagnes, allant à la guerre comme à la chasse, aussi habile à dépister l'ennemi qu'à le faire tomber dans une embuscade. Invisible, insaisissable au milieu de ses sauvages broussailles, il apparaissait tout à coup, assaillait les Romains avant qu'ils se fussent reconnus, et, vainqueur, disparaissait jusqu'à une nouvelle expédition dans ses inaccessibles retraites. Il tailla en pièces cinq armées romaines (149-145) et le consul Fabius Servilianus dut signer [1] un traité « entre le peuple romain et Viriathe » (141).

1 Comme plus tard, en France, le Grand Roi signa un traité

Un tel adversaire devenait inquiétant pour Rome : « le sénat ratifia le traité et fit assassiner Viriathe. Cet homme, ajoute M. Michelet, n'était pas un chef de bande ordinaire. Il avait cherché à unir ses Lusitaniens aux Celtibériens, seul moyen de donner à l'Espagne ce qui lui manquait pour être plus forte que Rome , l'unité.»

Privée de son grand chef, la Lusitanie fut occupée par les légions romaines ; mais elle n'accepta pas le joug qu'elle subissait et ne désespéra jamais d'elle-même. Les Lusitaniens furent les premiers à se donner à Sertorius et à renouveler la lutte séculaire en prodiguant leur sang et leur bravoure pour sa cause, comme pour celle de leur indépendance même : illusion de leur patriotisme qu'ils reconnurent douloureusement, quand ils furent édifiés sur les projets de Sertorius.

Auguste compléta la conquête par l'assimilation lente et graduelle de ce peuple intraitable à la domination romaine. La province de Lusitanie comprit la moitié de l'Estramadure castillane et le Portugal actuel, moins les provinces de Tras os Montes et de Minho. Les villes anciennes perdirent leurs dénominations primitives; de nouvelles cités furent fondées, et la Lusitanie conquise jadis par le fer et le feu le fut bientôt d'une manière plus sûre par la civilisation et les mœurs romaines.

avec un de ses sujets protestants, Cavalier, rebelle, lui auss pour une sainte cause.

Dès lors la Lusitanie fait corps avec l'Empire, elle n'a plus d'histoire nationale, plus d'existence à part; elle n'est plus qu'une province romaine et partage le sort de l'Empire lorsqu'il succombe sous le flot des invasions. Elle fut d'abord le lot des Suèves, puis échut définitivement aux Visigoths. La domination des Visigoths succédant à celle de Rome fut un bienfait pour la Lusitanie et pour l'Espagne; déjà dégrossis et presque polis au contact de la civilisation romaine, les Visigoths se montrèrent cléments vainqueurs et maîtres faciles; ils ne changèrent à l'ordre politique établi par Rome en Espagne que la fiscalité dont les exactions furent réprimées, et l'esclavage qui fut converti en servage. Jamais la Lusitanie n'avait connu de jours aussi heureux; chaque province avait conservé son autonomie, s'administrait par ses coutumes, ses lois et ses assemblées particulières; aussi le titre de « hidalgo » resté en honneur jusqu'à nos jours, est-il parmi les plus glorieux dont un Espagnol puisse s'enorgueillir. Mais un tel gouvernement en détruisant la force et l'unité du pouvoir central au profit de l'indépendance locale, amena lui-même sa décadence; lorsque les provinces se furent constituées en autant d'États indépendants et rivaux, un nouvel envahisseur parut qui trouva les voies de la conquête préparées et entra en Espagne comme dans une place ouverte.

L'Espagne n'avait qu'une armée, qu'une bataille à livrer. Elle la perdit à Xérès (711), et passa sans

résistance sous le joug des Arabes, comme si l'esprit militaire de ce peuple jadis héroïque, eût été à jamais étouffé par son asservissement séculaire. La Lusitanie n'eut pas à se plaindre de ses nouveaux maîtres ; satisfaits de la domination politique, ils respectèrent ce qu'avaient respecté les Visigoths, et les chrétiens ne furent nullement troublés dans l'exercice de leur religion. En 734, une charte leur conféra même des droits politiques, en les autorisant à mettre à leur tête à Coïmbre un comte de leur nationalité et en leur laissant leurs magistrats dans les petites villes et les bourgades.

Mais dès 718 avait commencé la croisade perpétuelle, ce duel en champ clos de sept cents ans entre le Maure et l'Hidalgo, où les deux adversaires ne mirent l'épée au fourreau que pour reprendre haleine et recommencer sans merci. Alphonse II atteignit les murailles de Lisbonne ; Alphonse III franchit le Mondego : conquêtes éphémères, mais qui en présageaient d'autres plus durables. Repoussés d'abord par les khalifes de Cordoue, les chrétiens reprirent bientôt leur marche en avant, lorsque l'empire musulman se fut affaibli par des rivalités intestines et que le courage des Maures eut dégénéré sous l'action de jouissances énervantes. Viseu, la patrie de Viriathe, Coïmbre, Lisbonne, la clef du pays entre Douro et Guadiana, furent successivement occupées par Ferdinand le Grand ; la Lusitanie n'existait plus depuis plusieurs siècles : le Portugal va entrer en scène.

Henri de Bourgogne (1095 - 1112). — Le fondateur du Portugal [1] fut un prince français. La fin du XIe siècle est l'époque où, arrêtés dans leur patrie par la trêve de Dieu, les chevaliers français répandent au dehors leur activité guerrière. Les uns avec Robert Guiscard envahirent l'Italie méridionale, les autres avec Guillaume le Conquérant allèrent chercher de glorieuses aventures en Angleterre. Un petit nombre franchit les Pyrénées, et vint s'enrôler sous l'étendard du Cid ; ce fut ici « comme une croisade individuelle avant le grand mouvement qui allait bientôt pousser tout l'Occident vers les murs de Jérusalem. » [2] Parmi ces « jeunes volontaires » qui venaient chercher fortune en Espagne, se trouva le quatrième fils du duc de Bourgogne, descendant des Capétiens, Henri le Jeune. Sa renommée égala bientôt celle du Cid, son compagnon d'armes, et, en reconnaissance de ses services, Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, lui accorda la main de sa fille Thérèse après avoir érigé pour lui le pays compris entre le Minho et le Mondego en comté de Portugal. Henri passa sa vie à combattre et triompha des Maures en dix-sept batailles rangées; pendant ce temps Alphonse VI luttait péniblement contre les Almoravides dont l'arrivée en Espagne avait rajeuni la puissance

[1] Ce nom vient de « Portus Calé » aujourd'hui Porto, à l'embouchure du Douro.

[2] A. Bouchot. *Hist. du Portugal.*

déchue des Arabes; la dernière année de sa vie fut signalée par une défaite de ses armes, à Uclès (1108). Aussi Henri n'hésita-t-il pas, après la prise de Cintra, à rejeter tout lien de vassalité : il s'intitula dès lors « Comte et seigneur de tout le Portugal, par la grâce de Dieu ». Il mourut en 1112 après avoir ainsi émancipé sa couronne.

Alphonse Ier (1114-1185). — Son fils Alphonse Henriquez eut d'abord à lutter contre les visées ambitieuses de sa mère qui, le terme de la régence expiré, refusait de lui céder le pouvoir, et contre le roi de Castille Alphonse VII, qui revendiquait l'hommage. Vainqueur à Valdovez, Alphonse Henriquez put reprendre l'œuvre de son père et continuer la croisade sainte. Il répandit bientôt si loin la terreur de son nom que les rois du pays d'Outre-Tage (Alemtejo) comprirent la nécessité de s'unir pour arrêter ses progrès menaçants. Le 25 juin 1139, cinq rois maures et plus de trois cent mille musulmans étaient réunis sur les bords du Tage, entre Ourique et Castro-Verde. Alphonse Henriquez n'avait à leur opposer que 40,000 combattants, mais la foi qui transformait en héros les chevaliers du moyen âge était encore chez eux dans sa primitive ardeur, et leur enthousiasme avait été exalté par le récit d'un songe où Dieu lui-même était apparu à Alphonse, l'engageant au combat et lui promettant la victoire. Avant la bataille, devançant les résultats de la victoire et en offrant

les prémices à leur prince, ils saluèrent Alphonse Henriquez du titre de roi par une acclamation unanime et spontanée. Engagée à huit heures, la bataille était gagnée à midi; une seule journée avait donné à Alphonse le titre de roi et la réalité de la puissance royale : le royaume de Portugal était fondé.

II

DYNASTIE ALPHONSINE (1140-1385).

Alphonse tenait sa couronne des acclamations de l'armée; il voulut la tenir du vœu de la nation elle-même. L'Espagne était alors le seul État de l'Europe où la nation tout entière avec ses trois ordres, fût consultée par ses souverains dans de solennelles circonstances. Les Cortès ou États de la nation réunies à Lamego (1143) ratifièrent le choix de l'armée et consacrèrent à jamais les droits d'Alphonse et de ses descendants à la couronne de Portugal. Au nouveau royaume il fallait une constitution : « Lors le seigneur roi, tenant à la main la même épée nue qu'il avait portée en guerre , dit : Béni soit Dieu qui m'a aidé! C'est avec cette épée que je vous ai délivrés et que j'ai vaincu nos ennemis; et puisque vous m'avez fait votre roi et votre compagnon, il convient que nous fassions des lois qui assurent le repos à notre pays. » — A quoi ils répondirent tous, disant : « Nous voulons, sire, et

nous sommes prêts à faire telles lois qu'il vous plaira dicter, car nous tous, ainsi que nos fils et nos filles, nos petits-fils et nos petites-filles, nous ferons ce que vous commanderez. » Libres paroles sans hauteur d'une part, sans servilité de l'autre, dignes de l'élu de la nation, digne de la nation même qui s'était donné un tel chef ! La transmission de la couronne fut réglée par ordre de primogéniture et les filles déclarées aptes à régner. Quant à la suzeraineté qu'affectait encore la Castille sur le nouveau royaume, les Cortès la repoussèrent hautement et Alphonse, fort du sentiment national, put briser les derniers liens de vassalité qui rattachaient le Portugal à la Castille. Il reprit bientôt la guerre nationale contre les Maures, s'empara de Santarem et vint assiéger Lisbonne. Cette ville, par sa position centrale et les avantages incomparables de sa situation maritime, était désignée pour être la capitale du nouveau royaume ; les Maures firent les derniers efforts pour la sauver. Sans cesse ravitaillée par mer, elle résistait toujours et Alphonse Ier eût peut-être été impuissant à s'en emparer sans le concours inespéré d'une flotte de croisés lorrains qui se rendaient à Jérusalem ; ces rudes combattants firent double croisade, et, grâce à leur courage et à l'héroïsme des Portugais, la ville succomba enfin, après cinq mois de siège (23 octobre 1147). Alphonse Ier qui, au départ de cette expédition, avait fait vœu de donner, s'il réussissait, à saint Bernard et aux religieux de

son ordre, « toutes les terres qu'il voyait du haut des montagnes, du côté où les eaux se dirigeaient vers la mer », tint parole et fonda le couvent d'Alcobaça, un des plus célèbres monuments du Portugal. La fin de sa vie fut attristée par la guerre domestique qu'il eut à soutenir contre son gendre, le roi de Léon. Du moins il eut la consolation, avant de mourir, de repousser une fois encore les Maures qui, régénérés par les Almohades, avaient repris l'offensive et osé venir assiéger Santarem. « Il mourut debout, » disent les chroniqueurs, laissant des institutions qui devaient lui survivre et, pour les défendre, deux ordres à la fois religieux et militaires, celui de saint Michel et celui d'Aviz, pépinière de soldats chevaliers trempés pour la lutte et s'y retrempant sans cesse. (1185.)

Sanche Ier (1185-1211). — Le règne de don Sanche, le fils du « roi saint », fut remarquable par la sollicitude de ce prince pour toutes les branches de l'administration ; il prodigua les encouragements au commerce et à l'agriculture, et fonda un grand nombre de villes et de bourgs ; le surnom de « fondateur » (Povoador) lui en est resté.

Alphonse II (1211-1223) réunit les Cortès au début de son règne et leur fit adopter, grâce à l'appui du tiers état, des lois salutaires. Les juges durent se conformer aux lois écrites, les exécutions capitales furent soumises à un délai de vingt jours « parce que

la justice peut attendre et que l'injustice est irréparable » ; les laïques eurent le droit d'en appeler des tribunaux ecclésiastiques aux juges séculiers. Mais de telles réformes en plein moyen âge étaient, comme on l'a dit, un anachronisme ; les privilégiés et surtout le clergé s'élevèrent contre le roi, et Alphonse II devait mourir excommunié. Auparavant, Alphonse II parut avec éclat à la journée de las Navas de Tolosa qui sauva l'Espagne chrétienne du joug musulman, et guerroya avec succès pour son compte vers le sud de son royaume. Il mourut en 1223, frappé d'anathème par le pape pour avoir fait prévaloir les droits de la nation sur l'intérêt du clergé.

Sanche II (1223-1246). — Sanche II s'aliéna le clergé par son imprudente hauteur, les nobles par sa faiblesse pour ses favoris, le peuple par l'établissement d'impôts vexatoires. L'archevêque de Braga se fit l'écho auprès du saint-siége des plaintes du clergé sur les scandales de la conduite de Sanche II ; Innocent IV frappa d'interdit le royaume, délia les Portugais de leur serment de fidélité envers leur roi et bientôt « tous les Portugais devinrent rebelles par piété. » Cette anarchie amena une révolution de palais qui, avec l'assentiment du pape, plaça la couronne de Sanche sur la tête de son frère don Alphonse. Sanche II, déposé, mourut obscurément peu après (1246).

Alphonse III (1246-1279). — Alphonse III (1246-1279) reprit la croisade contre les Maures, à la fois pour détourner des révoltes intérieures l'humeur turbulente de la noblesse, entretenir et fortifier par la lutte les précieuses qualités militaires des Portugais et donner à son royaume les limites naturelles qui lui manquaient. Le Portugal était vulnérable surtout à l'est et au sud ; Alphonse III se proposa de reculer jusqu'à l'Océan la frontière méridionale de son royaume pour la mettre à l'abri des coups des musulmans. En quelques mois l'Algarve fut conquise; Faro fut la première ville à se rendre, Tavira la dernière à succomber. Le Portugal atteignit ainsi ses limites actuelles et « il peut être cité comme le seul État de l'Europe dont la circonscription territoriale n'ait subi que des changements presque imperceptibles dans une période de plus de six siècles. » Prince bienfaisant, Alphonse III fut, comme son contemporain saint Louis, « le roi des pauvres ». Il rencontra néanmoins dans plusieurs de ses projets l'hostilité systématique du clergé et fut excommunié deux fois. Malade, mourant, il rétracta ses édits sur les biens du clergé et proclama le pape « Seigneur de son corps et de son âme. » Il mourut en 1279 (16 fév.) après trente-deux années de règne, laissant dans le peuple portugais un souvenir qui a traversé les âges et n'est point encore éteint. Cette époque est remarquable par la formation de la langue portugaise et par le développement des franchises

municipales; les villes fortifient leur indépendance à la faveur de la rivalité du clergé et de la royauté, et la royauté affaiblie est forcée de ratifier cette usurpation de droits municipaux qu'elle n'a pas consentie.

Denis (1279-1325). — Le bon roi Denis fut, selon les paroles du vieux chroniqueur, « le meilleur roi et le plus ami de la justice. » La conquête de l'Algarve avait donné au Portugal ses limites naturelles vers le midi et l'occident; Denis ne chercha pas à les reculer vers l'est et donna tous ses soins à l'administration intérieure. En quelques années, les richesses naturelles du Portugal ignorées ou inexploitées jusqu'alors, furent mises au jour et décuplèrent la fortune publique. Ce fut surtout l'agriculture qui fut l'objet de la sollicitude du « Roi Laboureur »; les landes stériles furent transformées, les plaines incultes défrichées et les sables mobiles des rivages de l'Océan arrêtés dans leur marche envahissante et à jamais fixés par des plantations de pins maritimes. La marine naquit bientôt du commerce, comme le commerce était né de l'agriculture et les Portugais devenus navigateurs inaugurèrent dès lors leurs véritables destinées. Le roi Denis avait reçu d'Aymeric d'Ebrard une éducation toute française ; jaloux de répandre les lumières et l'amour des lettres dans son peuple, il fonda à Lisbonne (1290) une université qui, transférée plus tard

(1307) à Coïmbre, devint rapidement l'une des plus célèbres du moyen âge. Denis était lui-même poëte à ses heures et ses vers pleins d'une grâce émue venant du cœur coulent de source. Par sa charité, sa clémence, son inépuisable et toute chrétienne bonté, le roi Denis rappelle notre bon roi Robert; mais il lui fut supérieur par la fermeté de son caractère et sut toujours concilier ses droits et ses devoirs de souverain avec les élans de sa piété et de sa sensibilité. Comment s'étonner qu'un tel roi soit resté populaire ? Les Portugais reconnaissants lui ont donné les plus beaux noms dont puisse s'honorer un prince, ceux de « Roi Laboureur » et de « Père de la patrie. » C'est qu'en effet les générations futures ont bénéficié autant que son siècle même de la paternelle sagesse de son administration et de ses prévoyantes institutions : est-ce que Camoëns ne fut pas l'illustre élève de cette Université de Coïmbre fondée par Denis? Et ces vaisseaux qui s'élançaient deux siècles plus tard à la découverte du monde n'étaient-ils pas construits avec les arbres majestueux des forêts qu'il avait plantées ? Denis n'eut pas seulement la gloire de deviner les destinées et la grandeur future du Portugal, il les prépara lui-même en donnant à l'activité de son peuple une direction nouvelle et féconde.

Alphonse IV (1325-1356). — Alphonse IV dut à la rudesse de son caractère le surnom de « Bravo », le Redoutable. Il avait attristé

par une révolte les dernières années de Denis ; arrivé au trône, il persécuta son frère Affonso Sanchez « ami de la paix et doué d'une touchante piété. » Les larmes et les supplications de sa mère Isabelle [1] l'empêchèrent peut-être de commettre un fratricide. A l'âpreté native d'Alphonse IV, la guerre convenait mieux que les arts de la paix et les tranquilles soucis de l'administration intérieure ; aussi ne refusa-t-il pas à son gendre, le roi de Castille, l'appui que celui-ci implorait de lui contre une nouvelle invasion des Maures. Le roi de Maroc , Aboul-Hassan, avait débarqué en Espagne avec une innombrable armée et, allié au roi de Grenade, il menaçait d'une ruine prochaine les royaumes chrétiens de la péninsule. Le 29 octobre 1340, la bataille s'engagea sur les bords du rio Salado, près de Tarifa ; ce fut plusieurs heures durant une épouvantable mêlée d'où les chrétiens finirent par sortir vainqueurs ; la légende raconte que 250,000 Maures y avaient péri. Alphonse avait grandement contribué au gain de « la Grande journée » et, bien longtemps après ce mémorable triomphe, à la fin du XVI[e] siècle, on célébrait encore dans les cathédrales du Portugal au jour anniversaire « la messe de la victoire des chrétiens. »

Grand guerrier et habile politique, Alphonse IV fut le bourreau de sa famille. Il avait été mauvais fils et mauvais frère, il se montra bientôt père dénaturé. Son fils, l'infant don Pèdre, s'était épris

(1) Canonisée en 1625 sous le nom de sainte Élisabeth.

de la gracieuse Inès de Castro, dame d'honneur de l'infante dona Constance. A la mort de celle-ci (1345), Pèdre épousa Inès et tint son mariage secret, croyant assurer ainsi son bonheur. Pour le mettre à l'abri de toute secousse, il le cacha à tous les yeux en se réfugiant avec Inès loin de Lisbonne sur les bords de Mondego. « Là, dit Camoëns, dans une solitude agréable, sa bouche enseignait aux échos des forêts et des montagnes le nom chéri qu'elle portait dans son cœur ». Le roi qui soupçonnait le mariage de l'Infant sans en avoir la preuve, insistait auprès de lui pour qu'il se remariât. Ses instances furent vaines, et sa violence naturelle prenant alors le dessus sur ses sentiments paternels, circonvenu d'ailleurs par les calomnies de ses courtisans, il se détermina à faire mourir Inès. Il se rendit lui-même auprès d'elle en l'absence de Pèdre. Inès, pressentant son projet, « pour s'assurer si elle trouverait dans le roi quelque pitié, parut devant lui avec les trois innocents princes ses fils, enfants de peu d'âge et très-beaux. Avec eux donc et pour eux, employant beaucoup de larmes et de paroles touchantes, elle demanda grâce et merci ». Attendri, Alphonse allait être vaincu, lorsque les instigateurs du complot, se sentant irrémédiablement compromis s'ils restaient en chemin, accoururent auprès d'Alphonse, lui reprochant de les livrer sans défense à la rancune de Pèdre, après les avoir lui-même engagés si avant. Ils voient le roi hésitant, saisissent ce moment et poignardent Inès à quelques pas du monarque

Don Pèdre s'abandonnant aussitôt à l'ardeur de son ressentiment, prit les armes et parcourut les campagnes, semant la désolation dans les domaines des meurtriers, ravageant et incendiant leurs châteaux. Il fallut l'intervention de sa mère, Béatrix, pour l'amener à se réconcilier avec Alphonse IV. Bientôt après il montait sur le trône (1356).

Pèdre Ier (1356-1367). — L'apaisement ne s'était pas fait dans le cœur de don Pèdre ; le souvenir de celle qu'on lui avait ravie avivait sa haine et son désir de vengeance. Armé du pouvoir royal, il mit tout en œuvre pour atteindre les coupables. Les trois assassins, Pacheco, Gonzalès et Coëlho, avaient cherché un refuge à la cour de Castille ; Pèdre n'hésita pas à sacrifier, contre l'intérêt du royaume, l'alliance de l'Aragon à celle de la Castille pour obtenir du roi Pèdre le Cruel l'extradition des trois chevaliers. Il lui livra en outre plusieurs seigneurs castillans qui, poursuivis par la haine de leur prince, étaient venus récemment en Portugal, croyant y trouver un asile assuré ; après avoir violé ainsi les droits de l'hospitalité pour obtenir du roi de Castille une pareille violation, il put, au prix de ce manque de foi, assouvir sa vengeance. Toutefois deux seulement des complices, Gonzalès et Coëlho, tombèrent entre ses mains ; Pèdre les fit mourir avec un épouvantable raffinement de cruauté, insultant à leurs souffrances et se repaissant longuement de leur agonie. Si la douce

Inès avait pu à cette heure élever la voix, est-ce ainsi qu'elle eût demandé à être honorée ?

Par une dernière réparation envers Inès, il voulut l'associer solennellement, quoique morte, à sa couronne, la fit exhumer de son tombeau et transporter au milieu des sépultures royales d'Alcobaça. Là, tous les seigneurs vinrent s'agenouiller devant son corps glacé, « le plus beau que l'amour ait jamais adoré », et lui rendirent les suprêmes hommages qu'elle n'avait point connus de son vivant. Telle fut la destinée touchante de « celle qui ne régna qu'après sa mort » et dont le souvenir pieusement transmis de génération en génération dans les campagnes de Coïmbre, a été immortalisé par les vers impérissables du chantre des Lusiades.

Don Pèdre passa les dernières années de sa vie à administrer sagement son royaume. Défenseur des opprimés, protecteur des petits contre les grands, il rendait à tous bonne et exacte justice : un prêtre ayant tué un maçon avait été frappé d'interdit pour un an par la juridiction ecclésiastique ; le fils du maçon jugeant la peine insuffisante se fit justice lui-même en assassinant l'assassin. Condamné à mort, il en appela au roi qui, la cause entendue, lui interdit pour un an l'usage de sa truelle. Aussi ce prince mérita-t-il le nom de Justicier. Vers la fin de son règne, Pèdre le Cruel, roi de Castille, invoqua son appui contre son frère Henri de Transtamare ; le roi de Portugal s'abstint sagement d'intervenir en Castille et mourut sans avoir vu la fin de la lutte entre les frères ennemis (1367).

Fernand (1367-1383). — Son fils don Fernand n'imita pas cette conduite prudente; abandonnant la politique traditionnelle de la royauté portugaise, il protesta contre l'avènement de Henri de Transtamare au trône de Castille et lui déclara la guerre, réclamant la couronne pour lui-même. Humilié par la défaite de ses armes, il dut renoncer à ces vaines prétentions (paix d'Evora, 1371).

Quelque temps après, il s'éprenait d'une passion furieuse pour une des dames de sa cour, Léonor Tellez. Belle autant que l'avait été Inès de Castro, mais ambitieuse, perfide et vindicative, Léonor Tellez fut le mauvais génie de don Fernand. Le Portugal envahi de nouveau par les Castillans, les Anglais appelés dans le royaume par don Fernand et le traitant en pays conquis, l'exil de l'infant Denis, la proscription de son frère don Juan comme assassin, alors que la reine elle-même avait armé son bras, tels furent les fruits de la honteuse tutelle sous laquelle Léonor Tellez tint son royal époux jusqu'à sa mort (1383).

Don Fernand ne laissait qu'une fille, Béatrix, mariée au roi de Castille; les infantes mariées à des princes étrangers avaient été formellement exclues de la succession à la couronne par les Cortès de Lamego; mais de nouvelles dispositions prises par don Fernand et ratifiées par les Cortès elles-mêmes avaient garanti le trône à Béatrix. Les Portugais, jaloux de se soustraire à la domination d'un prince étranger et de se donner un roi

national refusèrent de reconnaître comme reine de Portugal l'épouse du roi de Castille. Après un interrègne de dix-huit mois qui fut marqué par l'invasion des Castillans en Portugal et l'héroïque défense de Lisbonne, le fils naturel de Pierre Ier, grand-maître de l'ordre religieux et militaire d'Aviz, fut acclamé roi par le peuple (1385). Jamais nation ne fut plus heureusement inspirée dans son libre choix; jamais la voix du peuple ne fut plus visiblement la voix de Dieu lui-même, car c'est véritablement « de ce jour que datent les merveilleuses destinées du royaume de Portugal. »

III

MAISON D'AVIZ (1383-1580).

Jean Ier (1385-1433). — Il fallait qu'une victoire vînt couronner l'élu de la nation comme la victoire d'Ourique avait jadis couronné Alphonse Henriquez. Les Castillans avaient de nouveau envahi le Portugal : la guerre de l'indépendance recommença, et le 15 août 1385 l'armée portugaise aperçut les tentes castillanes qui s'étendaient en avant du village d'Aljubarotta. Jean Ier n'avait à opposer aux trente mille hommes du roi de Castille que onze mille Portugais, mais, selon la belle expression d'un chroniqueur contemporain, il était environné de « pur amour » et ses soldats, aguerris et éprouvés pour la plupart dans les guerres précé-

dentes, combattant d'ailleurs pour la cause nationale, brûlaient de vaincre sous un tel chef. Les Castillans firent vainement usage de leurs pièces de canon, terrifiantes machines de guerre jusqu'alors inconnues des Portugais; ceux-ci demeurèrent inébranlables, et, après avoir résisté victorieusement, attaquèrent à leur tour un ennemi épuisé par ses propres efforts. A la fin du jour, le désastre des Castillans était consommé; la nuit tombante sauva seule les débris de leur armée qui erraient dans la campagne. La « bataille royale » sacra à jamais Jean Ier et sa dynastie, mais elle fut bien plus, comme on l'a remarqué, le triomphe d'une nationalité que celui d'une famille; le Portugal y gagna, mais non l'Espagne qui, par la réunion de la Castille et du Portugal sous un même sceptre, eût vu peut-être un siècle plus tôt la fin de la croisade et l'expulsion des Maures.

L'ennemi était repoussé au delà des frontières du Portugal, mais avant d'entamer contre la Castille une guerre offensive, Jean Ier chercha au dehors un allié puissant : ce fut vers l'Angleterre qu'il tourna les yeux. Il engagea le duc de Lancastre, gendre de Pierre IV, à revendiquer la couronne de Castille, et bientôt une armée anglaise débarquait en Galice (1386). Quelques centaines de chevaliers français vinrent au secours de la couronne de Castille, les Anglais furent accablés et le Portugal faillit être envahi de nouveau. La paix fut enfin signée en 1399.

Impuissant à s'étendre en Espagne même, le Portugal chercha de lointaines conquêtes; ce fut l'Afrique qu'à l'instigation de ses fils Jean Ier choisit comme théâtre de la première expédition maritime des Portugais. Ceuta s'élevait en face de Gibraltar comme l'avant-poste de l'Afrique musulmane vers l'Europe chrétienne; en outre, cette petite ville était un nid de pirates dont les courses arrêtaient l'essor du commerce et de la navigation portugaise. L'expédition fut préparée dans le plus grand secret, et le 18 juillet 1415 elle mettait à la voile : elle comptait plus de 200 vaisseaux. Un mois à peine plus tard, Ceuta succombait (24 août 1415) et sa chute présageait à brève échéance celle de la domination arabe dans la péninsule. Le Portugal engagé dans le sens de ses véritables destinées avait enfin trouvé sa voie, il ne devait plus la quitter : « Ceuta fut le premier anneau de la longue chaîne que des marins portugais tendirent autour de la côte d'Afrique, et dont le dernier, scellé d'or, se rattachait au paradis de l'Inde. »

Pourquoi le Portugal donna-t-il le branle au grand mouvement maritime du XVe et du XVIe siècles? Pourquoi un tel destin fut-il le partage d'un si petit État? C'est que, le premier parmi les nations européennes, le Portugal avait depuis longtemps atteint son unité territoriale. De l'Espagne chrétienne et musulmane, depuis ses dernières victoires il n'avait rien à craindre, rien à espérer ; resserré et gêné entre l'Espagne qu'il ne pouvait entamer

et l'Océan plein de mystères, ce fut vers la mer qu'il dirigea son activité.

Toutefois le grand élan donné à l'esprit de découvertes ne fut pas l'œuvre du hasard; l'honneur en revient à don Henri, troisième fils de Jean Ier. A Ceuta, don Henri avait recueilli une foule de renseignements sur les régions de l'Afrique septentrionale, Sénégal, Sahara et côte de Guinée; son esprit réfléchi travailla sur ces récits; les sombres profondeurs de l'Océan qui semblaient aux autres pleines de terrifiantes menaces lui apparurent pleines d'engageantes promesses. Don Henri voulut bientôt asseoir sur les données positives de la science ce qui n'avait été à l'origine que le rêve de son imagination, un pressentiment irraisonné, une intuition de génie. Retiré à Sagres au fond des Algarves, il y vivait entouré de géographes, de mathématiciens et d'astronomes. Il réunit et compara les opinions des anciens et des Arabes sur l'Afrique et conclut de cette étude « que le tour de l'Afrique avait été fait et qu'on pouvait le refaire. » Eudoxe de Cyzique parti de la mer Rouge n'était-il pas revenu dans la Méditerrannée par les colonnes d'Hercule ? Hannon entré dans l'Atlantique par la Méditerranée n'avait-il pas suivi le littoral africain et abordé en Afrique? Pour compléter ses observations et préparer les expéditions futures, don Henri fonda à Sagres un collège maritime et un observatoire. « Là furent réunies et réduites en système toutes les connaissances relatives à la na-

vigation: on perfectionna les cartes, on rendit général l'usage du compas, on inventa l'astrolabe. Il est impossible de décrire la transformation opérée par l'astrolabe ; il coupa le câble qui avait si longtemps retenu les vaisseaux au rivage et leur donna la liberté » (Washington Irving).

De tels efforts ne restèrent pas sans fruits : deux vaisseaux portugais s'étaient avancés dès 1412 à soixante lieues au sud du cap Non ; en 1419, deux gentilshommes de don Henri, Tristan Voz et Gonzalès Zarco rapportaient en Europe la nouvelle de la découverte de Madère. Cette île était couverte de forêts quand ils y débarquèrent ; mais un incendie volontaire ou accidentel, qui ne dura pas moins de sept années, déboisa l'île. Sous la couche profonde des cendres qui le couvraient, le sol devint d'une admirable fécondité et don Henri y introduisit des cannes à sucre et des plants des vignes les plus renommées de la Bourgogne et de Chypre. Bientôt après les Canaries furent retrouvées et les Açores découvertes (1431). Les Portugais cheminant ainsi d'archipel en archipel étaient déjà, à leur insu, arrivés à mi-chemin du Nouveau Monde, lorsque la mort vint surprendre le grand roi Jean Ier (1433). La nation reconnaissante le surnomma « roi de bon souvenir : » simple parole qui dans la bouche d'un peuple est le plus bel éloge d'un souverain.

Édouard Ier (1433-1438). — Sous Édouard Ier,

l'élan donné aux découvertes martimes par don Henri ne s'arrêta pas. Le cap Bojador fut enfin franchi (1434) par Gil Eannez et l'infant reçut « des roses cueillies par delà cette limite. » Mais les progrès de la navigation furent brusquement interrompus par une expédition contre Tanger (1436) qui, faite sans raison ni justice, se changea en un affreux désastre. Le plus jeune des frères du roi, don Alphonse, laissé comme otage en Afrique, mourut six ans après dans sa triste captivité. Édouard lui-même brisé par le chagrin l'avait précédé dans la tombe dès 1438.

Alphonse V (1438-1481). — Pendant la minorité de son jeune fils, la régence fut, au mépris de son testament et des droits de la reine Léonore, confiée à son frère don Pèdre. Celui-ci justifia le choix de la nation par sa ferme et bienveillante administration; mais Alphonse V, devenu roi, paya de la plus noire ingratitude tant de loyaux services et don Pèdre traité en rebelle sans s'être jamais révolté, périt, dans une rencontre avec les troupes du roi, en défendant son honneur et sa liberté.

Ce prince étrange qui s'armait ainsi contre son bienfaiteur, voulut faire œuvre sainte en allant combattre les Turcs et leur reprendre Constantinople. Ce projet déraisonnable ne se réalisa pas, pour le bonheur du Portugal, mais Alphonse V, impatient de conquêtes et avide de croisades, tourna son activité guerrière contre les Maures

d'Afrique. Une première expédition valut aux Portugais la place d'Alcazar, et Alphonse qui avait combattu et vaincu sur leur propre territoire les ennemis séculaires de son pays, put, de retour dans ses États, s'intituler l'Africain comme un autre Scipion; il parut dès lors aux yeux de ses peuples comme l'auguste vengeur de don Alphonse, le « Prince Constant », l'infortuné captif et la royale victime dont le souvenir vivait encore (1458). Les expéditions suivantes (1464-1471) donnèrent aux Portugais Tanger et Arzila, mais ces conquêtes achetées au prix d'immenses efforts n'étaient pas reliées entre elles et devaient succomber tôt ou tard sous les coups d'un ennemi opiniâtre qui ne se lassait jamais : en réalité le Portugal y affaiblit plutôt qu'il n'y augmenta sa puissance.

Alphonse V compromit encore sa couronne par son intervention impolitique en Castille. La princesse Isabelle, sœur du roi de Castille, le méprisable Henri IV, avait été appelée au trône après la déposition de son frère. Alphonse V se prononça pour la fille de Henri IV, la princesse Jeanne, et envahit la Castille à la tête d'une armée de 25,000 hommes. Le sort de la guerre se décida au bout de quatre ans dans les plaines de Touro (1476). Alphonse s'enfuit, tandis que son fils Jean triomphait à l'aile opposée; aussi Isabelle s'écriait-elle après la bataille : « Sans le poussin, le coq était pris. » Vaincu, Alphonse V chercha partout des ennemis à la Castille; il se crut assuré de trouver

un allié puissant dans Louis XI qui revendiquait au même moment ses droits sur l'Aragon. Il vint lui-même en France, y reçut de Louis XI une magnifique hospitalité, mais ne put lui arracher même une promesse. Découragé, il abdiqua une première fois, reprit le sceptre, l'abandonna encore et se retira à Cintra où il mourut obscurément, miné avant l'âge par le chagrin (1481). Pour juger son règne, rappelons le mot de son fils : « Voyez, disait Jean II, mon père m'a laissé pour tout royaume les routes et les chemins du Portugal. »

Sous ce règne malheureux, les découvertes maritimes s'étaient ralenties, comme si elles avaient participé à la langueur du royaume. Le Sénégal, le Cap Vert avaient été atteints et le pape Eugène IV avait accordé à la couronne de Portugal le droit de conquête dans l'Océan Atlantique, avec indulgences plénières pour ceux qni succomberaient dans ces expéditions. Mais les Portugais détournés des entreprises maritimes par les guerres malheureuses d'Alphonse V ne mirent pas à profit la bonne volonté du pape qui leur octroyait ainsi, gratuitement, « *in partibus infidelium* », des terres qui étaient encore à découvrir. Don Henri mourut sans avoir atteint le but de son ambition ni réalisé le vœu de toute sa vie ; mais s'il ne vit point la Terre Promise, sa grande pensée lui survécut et l'honneur des découvertes qui suivirent revient à la féconde et intelligente initiative du prince éclai-

ré, « plein d'idées élevées et de générosité dans ses actes » dont l'existence entière ne fut que la justification de sa noble devise : « Désir de bien faire. »

Jean II (1481-1495). — Jean II fut un roi réparateur, habile et persévérant. Brave jusqu'à la témérité, il n'avait néanmoins rien de la fougue violente et chevaleresque de ses prédécesseurs. Il fut en tout un roi moderne, « un roi assis », le digne contemporain des Louis XI et des Ferdinand. « J'ai vu, disait de lui un ambassadeur, un homme qui commande à tous et auquel personne n'a jamais commandé. » Pour faire respecter son autorité, Jean II la fit craindre; les nobles s'étaient complétement émancipés sous le règne d'Alphonse V et formaient un État dans l'État, une puissance rivale de la puissance royale elle-même. S'appuyant sur le peuple qui lui « rendait en force ce qu'il recevait de lui en caresses », le nouveau monarque poursuivit impitoyablement l'abaissement des grands; le duc de Bragance eut la tête tranchée, le marquis de Montemor fut exécuté en effigie, le duc de Viseu mandé par le roi, fut tué par lui à coups de poignard, « sans qu'il y eût besoin de beaucoup de paroles entre eux ». Un seul des complices du duc de Viseu s'était échappé et avait cherché un refuge en France : la vengeance royale l'y alla chercher et le malheureux tombait bientôt après sous les coups

d'un assassin dans une rue d'Avignon. Destructeur des grands vassaux, il put élever sur les ruines de la noblesse l'édifice de sa toute-puissance ; mais dans la poursuite de ses vengeances, il montra l'âpreté impitoyable d'un Louis XI, non l'équitable sévérité d'un roi justicier : « Que l'on tue un homme », dit un historien moderne, « et qu'on l'enterre auprès d'un arbre, l'arbre fleurira plus tôt, son vigoureux feuillage s'étendra de tous côtés, engraissé par le sang, il s'ombragera de rameaux plus vastes ; mais il couvrirait le monde qu'il ne couvrirait pas le meurtre. »

Du moins usa-t-il en roi de sa toute-puissance ; les bienfaits de son administration s'étendiront sur toutes les provinces du royaume ; le peuple soustrait par lui à la tyrannie féodale le bénit et dans son enthousiaste gratitude alla jusqu'à le surnommer « le Roi parfait. »

Mais la gloire de son règne eut l'Océan et non le Portugal, pour théâtre. Dès son avénement Jean II avait pris le titre de seigneur de Guinée ; il imprima un essor nouveau aux expéditions maritimes, et chaque année Lisbonne vit le départ ou le retour d'une flotte : bientôt le royaume de Benin, puis le Congo furent atteints. Le 2 août 1486, un navigateur déjà célèbre, Barthélemy Diaz s'embarquait pour aller vérifier les récits qui lui étaient parvenus pendant ses voyages sur un roi chrétien de l'Afrique orientale, le prêtre Jean. Les démarches qu'il fit dans ce but auprès des habitants du

littoral n'éclaircirent pas le mystère, mais Barthélemy Diaz poursuivant hardiment sa route vers le sud, longea le littoral et arriva au promontoire qui borne l'Afrique au sud. Il le nomma Cap des Tempêtes (Cabo Tormentozo) ; mais le roi, confiant que le problème depuis si longtemps cherché allait être enfin résolu, changea ce nom de sinistre augure en celui de Cap de Bonne-Espérance.

Jean II n'avait pas attendu le retour de Barthélemy Diaz pour tenter par terre la recherche qui était l'objet de l'expédition maritime; deux géographes, Pero de Covilham et Alphonse de Païva, choisis par lui, furent envoyés à la découverte des États du légendaire prêtre Jean. Parvenu en Abyssinie, Païva y périt; quant à Covilham, il reconnut Ormuz et les Indes, visita Canaor et Goa sur la côte de Malabar, Sofala sur le littoral oriental de l'Afrique et, oublieux du sort de Païva, osa pénétrer en Abyssinie ; il n'en sortit jamais, le roi du pays l'ayant retenu, si l'on en croit la tradition.

Sur ces entrefaites, Christophe Colomb revenant du fameux voyage dans lequel il avait découvert le Nouveau-Monde, dut, poussé par la tempête, chercher avec ses vaisseaux, un refuge dans le port de Lisbonne. Quelle que fut l'amertume de son repentir, à la nouvelle de cette découverte et au spectacle de l'homme auquel il avait refusé quelques vaisseaux en échange d'un monde, Jean II ne suivit pas les perfides conseils de ceux qui l'engageaient à arrêter Colomb pour s'approprier son

secret ; « il le traita avec distinction, et en l'honorant ainsi, il s'honora lui-même (1493). » Cependant les deux nations devenues rivales de prétentions, auraient pu se disputer l'empire des mers ; d'un commun accord, elles invoquèrent l'arbitrage du pape Alexandre VI pour établir les limites de leur domination respective : d'un pôle à l'autre on traça une ligne imaginaire qui passait à 370 lieues à l'ouest des Açores. L'hémisphère de l'est renfermait les terres portugaises, celui de l'ouest les terres espagnoles.

Jean II ne survécut guère à ce partage ; la peste de Lisbonne, la mort imprévue de son fils chéri, l'infant Alphonse, héritier présomptif, avaient jeté un voile de deuil sur ses dernières années ; il mourut comme il avait vécu (1495), avec une dignité noble et simple, également exempte de forfanterie et de faiblesse. « L'homme est mort », s'écria Isabelle-la-Catholique à la nouvelle de sa fin, comme plus tard un illustre général apprenant la mort d'un grand guerrier dont il était l'adversaire et l'émule s'écriait : « Il est mort aujourd'hui un homme qui faisait honneur à l'homme. » Isabelle a-t-elle dit vrai ? Oui, car Jean II, le « prince parfait », a été véritablement le roi national travaillant pour la gloire et le bien-être de son peuple. La noblesse abattue, la royauté s'appuyant sur la nation, l'activité et le courage des Portugais détournés des rivalités intérieures de la péninsule et dirigés vers l'Océan, source de la grandeur future

du royaume, tels sont les titres de Jean II, à la reconnaissante admiration de la postérité. Il ne lui manqua pour être « parfait » que cette clémence qui chez un roi est l'ornement de la justice, et même sans laquelle il n'y a point chez un prince de véritable justice. Hélas! la perfection chez les princes ressemble aux fabuleux États du Prêtre Jean: on la vante, on la célèbre, mais qui la connut jamais?

Emmanuel-le-Fortuné (1495-1521). — Jean II avait lui-même désigné pour son successeur le frère de sa victime, le duc de Viseu, qui jadis pour avoir conspiré contre lui avait porté sa tête sur l'échafaud. Don Emmanuel montait sur le trône sous les plus heureux auspices : Jean II lui avait légué mieux qu'une couronne : l'espérance et les moyens d'en conquérir pacifiquement de nouvelles et plus brillantes : déjà se préparait l'expédition qui allait donner un monde au Portugal. Un écrivain portugais a écrit en parlant de ce prince : « C'est une loi de la divine Providence que les uns plantent et que les autres cueillent le fruit de l'arbre » ; on peut dire en effet que le plus grand bonheur du roi « fortuné » fut de venir après Jean II, car tout son règne ne fut que le développement des germes de grandeur qu'avait semés ce prince.

Vasco de Gama avait été désigné par Jean II pour commander une nouvelle et décisive expédi-

tion. On lui donna les journaux de Covilham et dix condamnés à mort qui avaient accepté de racheter leur vie par leurs services. Avant de mettre à la voile, pour appeler la protection du ciel sur l'expédition, il communia avec ses compagnons, fit toute une nuit la veille des armes et monta sur son vaisseau « pieds nus, la tête découverte, comme pour un pèlerinage. » Le 18 juillet 1597, il levait l'ancre avec une petite flotte de trois vaisseaux montés par 160 hommes. La navigation fut heureuse dans les premiers jours, mais quand on approcha de la presqu'île rétrécie qui termine l'Afrique vers le sud, les vaisseaux de Gama furent assaillis par une affreuse tourmente, comme si l'Océan se fût refusé à livrer passage à ceux qui venaient le conquérir. Les équipages, croyant leur dernière heure arrivée, imploraient le ciel et abandonnaient la manœuvre. Vasco de Gama seul ne désespéra pas, saisit la barre lui-même et doubla la longue ligne de rochers qui forme la ceinture méridionale de l'Afrique. Les côtes de Natal et de Sofala et l'île de Mozambique, furent reconnues : « De la hauteur des Canaries jusqu'à Sofala, dit Voltaire, les hommes, les animaux, les plantes, tout avait paru d'une espèce nouvelle. La surprise fut extrême de retrouver des hommes qui ressemblaient à ceux du continent connu. Le mahométisme commençait à pénétrer parmi eux, les musulmans, en allant à l'Orient de l'Afrique, et les chrétiens en remontant par l'occident, se rencontraient à une extrémité de

la terre. » A Mozambique, Vasco de Gama terrifia les Maures mal disposés pour lui par les décharges de son artillerie ; le roi de Mélinde accorda aux Portugais une généreuse hospitalité et donna à Gama un pilote expérimenté, Malemo Canaça, qui dirigea la flottille portugaise en droite ligne à travers les 700 lieues de la mer d'Oman ; le 20 mai 1498, après 13 mois d'une navigation accidentée, Gama atteignait la côte de Malabar et débarquait à Calicut.

La puissance du roi ou Zamorin de Calicut s'étendait au loin ; les rois de Cananor, de Cochin, de Travamor relevaient de lui et toute la côte de Malabar lui était soumise. Gama réussit à le gagner à l'alliance portugaise, triompha des embûches des marchands arabes qui pressentaient des concurrents et des rivaux dans les Portugais et rentra à Lisbonne où don Emmanuel le reçut magnifiquement, le combla d'honneurs et de titres et le fit grand amiral de toutes les mers de l'Inde (1499).

L'année suivante, Alvarès Cabral partait avec une flotte de treize vaisseaux pour compléter les découvertes de Gama et prendre possession de quelques-uns des pays visités par lui. Mais les courants de l'Océan l'entraînèrent vers l'ouest et le jetèrent sur les côtes du Brésil ; il eut ainsi, à son insu, l'honneur de fouler peut-être le premier le continent américain. Puis, remettant à la voile, il canonna Calicut pour venger le meurtre de quelques-uns des siens et s'allia aux rois de Cananor et de Cochin,

vassaux alors révoltés du Zamorin de Calicut. En 1502, Gama repartait pour les Indes avec vingt vaisseaux. Semant partout la terreur du nom portugais, il fonda à Sofala, à Mozambique, à Mélinde, des comptoirs qui marquèrent les étapes de la route maritime des Indes et furent des centres de commerce en même temps que des ports de relâche et de ravitaillement. Calicut, dont le roi s'était refusé à expulser cinq mille familles musulmanes, subit encore les horreurs du bombardement, et Cochin fut occupé par les Portugais (1503). Gama ne revit l'Hindoustan qu'en 1524 et ce fut dans ce dernier voyage qu'il y mourut; mais la puissance portugaise solidement assise à cette époque, fut véritablement fondée par lui; dès ses premiers voyages, il en avait jeté les germes par sa politique pleine, à l'égard des souverains indigènes, de ménagements et de sévérités habilement calculés.

La conséquence immédiate de l'ascendant des Portugais sur les populations de l'Inde avait été de changer la grande route commerciale du monde; l'Égypte et Venise n'étaient plus les entrepôts du commerce de l'Inde, les dépositaires des riches productions de ce pays et les intermédiaires obligées des relations entre l'Orient et l'Occident; leur monopole était passé aux Portugais et les marchandises de l'Inde s'acheminaient vers l'Europe par la voie de mer. Leur jalouse rivalité alla chercher des ennemis aux Portugais jusque dans l'Indoustan; Venise établit un arsenal à Alexandrie,

et fit construire à Suez une flotte qu'elle remplit de matelots égyptiens. Le jeune fils d'Almeida, le premier vice-roi des Indes (1505-1508), livra bataille non loin de Cochin aux Égyptiens et aux Vénitiens réunis; il ne survécut pas à sa défaite, mais fut vengé par son père à la bataille navale de Diu (1508). Emmanuel destitua bientôt après d'Almeida et lui donna pour successeur son lieutenant déjà illustre, Albuquerque.

Parti en 1506 de Lisbonne, Albuquerque avait occupé l'île de Socotora, avant-poste qui surveillait le détroit de Bab-el-Mandeb et la ville d'Ormuz, riche et commerçante cité : « Le monde est un anneau, disait un proverbe, Ormuz en est la pierre précieuse. » Aux yeux d'Albuquerque, l'importance d'Ormuz venait de sa position : placée à la sortie du Golfe Persique, elle était la clef de la navigation dans ces parages. Maître de Socotora et d'Ormuz, Albuquerque put intercepter à son gré les deux grandes routes de l'Euphrate et d'Alexandrie. Le roi de Perse Rais-Hamed s'étant avisé de réclamer pour la cession d'Ormuz l'hommage et le tribut, le vice-roi fit venir ses envoyés, et, leur montrant les boulets, les grenades, les fusils entassés dans ses magasins : « Voilà, dit-il, la monnaie des tributs que paye le roi de Portugal. » Ormuz ne perdit pas à changer de maîtres, sa fortune grandit rapidement et l'on en vint à dire que « si elle n'était pas le paradis, il s'en fallait de bien peu. » Pour ruiner le commerce portugais et rou-

vrir à leur profit au commerce la route de la Méditerranée, les Vénitiens proposèrent au Soudan de creuser un canal à travers l'isthme de Suez. Mais bientôt, loin de pouvoir songer à attaquer autrui, détestés pour leur esprit mercantile et jalousés pour leurs richesses, ils furent menacés par la Ligue de Cambrai, vaincus à Agnadel (1509) par Louis XII et réduits à défendre leurs lagunes.

Albuquerque, cependant, après avoir détruit la flotte égyptienne, ne songeait à rien moins qu'à détourner le cours du Nil en lui creusant une embouchure dans la mer Rouge : l'Égypte privée du Nil n'eût plus été qu'un aride et brûlant désert ; triste vengeance qui eût frappé les habitants pour atteindre leur souverain et eût fait à jamais peser sur les générations futures les conséquences d'une erreur passagère et excusable. Libre du côté de l'Occident, Albuquerque se tourna alors vers l'Orient. Goa fut occupée (1510) et sa position centrale, à l'endroit où les forces de l'Inde se font équilibre, la fit choisir comme capitale des possessions portugaises. Le golfe du Bengale fut reconnu et l'Indo-Chine atteinte ; Albuquerque y conquit Malacca (1511) et imposa tribut aux rois de Pégou et de Siam. La reconnaissance d'Emmanuel ne répondit pas à la grandeur de ces services ; Albuquerque méconnu vit dans ses derniers jours les calomnies des envieux trouver accès et crédit auprès du roi : « Ainsi, s'écriait-il un jour dans sa douloureuse mélancolie, je suis mal avec le roi pour l'amour des

hommes et mal avec les hommes pour l'amour du roi. Allons, vieillard, tourne tes regards vers l'Église et achève de mourir. Ton honneur l'exige et tu n'as jamais négligé les lois de l'honneur. » Quand il sentit la mort venir, s'oubliant lui-même pour ne songer qu'aux siens, il écrivit ces quelques lignes à Emmanuel : « Sire, au moment où je vous écris, je sens un tremblement qui m'annonce la mort. J'ai un fils au royaume ; je vous conjure de le faire aussi grand que mes services peuvent l'avoir mérité. Je lui ordonne pour prix de ma bénédiction de vous le demander. Quant aux affaires de l'Inde, je ne vous en dis rien, elles parleront assez haut pour elles et pour lui. » Albuquerque expira le 11 décembre 1515 et le roi, reconnaissant envers le grand homme après sa mort, réalisa le vœu du mourant en comblant son fils d'honneurs. Dans cette vie si bien remplie, nulle défaillance ne fait tache ; simple, désintéressé, clément à tous, Albuquerque fut pleuré de ceux mêmes qu'il avait vaincus, et plus d'une fois, persécutés par les vice-rois ses indignes successeurs, les Indiens vinrent s'agenouiller sur son tombeau pour invoquer sa toute-puissante intercession.

Son successeur, Lopès Soarès, n'eut que le titre de gouverneur. Il continua l'œuvre d'Albuquerque, fortifiant les succès de ses armes par ceux de sa politique ; Ceylan fut conquise et son occupation donna à cette chaîne ininterrompue de forts et de comptoirs qui constituait l'empire portugais, son

dernier anneau. Lopès Soarès envoya une ambassade en Chine et établit, le premier des Européens, des relations avec ce pays. Mais son arrogance, sa sévérité impitoyable avaient déjà indisposé les Hindous, lorsqu'il fut remplacé par Diégo Lopès de Siqueira. Celui-ci porta le dernier coup à Venise en s'unissant contre elle aux rois de l'Abyssinie ; mais en Asie, les Chinois irrités des hauteurs méprisantes des Portugais qui semblaient traiter le Céleste Empire en pays conquis, chassèrent les Européens et ainsi commença cette hostilité trop justifiée des Chinois à l'égard des peuples de l'Europe qui fit pour des siècles de la Chine un pays fermé et impénétrable, au grand détriment de la civilisation.

L'intérêt de l'histoire du Portugal à cette époque est bien plus en Asie que dans le Portugal lui-même. Emmanuel avait épousé Isabelle, fille du roi de Castille. Ce mariage faillit lui donner la couronne de Castille et réunir toute la péninsule sous un même sceptre, lorsque Isabelle, à la mort de don Juan, fils unique du roi Ferdinand, eut été reconnue princesse des Asturies. Mais elle mourut bientôt après, emportant avec elle l'espoir de la réunion pacifique des deux couronnes et de la fusion des deux peuples.

La conduite d'Emmanuel vis-à-vis des nobles et du tiers état fut moins celle d'un roi que celle du chef de l'aristocratie. Il releva la noblesse qu'avaient abattue ses prédécesseurs ; il délaissa et dédaigna

le peuple sur lequel ils s'étaient appuyés. Emmanuel mourut le 13 décembre 1521 ; sa mort laissa à la nation d'universels regrets qui honorent la mémoire de ce monarque. Fut-il un grand roi ? Ne fut-il que « fortuné ? » On peut dire de lui qu'il fut surtout heureux, mais il dut son bonheur constant moins à lui-même qu'au concours fortuit des circonstances et des hommes de génie qui le servirent : car il n'eut pas toujours « l'esprit qui prépare la fortune, » et rarement « le caractère qui la maîtrise. »

Jean III (1521-1557). — Son successeur Jean III montra, en montant sur le trône, les plus heureuses dispositions de magnanimité et de clémence : un jour que Charles Quint lui faisait présenter un traité pour l'extradition réciproque des rebelles des deux pays, il refusa en s'écriant : « Où donc mes sujets pourraient-ils attendre que je leur pardonne ? » Mais il était d'une piété exaltée et il crut bien mériter de la religion en introduisant l'inquisition dans ses États (1531) ; les jésuites ne tardèrent pas à être eux-mêmes appelés en Portugal et leur domination s'appuyant sur le pouvoir occulte de l'Inquisition s'étendit bientôt sur tout le royaume.

Plein de réserve dans sa politique extérieure et concentrant sa sollicitude sur l'empire maritime et colonial du Portugal, Jean III fit acte de sagesse en abandonnant les places du Nord de l'Afrique,

Alcazar, Arzila, Azamor; il ne conserva que Tétouan, Tanger et Ceuta (1540). La colonisation du Brésil remonte à cette époque; les premiers établissements qu'on y fit arrivèrent à une rapide prospérité et les progrès des Portugais vers les régions inexplorées de l'ouest furent favorisées par les missions des Jésuites, qui préparèrent la conquête du pays par la conversion des habitants.

Vasco de Gama envoyé aux Indes en 1524 avait couronné son illustre carrière par un dernier service, en rétablissant l'ascendant déjà bien affaibli des Portugais dans l'Inde; il était mort en 1524 chargé d'ans et d'honneurs. Sous les vice-rois ou gouverneurs qui lui succédèrent, Menezès, Sampayo et Nuno, la domination portugaise passa par une alternative de grandeur et de décadence. Mais l'insolence et la cruauté des Portugais leur aliénèrent bientôt le cœur des vaincus. Le mâle courage des anciens conquérants avait dégénéré en une molle oisiveté: comme des parvenus qui ont hâte de jouir pour s'assurer qu'ils possèdent, les Portugais usaient brutalement de leur fortune; étalant au grand jour les scandales de leur vie, ils ne craignaient pas de prêcher en même temps à leurs victimes la vérité évangélique. Leur empire n'était fondé que sur la terreur, non sur l'amour reconnaissant des Hindous qui déjà se déshabituaient de craindre ceux qu'ils ne respectaient plus.

Jean de Castro (1545-1548) arrêta un moment cette irréparable décadence. Il eut à lutter contre les Turcs et les Hindous coalisés. Le roi de Cambaye, Mahmoud, assiégeait Diu : le brave gouverneur Mascarenhas la défendait héroïquement, mais était près de succomber quand Jean de Castro parut et délivra la place par une brillante victoire, Castro entra en triomphe dans Goa, monté, à la manière des anciens, sur un char magnifique, entouré des généraux ennemis et de milliers des prisonniers. « Il a vaincu en chrétien, disait la reine de Portugal, et triomphé en païen. » A sa mort, on trouva dans ses coffres trois réaux et une discipline.

Durant les années qui suivirent, la corruption des Portugais et leur tyrannie amenèrent entre eux des dissensions qui présagaient la ruine prochaine de leur domination ; il y avait longtemps déjà que les Asiatiques avaient dépouillé le respect superstitieux qu'ils avaient d'abord professé pour leurs cruels vainqueurs : « Heureusement, disaient-ils, la Providence a voulu qu'ils soient en petit nombre, comme les tigres et les lions, afin qu'ils ne détruisent pas l'espèce humaine ». Mais les signes de la décadence de la puissance portugaise échappaient encore à l'Europe, et Lisbonne était toujours l'entrepôt du commerce de l'Europe avec l'Orient lorsque Jean III mourut (11 juillet 1557), au milieu d'une splendeur plus brillante que solide.

Sébastien (1557-1578). — La reine mère Catherine, proclamée régente, abandonna l'éducation de son fils, don Sébastien, à deux Jésuites, les Camera, qui lui inspirèrent le fanatisme le plus intolérant. Il accepta comme un honneur incomparable le titre de « Roi très-obéissant » que lui conféra le pape quand il fut monté sur le trône, et l'on put dès lors prévoir les destinées du Portugal sous un roi dominé par la toute puissante influence des Jésuites. Les frères Camera triomphèrent de l'opposition tardive de Catherine, et Sébastien, détourné des affaires publiques, se reposa sur ses conseillers de l'administration du royaume et s'abandonna à sa passion pour la chasse. Pendant ce temps, le royaume languissait, et cette langueur se traduisait au dehors par l'affaiblissement continu de la domination portugaise dans l'Inde. Le moine couronné qui régnait en Portugal permit à l'Inquisition de s'établir à Goa, et dès lors « les Indes portugaises eurent deux vice-rois, dont le plus puissant fut bien souvent le grand inquisiteur. »

Pourtant l'empire portugais aux Indes vit encore luire sur son déclin de beaux jours et un grand homme se rencontra qui rappela Albuquerque, égala Jean de Castro et ressuscita une époque disparue. A son arrivée, don Louis d'Ataïde (1568-1571) trouva les comptoirs ruinés, et Goa même, la capitale des possessions portugaises, assiégée. On lui donna alors le conseil d'abandonner les comptoirs éloignés pour concentrer ses forces autour de Goa :

« Je veux tout conserver, dit-il, et tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrain. » Il tint parole, le roi de Cambaye et le Zamorin de Calicut vaincus durent renoncer à leur flotte de guerre et bientôt « l'Orient découragé rentrait dans l'obéissance. » En même temps qu'il restaurait ainsi l'édifice de la grandeur portugaise, Ataïde, prêchant lui-même d'exemple par la pureté de ses mœurs, réprimait sévèrement les exactions et la corruption des Portugais et faisait revivre l'austère enthousiasme et les vertus oubliées des temps passés.

L'empire portugais s'étendait alors sur 5,000 lieues de côtes, depuis les rivages de l'Afrique orientale jusqu'aux Moluques, et comprenait 60 degrés de longitude. Les principaux comptoirs et entrepôts de commerce étaient la baie de Sofala, les villes de Mozambique et de Monbaça, l'île de Socotora, Ormuz, Diu, Goa, les villes du Bengale, Ceylan, la côte du Pégou, Malacca, Macao et les Moluques : « Tout ce que la nature produit d'utile, de rare, d'agréable, dit Voltaire, fut porté par les Portugais en Europe, à bien moins de frais que Venise ne pouvait le donner. La route du Tage au Gange devenait fréquentée, Siam et le Portugal étaient alliés. »

Tandis qu'Ataïde maintenait avec gloire, mais au prix d'héroïques efforts, la domination portugaise dans l'Inde, le jeune roi Sébastien ne rêvait que croisade. L'occasion qu'il espérait se

présenta bientôt : deux princes musulmans, Muley Ahmed et Muley Moluc, se disputaient la couronne du Maroc. Vaincu par son oncle, l'usurpateur Muley Moluc, Muley Ahmed implora l'assistance du roi de Portugal. Au mépris des avis de ses sages conseillers, Sébastien se prépara à la guerre sainte et réunit une armée de dix-huit mille hommes. Débarqué dans le Maroc, il rencontra près d'Alcazar (4 août 1578) l'armée de Muley Moluc; vainement paya-t-il lui-même de sa personne, vainement l'armée portugaise fit-elle des prodiges de valeur, la bataille, engagée sans ordre, comme une mêlée confuse, était perdue d'avance ; Sébastien se battit comme Jean le Bon à Poitiers, mais n'eut pas le même sort. Il ne survécut pas à sa défaite : on retrouva le lendemain, à quelque distance du champ de bataille, son corps percé de coups. Tel fut ce grand désastre qui ouvrit enfin les yeux au Portugal sur sa propre décadence ; l'Espagne instruite subitement de cette faiblesse que voilaient mal les dehors d'une puissance brillante s'apprêta à en profiter. Camoëns eut le pressentiment de cette triste fin de sa patrie lorsque, frappé au cœur par la nouvelle de ce grand désastre, il expira en s'écriant : « Au moins je meurs avec elle ! »

COUP D'ŒIL SUR LA LITTÉRATURE PORTUGAISE.

Camoëns avait dit vrai : sa patrie ne lui survécut pas et lui-même emporta dans sa tombe la seule gloire à laquelle pût désormais aspirer le Portugal, la seule aussi que la haine jalouse des Espagnols fût impuissante à lui ravir. Mais il avait légué à sa patrie un impérissable chef-d'œuvre qui eût suffi à faire vivre la langue portugaise, quand même l'Espagne unie au Portugal eût réussi à l'absorber en l'étouffant sous une fratricide étreinte.

Lorsque Camoëns composa ses Lusiades, la langue portugaise depuis longtemps formée avait atteint sa pleine maturité. Tous les peuples qui occupèrent le Portugal jusqu'à la constitution définitive du royaume semblent avoir laissé des traces de leur passage dans l'idiome portugais, et l'empreinte des Romains et des Visigoths, ces primitifs conquérants de la Lusitanie, y est partout visible. Ainsi se forma la langue portugaise par une série d'alluvions successives ; mais l'ancien élément, le latin, y domina toujours et finit par s'assimiler les autres. Confondue à l'origine avec les différents dialectes espagnols (lingua galega, castillan, etc.), la langue portugaise s'en sépara peu à peu quand le Portugal eut été lui-même détaché de l'Espagne chrétienne. Bientôt, au contact des Maures, elle se mélangea à la langue arabe « qui la pénétra aussi fortement

que ses sœurs d'Espagne. » Elle acquit alors cette sonorité musicale qui la distingue entre toutes les langues ibériques et qui l'a fait surnommer des Espagnols eux-mêmes si jaloux de la prééminence de leur idiome, « la langue des fleurs. »

Une telle langue, par sa flexibilité, son harmonie et sa richesse, se prêtait merveilleusement à la forme poétique ; aussi la poésie naquit-elle la première en Portugal. Les monuments les plus anciens de la langue portugaise remontent au XIIe siècle ; la plupart sont de véritables chansons de geste : l'*Imperador Clarimundo*, par J. de Barros, l'*Histoire de Charlemagne*, par M. de Carvalho et le *Vieux Palmérin d'Angleterre*, par F. Moraès. Il semble que les barons français venus de la cour de Bourgogne aient aimé, trouvères à leurs heures, à chanter entre deux combats leurs exploits, leurs regrets et leurs mélancoliques espérances, loin de la patrie dont leur humeur errante les avait volontairement exilés. A ces vaillants chevaliers, « hommes d'action pour l'ordinaire et poètes par accident, » les rois de Portugal durent leur couronne, le peuple sa nationalité et la littérature portugaise ses premiers monuments. Les souverains eux-mêmes, Denis, Alphonse IV, Pèdre le Justicier, épris de la poésie, y consacrèrent leurs loisirs, et l'exemple venant de si haut n'en eut que de plus nombreux imitateurs.

Les plus anciens ouvrages en prose portugaise ne remontent pas au delà du XVIe siècle. Jusque là

les écrivains qui se piquaient de sévérité, dédaignèrent la langue nationale qu'ils laissèrent aux poëtes et usèrent du latin comme plus relevé. Tel fut J. Osorio, dont l'ouvrage « *De Rebus Emmanuelis,* » sorte de récit épique en prose, fut publié à l'époque où Camoëns, élargissant le sujet, écrivait la magnifique épopée de l'histoire nationale et où un héros, don Louis d'Ataïde, composait la sienne en action (1571). Vers le même temps, Barcos ne jugeant pas la langue portugaise indigne de raconter les exploits de ceux qui la parlaient, écrivait son histoire sur les conquêtes des Portugais dont il était fier d'avoir été contemporain.

Ainsi la prose portugaise naquit du merveilleux spectacle qu'offrait, au XVI[e] siècle, le développement héroïque du Portugal ; ses premiers prosateurs furent ses premiers historiens: raconter de tels exploits, c'était les célébrer assez. Il semble que la poésie nationale et patriotique eût dû naître alors d'elle-même, car l'enthousiasme était naturel et l'inspiration eût coulé de source : quelle conception fut jamais supérieure à cette « incomparable poésie des faits ! » Mais l'épanouissement définitif auquel la poésie portugaise arrive avec Camoëns fut précédé pour elle comme d'une seconde naissance ; abandonnée à elle-même pendant le XV[e] siècle, elle avait été jetée hors de sa voie et, pour y rentrer, elle dut se retrouver et se ressaisir elle-même. Le XV[e] siècle avait vu fleurir les « romances, » poésie délicate éclose en serre chaude

à la cour des rois et dont le fragile éclat devait être terni au moindre contact étranger. Or, du XVe au XVIe siècle, le genre même sous l'influence du goût italien alla se corrompant et s'affadissant, et dégénéra en mignardises sentimentales, amours transis et idylles langoureuses.

La poésie dramatique fut la première à sortir de l'ornière commune et à réagir contre ces tendances d'un goût dépravé. Plus vivante, plus voisine de la réalité, elle s'inspira plus d'une fois heureusement de l'histoire et sut y puiser de patriotiques accents. Sa de Miranda (1495-1558), Gil Vicente, quelque distance qui les sépare de Lope de Vega et de l'illustre Calderon, ont du moins l'incontestable mérite d'être venus les premiers et de n'avoir marché sur les brisées ni même sur les traces de personne. Parmi les tragédies nationales de cette époque, rappelons l'*Inès de Castro*, de Antonio Ferreira (1528-1569) et le *Siège de Diu*, de Corte Real.

Ainsi, « de même que la nation était mûre pour les grandes actions, de même la langue avait mûri pour les raconter. » On sentait partout l'approche d'une grande époque littéraire ; partout on attendait le grand écrivain qui viendrait donner au Portugal sa dernière et plus illustre couronne ; aussi quand il parut, toutes les mains et tous les cœurs se tendirent vers lui pour l'acclamer, et les âmes vibrèrent à l'unisson de cette poésie virile qui retentis-

sait au fond d'elles-mêmes en un écho sonore et prolongé.

La vie de Camoëns appartient à l'histoire autant qu'à la littérature; elle est tout un poème en action et ressemble à un roman de chevalerie. Poète et soldat, maniant tour à tour la plume et l'épée, écrivant d'une main, combattant de l'autre, ce chevalier errant a senti plus vivement qu'aucun de ses compatriotes la grandeur de sa patrie, s'étant dévoué obscurément pour elle, et il était mieux placé que tout autre pour célébrer avec des accents vainqueurs l'héroïsme de ses concitoyens qu'il retrouvait lui-même au fond de son cœur. Voilà pourquoi « l'histoire de Camoëns complète naturellement l'histoire de la grandeur portugaise. »

La gloire d'avoir vu naître Camoëns est revendiquée par trois villes portugaises, Lisbonne, Santarem et Coïmbre, comme jadis les villes grecques se disputèrent l'honneur d'avoir donné Homère à la Grèce. Il naquit, vraisemblablement à Lisbonne, vers 1525. Sans appartenir à la première noblesse du royaume, il était d'une bonne et antique famille dont l'histoire pleine de vicissitudes comme celle de Camoëns lui-même, se trouve mêlée à la révolution nationale qui amena sur le trône en 1385 la famille d'Aviz. Les Camoëns avaient embrassé le parti de dona Béatrix par reconnaissance pour son père, le roi don Fernand, auquel ils devaient leur établissement en Portugal. Vaincus avec la cause castillane à la « bataille

royale » dans la journée d'Aljubarotta, ils perdirent leurs biens et ne léguèrent à leurs descendants qu'une honorable pauvreté et un nom déjà illustre. L'aïeul de Camoëns avait épousé dona Guiomar de Gama, de la famille de Vasco de Gama. On aime à noter cette parenté des deux plus grands génies dont s'honore le Portugal, qui concoururent chacun à la grandeur de leur patrie et à eux deux lui donnèrent toutes les gloires.

Don Louis de Camoëns ne démentit pas une telle origine. Ses premières années sont obscures ; tout ce qu'on en sait, c'est qu'il perdit, encore enfant, sa mère; l'affection de son père ne remplaça pas celle qui lui était ainsi ravie, car il le vit rarement dans l'intervalle des expéditions maritimes qui lui étaient confiées.

Son adolescence s'écoula à l'Université de Coïmbre dans le commerce des grands génies de l'antiquité dont son ardente intelligence et les doctes leçons des maîtres illustres qu'y avait réunis la main éclairée de Jean III lui donnèrent bientôt une connaissance intime et familière. Les années qui remplissent son séjour à Coïmbre furent parmi les meilleures d'une existence qui en compta si peu d'heureuses. Plus d'une fois, au milieu des tristesses et des déceptions de l'âge mûr, il lui arriva de regretter les jours sereins de cette tranquille période de sa vie; plus d'une fois, il éprouva ces mélancoliques aspirations vers le passé, si familières à nos poètes contemporains. Lui-même en

fait l'aveu quand il s'écrie : « Oh! qui m'emportera au milieu des fleurs de ma jeunesse[1] ! » Quoi qu'il en soit, ce fut à Coïmbre que naquit et s'essaya timidement pour les premières fois un talent qui s'ignorait encore. Par l'étude des modèles antiques, Camoëns acquit la conscience de son propre génie et cette émulation plus féconde qu'une originalité indépendante, quand elle est puisée aux sources mêmes de l'art et dans la pieuse admiration des chefs-d'œuvre. Les premiers sonnets de Camoëns remontent à cette époque ; l'imagination se retrace le poète encore écolier promenant sa rêverie solitaire sur ces rives du Mondego qu'il aimait, et pour la beauté de leurs sites, comme tout poète aime la nature, et pour les légendes qui y étaient attachées. N'est-ce pas de ce poétique souvenir que s'est inspiré plus tard le chantre des Lusiades pour immortaliser la douce Inès et la « Fontaine des larmes ? »

A vingt ans, au moment où son imagination et ses sentiments s'épanouissaient en une floraison printanière, il revint à Lisbonne où ses vers reçurent le meilleur accueil, et où toutes les portes furent ouvertes au poète. Ce fut là qu'il rencontra au

1 C'est la même note, mais plus précise et d'une mélancolie moins expressive que dans les vers exquis de Victor Hugo :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
Me croyant satisfait ?

milieu de l'enivrement des plaisirs et des fêtes celle qui « fixa ses vœux errants » et dont l'amour devait faire le malheur de sa destinée. Quel fut son nom? On en est réduit à cet égard à des conjectures ; car ainsi que le remarque le plus spirituel des biographes de Camoëns : « Il serait plus facile de peindre la maîtresse de notre poète que de dire son nom. Camoëns a tracé bien des portraits d'elle ; il ne l'a jamais nommée. » Aussi le plus sûr est-il « d'appeler simplement cette belle inconnue celle qu'il aima[1]. » La carrière du poète si pleine de promesses, fut brisée par cette funeste passion; repoussé et dédaigné d'abord par les parents de « celle qu'il aimait, » il finit sans doute par leur paraître redoutable, car il fut bientôt puni par l'exil d'avoir osé lever trop haut les yeux.

Confiné à Santarem, Camoëns adoucit ses regrets en les chantant, sa douleur en l'exhalant en plaintes harmonieuses : « Relégué par le sort sur les rives que le Tage enrichit de ses eaux, je vois d'un œil jaloux, écrivait-il, les vaisseaux qui vont dans le séjour où volent mes vœux. » Cette solitude qui pesait à son cœur mûrit son génie, et ce fut peut-être dans son exil qu'il conçut le plan des Lusiades.

A peine rentré à Lisbonne, après deux ans d'absence, comme si le souvenir de sa triste aventure l'eût à jamais désaffectionné de ce séjour qu'il avait

1 Ch. Magnin.

d'abord tant regretté, il ne chercha qu'une occasion de s'expatrier. Engagé dans une expédition maritime dirigée contre les Marocains, il perdit un œil dans un combat devant Ceuta. Mais l'amour qui lui avait fait prendre Lisbonne en horreur, l'y ramena bientôt; il n'y éprouva encore que déceptions et déboires. Le cœur plein d'amertume et de découragement, il dit à sa patrie un éternel adieu, et la quitta en s'applaudissant de « se dérober ainsi aux injustes fureurs de ses envieux et au venin des langues médisantes. » Lui-même raconte qu'il salua le départ du vaisseau qui l'emportait en s'écriant comme Scipion : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os. » (1552.)

Arrivé dans l'Inde, il s'engagea dans la milice portugaise et s'y distingua entre tous par sa bravoure; aimé et loué de ses chefs, admiré de ses compagnons, il donna à tous l'exemple du courage et du dévouement. Rien n'égale la modestie avec laquelle il parle de ses exploits : « Il fallut, dit-il, au signal d'une nouvelle guerre, compter nos fatigues pour rien. Partis pour aller châtier le tyran de Pimante, nous nous en tirâmes à notre honneur. » Mais quand, de retour à Goa, le poète y fut témoin du luxe scandaleux et de la corruption qui régnaient dans la « Ville d'or », il donna libre carrière à son indignation, et sa verve caustique s'épancha dans une satire très-vive. « *Disparatas na India* » (Folies de l'Inde) où le gouverneur général lui-même, François Baretto, successeur

de Mascarenhas, put se reconnaître dans plus d'un trait (1555). Le poète fut puni de sa généreuse audace par un nouvel et plus dur exil.

Relégué aux Moluques, Camoëns chercha dans la poésie sa douce consolatrice et son recours habituel contre l'injustice du sort, un soulagement à ses maux et une virile distraction à sa douleur. « Quel génie, remarque justement Mme de Staël, que celui qui a pu puiser une inspiration nouvelle dans les souffrances mêmes qui devraient faire disparaître toutes les couleurs de la poésie ! » Ses regrets furent encore avivés par la nouvelle de la mort de celle qu'il avait aimée ou plutôt qu'il n'avait jamais cessé d'aimer [1]. Ainsi s'écoulait la mélancolique existence du poète tour à tour « consumé par son génie et ses sentiments. »

La destinée jalouse qui avait jusqu'alors poursuivi Camoëns sembla un instant se relâcher de ses rigueurs. A Baretto, l'auteur de la dernière disgrâce du poète, avait succédé don Constantin de

1 Les serments de Camoëns, dans son attachement pour la mystérieuse inconnue à laquelle il avait voué un culte, ne furent pas serments de poète. Quelques liaisons passagères n'altérèrent jamais dans son cœur ce doux et triste souvenir qu'il avait fui jusqu'au bout du monde et qui l'accompagna partout. « Au reste, conclut spirituellement M. Ch. Magnin, Camoëns a tant aimé, il a si bien et si longtemps célébré celle qu'il préféra, que s'il eût vécu au temps des cours d'amour, il n'eût pas manqué d'être absous par elles. »

Bragance. Le nouveau gouverneur, ami de Camoëns, et frère d'un de ses meilleurs amis, l'appela à la charge honorable, mais singulière pour un poète, de curateur des successions vacantes à Macao (1559). Camoëns, dans sa nouvelle résidence, jouit d'un repos salutaire à son génie après les agitations qui avaient marqué jusqu'alors son existence aventureuse. La tradition nous représente Camoëns, épris de la nature et amoureux de la solitude comme au temps de son adolescence, fuyant la ville chaque jour et passant de longues heures dans la grotte de Patané; de là, il voyait se dérouler à ses pieds l'immensité majestueuse de l'Océan, et le spectacle imposant de cette mer, théâtre des exploits de ses héros, dut plus d'une fois l'inspirer heureusement.

Lorsque, par les bénéfices de sa charge, il eut acquis une fortune assez considérable pour lui permettre de revenir dans sa patrie et d'y vivre dans l'aisance, il se hâta de quitter son lieu d'exil. Mais le vaisseau sur lequel il s'était embarqué avec tout ce qu'il possédait fut englouti dans une furieuse tempête non loin du golfe de Siam. Camoëns échappa miraculeusement au naufrage, grâce au frêle appui d'une planche, mais tous ses biens avaient péri. Comme autrefois César, le poète put du moins sauver son chef-d'œuvre, « trésor inestimable dont lui seul ne devait pas profiter. » Il rappelle cette triste aventure dans le Xe chant des

Lusiades quand il prête à Thétis ces prophétiques paroles :

« Échappé des horreurs d'un funeste naufrage,
Le chantre de Lusus viendra sur ce rivage,
Lorsque accablé du poids de mille maux divers,
Il sauvera des flots et sa vie et ses vers. »

De retour à Goa en 1561, après avoir perdu son généreux bienfaiteur don Constantin de Bragance, Camoëns fut de nouveau en butte à la jalouse inimitié de ceux qu'il avait flétris et flagellés jadis de sa verve indignée. Jeté en prison et accusé de malversations, il n'eut pas de peine à réfuter les basses calomnies de ses détracteurs ; mais lorsqu'il sortit de son cachot, il se retrouva aussi pauvre que jamais et dut prendre du service dans la flotte portugaise. Il n'aspirait plus qu'à revoir son pays et à revenir mourir dans cette patrie où il ne lui avait pas été donné de vivre, quand Pedro Baretto, nommé gouverneur du Mozambique, lui offrit de l'emmener avec lui. Camoëns saisit avec bonheur cette occasion de se rapprocher de l'Europe, mais il n'eut pas lieu de se féliciter de cette résolution, car, bientôt brouillé avec Baretto, il fut réduit à vivre de charité à Sofala et un de ses contemporains nous dit « qu'il le vit se nourrir de la pitié de ses amis. »

Il dut à leur affection de pouvoir enfin quitter ce triste séjour et revoir le Portugal. Il rentra à Lisbonne sous de funestes auspices ; son meilleur ami,

« celui dont le nom revient à la bouche du poète dans les temps de prospérité et dans les temps de détresse, » Hector de Silveira, venait de mourir en vue du port, et la peste sévissait dans la capitale (1571). Le royaume même, livré à de stériles agitations, marchait à une révolution et oscillait déjà entre sa grandeur présente dont il supportait mal le poids et sa décadence prochaine. Plein de tristes pressentiments, Camoëns s'absorba dans son labeur poétique pendant deux années et mit la dernière main à son chef-d'œuvre. Quand il le publia en 1572, il y eut d'un bout à l'autre du royaume nn immense élan d'admiration et d'enthousiasme. Le nom du poète vola de bouche en bouche et, nous dit naïvement Faria, « dès qu'il paraissait dans quelque rue, tous les passants s'arrêtaient jusqu'à ce qu'il eût disparu. » Avec une telle célébrité, on a peine à comprendre l'oubli et l'ingrat abandon dans lequel fut laissé le poète. La nation portugaise fut fière du chantre de ses gloires et le délaissa; le roi lui donna une pension et négligea de la lui faire tenir. Camoëns fut réduit à vivre d'aumône. « Celui qui demandait la charité pour lui le soir, dit Faria, était un esclave qui avait nom Antonio et qui était naturel de Java. » La seule distraction de Camoëns était, raconte encore ce même biographe, « d'aller la plupart des jours, avec toutes ses infirmités et toutes ses années, entendre la leçon de théologie qui alors se faisait dans le couvent de Santo-Domingo, s'asseyant

parmi les jeunes gens qui écoutaient, comme si lui-même eût été un des écoliers. » Fier et digne dans cette extrême misère, il ne sut point flatter les puissants et s'humilier devant eux. Sa triste situation ne lui arracha jamais de récriminations violentes ni de plaintes injustes ; n'est-ce pas une résignation toute chrétienne qui respire dans ces paroles : « Qui a jamais ouï dire que sur un aussi petit théâtre que ce pauvre grabat, le sort ait pu donner le spectacle de si grandes infortunes ? Et moi, comme si elles ne suffisaient pas, je me mets de leur côté, car chercher à leur résister serait de l'orgueil. »

Oublieux des torts qu'avait sa patrie envers lui, il conserva jusqu'à la dernière heure les patriotiques sentiments où il avait puisé l'inspiration de son poème. « Enfin, disait-il un jour, ma vie finira ; et tous ils le verront, je fus si affectionné à ma patrie, que non-seulement je ne me contentai pas de mourir dans son sein, mais que je voulus mourir avec elle. » Malade, accablé d'infirmités, il se ranimait à la nouvelle de l'expédition de Sébastien en Afrique, pour promettre la victoire au jeune prince et s'engager à chanter son triomphe [1]. Sa dernière pensée comme sa vie tout entière fut à sa patrie : quand on vint lui annoncer sur son misérable grabat le désastre d'Al-

[1] « J'emboucherai la trompette pour célébrer vos exploits, jeune prince, etc. »

cazar, il comprit que c'en était fait de la grandeur du Portugal, et il eut le pressentiment que cette gloire qu'il avait célébrée ne vivrait bientôt plus que dans son poëme. Frappé au cœur, il leva les yeux au ciel et s'écria : « Au moins, je meurs avec elle. » La mort qu'il appelait de ses vœux vint en effet l'enlever au commencement de l'année 1579, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Le poème des Lusiades en dix chants et en stances de huit vers, est d'un bout à l'autre « un hymne à la patrie. » Les Lusiades sont l'épopée de la nation entière, l'histoire nationale avec ses héroïques traditions, ses vieilles et chevaleresques légendes ; toutes les gloires du passé y sont réunies comme en un « Panthéon » et la grandeur portugaise y est célébrée sous toutes les formes dont a pu la revêtir l'enthousiaste imagination du poète. Quel sujet pouvait choisir Camoëns plus épique et plus national que les exploits de Vasco de Gama et les fastes de ces cinq siècles qui avaient vu l'humble origine, le développement et le couronnement des destinées providentielles de sa patrie ? Le merveilleux naissait de la réalité même, et la poésie était bien ici « la plus vraie et la plus grande de toutes les histoires [1]. »

Voltaire s'est plu à relever dans les Lusiades quelques taches légères qui fournissaient matière à sa raillerie et dont il triomphe à bon marché,

1 Aristote.

celle-ci par exemple : « Vasco s'adressant au roi de Mélinde, lui dit : O roi, juges si Ulysse et Énée ont voyagé aussi loin que moi et couru autant de périls, comme si un barbare des côtes de Zanguebar savait son Homère et son Virgile. » Une critique plus sérieuse de Voltaire et de La Harpe repose sur l'alliance du paganisme et de la dévotion chrétienne qui choque parfois dans le poème de Camoëns. Cette intervention du polythéisme dans un sujet où il coudoie le merveilleux chrétien ne laisse pas, en effet, de surprendre les lecteurs modernes. Sans prétendre disculper entièrement Camoëns, on peut dire que cette méprise, si méprise il y eut, est imputable à son époque bien plus qu'au goût du poète lui-même : vivant dans un siècle passionné pour les grands génies de l'antiquité, s'en inspirant lui-même, il crut qu'en suivant en tout pieusement leurs traces, il plairait plus sûrement à ses contemporains et s'écarterait moins de la perfection des modèles. Madame de Staël ne s'est pas contentée de plaider pour Camoëns les circonstances atténuantes, elle a prétendu le justifier complétement sur ce chef, et les raisons qu'elle fait valoir sont au moins fort ingénieuses : « On lui a fait un tort, dit-elle, de cette alliance des fables du paganisme et de la dévotion chrétienne ; mais il ne nous semble pas qu'elle produise une impression discordante. On y sent très-bien que le christianisme est la réalité de la vie et le paganisme la parure des fêtes, et l'on

trouve une sorte de délicatesse à ne pas se servir de ce qui est saint pour les jeux du génie même. » Quoi qu'il en soit de cette critique et des autres qu'on a pu formuler : incertitude du plan, faiblesse et langueur de l'action, insignifiance du héros principal qui parle beaucoup plus qu'il n'agit, on n'en doit pas moins conclure avec Voltaire lui-même que « les défauts de ce poëme prouvent qu'il est plein de grandes beautés, puisque depuis plusieurs siècles, il fait les délices d'une nation spirituelle qui doit en connaître les fautes. » On a donné plus justement encore la mesure du génie de Camoëns et de la valeur de son œuvre en disant de lui qu'il est « le seul écrivain portugais dont la gloire soit à la fois nationale et européenne ».

On a prétendu à tort que Camoëns résumait en lui toute la littérature portugaise ; mais il en est le plus illustre représentant, et pour tout dire en un mot, « le héros [1]. » Avant lui, après lui, quelques noms à peine surnagent dans l'histoire littéraire de plusieurs siècles ; et combien les plus illustres sont loin de la gloire du maître ! Pendant les soixante années de la captivité du Portugal, comme si la domination espagnole eût tari toutes les sources de l'enthousiasme dans ce pays naguère si vivant, comme si elle eût glacé les âmes et paralysé les esprits en les comprimant sous son joug détesté, chantres et poètes se turent portant le

1 Mme de Staël.

deuil de la patrie, et l'infortune nationale ne put même arracher à leurs cœurs brisés ces plaintes mélodieuses où la douleur aime à se reposer et à se tromper elle-même [2].

IV

LE PORTUGAL SOUS LA DOMINATION ESPAGNOLE (1583-1640)

Le maître futur du Portugal semblait désigné depuis longtemps : c'était Philippe II qui conduisait de longue main les événements de ce malheureux royaume en décadence. Les Jésuites Camera, en inféodant le Portugal et son roi don Sébastien à la cour de Rome, n'avaient fait que

2 Le genre italien, antérieur à Camoëns et qui lui survécut, recouvra toute sa faveur vers la fin du XVII[e] siècle et la garda jusqu'au milieu du XVIII[e] ; rien d'original dans cette littérature servilement imitatrice et qui ne sut prendre à ses modèles que leurs fadeurs langoureuses. Pendant le règne de Joseph I[er] une réaction littéraire s'opéra sous l'influence des chefs-d'œuvre français tardivement connus et admirés ; mais si elle transforma heureusement le goût et le prépara à une nourriture plus saine, elle n'eut pas d'effet immédiat sur les écrivains de cette génération. De l'établissement du régime constitutionnel date la véritable renaissance littéraire du Portugal ; des écrivains distingués, quelques-uns même d'un grand talent, ont signalé de leurs œuvres cette période contemporaine : au premier rang brillent les noms illustres du vicomte d'Almeida-Garret et

préparer les voies au bras droit de cette cour, et Philippe pour déterminer la sanglante défaite de l'infortuné Sébastien à Alcazar, n'eut qu'à le pousser à cette guerre impolitique ; on prétend même que le chef des troupes espagnoles prêtées dans ce but au roi de Portugal, avait des instructions secrètes de Philippe et qu'il obéit à ces instructions. Enfin, quand, à défaut d'héritier direct, le sceptre du Portugal fut tombé dans les mains caduques du cardinal Henri, alors surtout le roi d'Espagne redoubla d'efforts pour le saisir définitivement. Il ne lui en fallut pas beaucoup : tant étaient faibles l'esprit et la volonté du cardinal moribond; tant aussi le clergé et la majeure partie de la noblesse portugaise étaient acquis d'avance à l'Espagnol. Le peuple, il est vrai, et une minime fraction de la noblesse déployèrent une résistance et montrèrent une ferveur patriotique dignes d'un sort meilleur et l'histoire a con-

d'Alexandre Heculano de Carvalho, qui furent les initiateurs de ce grand mouvement, l'un poète, auteur dramatique, écrivain humoristique dont on a pu dire « qu'il était une littérature à lui seul » ; l'autre, « le Tacite portugais, » poète par occasion, aux notes mélancoliques et tendres, et historien par tempérament dont les œuvres font autorité en Portugal. Citons encore M. Rebello da Silva dont les romans historiques sont des études historiques achevées, et M. Mendes-Leal, poète, auteur dramatique et romancier expert en tous les genres, et, ce qui vaut mieux, goûté dans tous.

servé les noms de deux artisans de Lisbonne [1] qui se firent les promoteurs de ce généreux mouvement. Mais que pouvaient de beaux sentiments et un petit groupe de héros contre l'or, les intrigues doucereuses et les bûchers sanglants de Philippe ? Le Portugal lui fut bientôt soumis par le duc d'Albe, qui s'ouvrit, à travers le champ de bataille d'Alcantara, une route facile, et cependant sanglante, vers Lisbonne. Une partie de la capitale fut livrée au pillage pendant trois jours. Après sa défaite, le prétendant national, don Antoine de Crato, prolongea vainement sa résistance personnelle : la France sur laquelle il comptait l'abandonna, et d'autre part le peuple s'était rapidement découragé. Aussi Philippe II put-il être non-seulement proclamé, mais reconnu comme roi de Portugal, sous le nom de Philippe Ier. Les États assemblés à Thomar lui décernèrent ce titre en 1581, et en 1583, la soumission du Portugal fut complète. Ses colonies acceptèrent également la domination espagnole.

La France s'émut alors, mais tardivement, du malheur du Portugal ; elle perdait en lui, dans sa lutte contre la maison d'Autriche, un ami naturel et de tous ses alliés le plus précieux par sa position, sinon par sa puissance. Aussi Catherine de Médicis songea-t-elle, pour enlever à l'Espagne sa conquête, à la revendiquer pour elle-même en

1 Martin Fernandez, cordonnier, et Antonio Pirez, potier.

faisant valoir les droits discutables que lui avait légués son aïeul Robert, fils aîné d'Alphonse III. Intercession inutile, mais qui atteste que la France ne resta pas indifférente à cette dépossession violente et jalouse de l'indépendance d'un peuple par un autre peuple.

Alors commença pour le Portugal une véritable captivité de Babylone. Elle ne devait durer que soixante ans, et peu de Portugais devaient être transportés ; mais les chroniqueurs nous disent que « Philippe ne laissa pas un homme de tête et « de courage à Lisbonne afin de n'être pas trou- « blé dans la possession de ce royaume. » Il ne se contenta pas d'y régner par la haine et la terreur ; il entreprit de rendre odieux et ridicules les restes du parti national, en provoquant et même en imaginant des conspirations, qu'il éteignit ensuite dans le sang. Néanmoins les patriotes Portugais n'abdiquèrent ni leur ressentiment ni leurs espérances : on en trouve la preuve dans les sympathies dont la nation entoura les imposteurs même qui tentèrent de se faire passer pour le feu roi don Sébastien, et dans ce touchant passage d'une relation historique écrite par un Portugais [1] en l'an 1600 : « Bien vous assuré-je que nous ne manquons point d'espérance de voir un jour libre et prospère ce mien roi et seigneur. » On reconnaît là un sentiment bien naturel au peuple,

1 Teixeira.

sentiment auquel obéissaient les marchands juifs de Lorraine et d'Alsace quand après la mort de Charles le Téméraire, ils vendaient à plus haut prix; à condition d'être payés au retour du terrible duc.

Triste et désastreuse période que celle qu'inaugure Philippe II dans l'histoire du Portugal ; il en fut le mauvais génie comme il avait été celui de l'Espagne. Quand la tempête sévit, malheur aux gros vaisseaux chargés de voilure que la tourmente surprend en pleine mer ! Mais malheur surtout à la barque fragile que le pilote a oublié de hisser à bord, et qu'une faible amarre attache à peine à la poupe du navire ! les lames qui déferleront contre la coque de celui-ci auront passé par-dessus la barque engloutie ! Ce fut l'histoire de cette petite barque du Portugal, attachée par Philippe II aux flancs de l'Espagne.

Les Portugais virent peu à peu se réunir contre eux toutes les puissances ennemies de Philippe et en première ligne l'Angleterre et la Hollande. Sans parler des richesses et du sang portugais qui furent perdus avec l'Armada, les Anglais attaquèrent et pillèrent successivement les colonies portugaises de l'Atlantique, Pernambouc, les Açores, la côte d'Arguin; ils descendirent même dans les provinces du continent, et on vit leurs marins promener la désolation dans l'Algarve. Mais les Hollandais ruinèrent bien autrement la marine, les possessions coloniales et

l'opulence du Portugal, en pénétrant dans les mers de l'Asie, où les Anglais ne firent d'abord que se montrer, et en accaparant à leur profit tout le commerce de cette partie du monde avec l'Europe.

Cet affaissement subit de l'empire colonial des Portugais eut cependant des causes multiples et lointaines qu'il est utile d'indiquer. Le Portugal ne comptait pas trois millions d'habitants : la valeur avait suppléé au nombre pour la conquête, elle n'y pouvait suppléer pour l'occupation du pays et l'établissement définitif des conquérants ; aussi les Portugais eurent-ils des comptoirs plutôt que des colonies. De loin en loin ils s'emparaient de quelque forte position, d'une ville riche et commerçante, y élevaient une forteresse et « leurs marchands faisaient insolemment la loi dans la région voisine, en montrant aux habitants la bouche menaçante des canons. » C'était d'ailleurs la lie de la nation qui s'expatriait dans ces contrées lointaines ; ces étranges colons n'avaient souci que de s'enrichir par tous les moyens et le plus rapidement possible. Ils ne s'établissaient pas dans le pays, n'en étaient que les hôtes passagers et malfaisants et avaient hâte de revenir dans leur patrie jouir du fruit de leurs rapines. Aussi l'empire portugais qui menaçait ruine dès la mort de Sébastien succomba-t-il sous les premiers coups des Hollandais. Cette décadence rapide fut encore précipitée sous le faible successeur du despote

espagnol, et elle se changea en une véritable dissolution, quand les Anglais, imitant enfin les Hollandais, se furent comme eux implantés en Asie. Un à un, les comptoirs des Portugais leur furent arrachés : la presqu'île de Malacca, les Moluques, les Célèbes, les îles de la Sonde, et surtout Java et les côtes de l'Hindoustan reçurent des colons anglais et hollandais que leur hardiesse et aussi une organisation meilleure, réglée par des compagnies indépendantes, rendaient cent fois supérieurs aux colons portugais mal gouvernés et énervés par la mollesse. Comme leur poète Camoëns, ils le sentaient eux-mêmes : « Tout meurt quand la patrie meurt. » Le même désastre ne tarda pas à frapper leurs colonies d'Afrique et d'Amérique.

Ce fut bien pis lorsque à Philippe III, c'est-à-dire au pacifique duc de Lerme eut succédé Philippe IV ou plutôt le belliqueux duc d'Olivarès. Quand ce ministre eut soulevé contre lui l'Europe en renouvelant les prétentions de Philippe II, le Portugal vit les derniers débris de sa grandeur tomber entre les mains des Anglais et des Hollandais. En quelques années les Portugais furent chassés du Japon, de la côte d'Ormuz et d'une partie de Ceylan, de la côte d'Afrique et de la moitié du Brésil (1632-1640). C'en était fait pour le Portugal de ce vaste empire des mers que le pape Alexandre VI[1] avait jadis partagé par une

1 Grotius a protesté dans son livre « de *Jure Belli et*

bulle entre la Castille et lui : la clef du monde avait passé dans d'autres mains qui ne la devaient point restituer. Un dernier outrage était réservé au Portugal, et ce fut Olivarès qui le lui infligea, en le traitant en pays conquis au point d'ordonner la perception d'un impôt que les Cortès de Lisbonne avaient refusé. Mais le remède d'un mal sort souvent de l'excès même de ce mal, et cet acte de tyrannie devait être le signal du relèvement moral du Portugal. Si ce relèvement ne fut véritablement ni matériel ni politique, il en faut moins accuser le Portugal lui-même que Philippe II : « Le vautour espagnol avait enlevé dans les airs sa proie vivante encore ; mais la foudre avait frappé l'oiseau ravisseur, et la puissance portugaise était morte entre ses serres. »

pacis » contre cette donation. Mais ce n'est pas en tant que maître du monde que le pape avait ainsi partagé entre les Espagnols et les Portugais les terres à découvrir : c'était seulement comme chef suprême de la catholicité, remarque judicieusement M. Laboulaye, qu'il avait disposé de nations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie. C'est ce qui résulte expressément des termes mêmes de la bulle : « *Ut fides catholica et christiana religio nostris præsertim temporibus exaltetur ac barbaræ nationes deprimantur et ad fidem ipsam reducantur.* »

V

DYNASTIE DE BRAGANCE : INDÉPENDANCE ET DÉCADENCE (1640-1807).

Jean IV (1640-1656). — En 1640, la domination espagnole en Portugal avait contre elle toutes les classes de la nation : le peuple qui frémissait sous le joug de l'étranger et n'attendait qu'une occasion de prendre les armes ; le tiers état sur qui retombaient les impôts et les exactions ; la noblesse enfin qui, revenue de sa méprise et tenue dans un méprisant éloignement des affaires, aspirait à ressaisir ses prérogatives. Olivarès sembla se plaire lui-même à enflammer les haines qui couvaient dans les cœurs : « Il n'y aura de tranquillité en Portugal, s'écriait-il en présence du duc de Bragance, que lorsque les mauvaises herbes croîtront dans les cours et sur les marches de Villa-Viciosa. » Le duc de Bragance retint ces paroles et les communiqua à ses partisans ; petit-fils de la princesse Catherine, le duc de Bragance était l'héritier naturel de la couronne de Portugal : c'est sur lui que se concentrèrent tous les vœux de la nation portugaise. Richelieu qui attaquait alors la maison d'Autriche d'un bout à l'autre de l'Europe, entretint à Lisbonne un agent français pour encourager les résistances et promettre aux patriotes l'appui

de la France. Mais le duc de Bragance était plein d'irrésolutions ; elles ne cessèrent que lorsque Jean Pinto-Ribeiro, homme d'un courage éprouvé et d'un ardent patriotisme, vint lui annoncer qu'un groupe de patriotes, dont il était le chef lui offrait le titre de roi. Le secret des mesures prises ne fut trahi par aucun des conjurés, tant l'union de tous pour la délivrance de la patrie était sincère ! Le 1er décembre 1640, jour fixé pour l'exécution du complot, au bruit d'un pistolet tiré en l'air, une immense clameur éclate dans les rues de Lisbonne, tous les citoyens apparaissent armés et le représentant de la vieille noblesse portugaise, l'octogénaire Almeida, paraît à l'une des fenêtres du château et s'écrie : « Vive Jean IV et mort aux traîtres qui nous ont ravi la liberté. » Un cri unanime d'irréconciliable ressentiment s'élève de la foule, le château est envahi, l'odieux ministre Vasconcellos, docile instrument d'Olivarès, est tué et la vice-reine Marguerite ordonne de cesser toute résistance. Elle avait cru d'abord n'avoir affaire qu'à une insurrection : c'était une révolution heureusement et définitivement consommée qui venait de s'accomplir en deux heures.

La nation tout entière, complice de cœur du soulèvement de Lisbonne, accepta avec enthousiasme Jean IV pour roi. Olivarès ne s'était pas dissimulé la gravité de cette révolution qui, d'un État réduit depuis soixante ans en province espagnole faisait un royaume indépendant et rival,

séparé à jamais de l'Espagne par les haines qu'y avait laissées sa domination tyrannique et superbe. Cachant mal ses craintes secrètes sous un ton badin, Olivarès annonça la funeste nouvelle à Philippe IV d'un air dégagé : « Votre Majesté, dit-il, vient de gagner un duché et pour 12 millions de propriétés. — Comment cela? — La tête a tourné au duc de Bragance, et il s'est laissé proclamer roi de Portugal ; en conséquence, ses biens reviennent au fisc. — Il faut y pourvoir. » Impuissant à trouver une armée dans l'Espagne épuisée et qui luttait alors contre la Catalogne, la France et les Pays-Bas, il se borna d'abord à protester et à obtenir du pape une sentence d'excommunication contre Jean de Bragance. Puis il s'allia aux nobles mécontents et ambitieux que la révolution nationale n'avait pas satisfaits, et promit aide et assistance à leur chef, Sébastien de Mattas, archevêque de Braga et primat du royaume. Mais le complot fut découvert et les principaux coupables portèrent la tête sur l'échafaud, au milieu de l'indignation générale du peuple soulevé (1641).

Il est douteux que la France n'ait été pour rien dans la résurrection du sentiment national chez les Portugais en 1640 ; quelques témoignages contemporains semblent indiquer que la main de Richelieu ne fut peut-être pas étrangère à ce grand mouvement qui, pour avoir éclaté spontanément, n'en fut pas moins sans doute préparé dès

longtemps. Ce qui rend cette supposition vraisemblable, c'est l'empressement que mit Richelieu à reconnaître l'élu de la nation portugaise et à lui servir de parrain auprès des cours alliées à la France. Il signait bientôt après un traité aux termes duquel « pendant la présente guerre que le Roy de France a contre le Roy de Castille, laquelle il continuera puissamment, le Roy de Portugal agira de son côté continuellement contre le dit Roy et l'attaquera tant par mer que par terre » (1er juin 1641).

Ce fut alors que Richelieu, servant à la fois les intérêts de la France et ceux de son nouvel allié, se décida à reporter la guerre en Espagne même : diversion heureuse qui permit aux Portugais de respirer après le grand effort de la délivrance nationale, donna à la France par la conquête du Roussillon sa limite naturelle des Pyrénées et fit de l'Espagne tout entière resserrée entre deux ennemis, une place assiégée et réduite à une pénible défensive.

Sous Mazarin, les bons rapports du Portugal et de la France s'altérèrent ; Jean IV, à la nouvelle des troubles de la Fronde, jugeant la situation de Mazarin plus précaire et son pouvoir plus compromis qu'ils ne l'étaient véritablement, « croyant la monarchie toute preste à tomber en France, » avait songé à déserter l'alliance française et prêté l'oreille aux séduisantes et trompeuses ouvertures de la cour de Madrid. Aussi, malgré ses promesses,

ne fit-il rien pour l'expédition de Naples à laquelle il s'était engagé à fournir subsides et soldats. Mal lui en prit, car Mazarin ayant ressaisi le pouvoir pour ne plus le quitter, fut vivement indisposé de la déloyauté de Jean IV ; pour le lui témoigner, il lui réclama « le desdommagement d'une partie de tant de despenses excessives que S. M. a faites ensuite des assurances et des promesses positives de l'ambassadeur du Portugal. » Tel fut l'objet de la mission du chevalier de Jant dont la relation, retrouvée par un heureux hasard, a été récemment publiée [1]. La lutte diplomatique fut un moment très-vive entre les deux gouvernements : Jean IV insistant pour qu'une « ligue formelle » par laquelle la France se fût engagée à ne pas faire de paix séparée avec l'Espagne, fût conclue entre les deux couronnes, et Mazarin mettant tout en œuvre pour éluder cet engagement délicat qui eût enchaîné, en cas de revers, la fortune de la France à celle du Portugal. Le dernier mot resta à la finesse italienne du Cardinal. Il promit tout ce qu'on lui demandait, se réservant de ne rien tenir, gagna la reine de Portugal à sa cause et en obtint « des efforts extraordinaires pour obliger le roy son mary à faire puissamment la guerre aux frontières d'Espagne. » Peu après Jean IV mourut, et la

1 Le chevalier de Jant, relations de la France avec le Portugal au temps de Mazarin, par Jules Tessier. Paris, Sandoz et Fisbacher, 1878.

régente donna aussitôt la mesure de sa bienveillance pour le Cardinal en reprenant avec vigueur les hostilités. L'intrigue en effet ayant échoué par la découverte du complot qu'avait fomenté Olivarès, don Louis de Haro, son neveu et son successeur, avait voulu recourir aux armes pour faire triompher les prétentions de Philippe IV. L'indépendance portugaise reconquise en 1640 fut assurée par la victoire de Montijo (1644), et le Portugal reconnu par toute l'Europe rentra, en prenant part aux conférences de Munster, dans le concert des nations européennes.

Mais en même temps s'achevèrent la ruine et le démembrement des colonies portugaises. Négapatam, Bornéo, les Célèbes furent tour à tour enlevés par les Hollandais qui gagnaient trop à cette guerre de conquêtes faciles pour ne pas la continuer même après la paix signée avec l'Espagne. Quand le Portugal n'eut plus rien à perdre en Asie, les Hollandais lui prirent ses colonies d'Afrique, et dès 1653, le florissant établissement du Cap tombait en leur pouvoir. Mais le Brésil leur échappa par l'énergie d'un simple négociant portugais, Vieira, qui, désavoué par Jean IV, n'en persista pas moins dans son heureuse désobéissance, battit les armées hollandaises et les réduisit à une honteuse capitulation (1654). Jean IV mourut en 1656; il laissait le Portugal encore endolori de la domination espagnole, et trompant par sa langueur les espérances que les patriotes

avaient conçues pour son relèvement de la restauration de l'indépendance. C'est que du jour où l'Océan qui avait été le théâtre de sa gloire lui manqua, le Portugal s'effaça de la scène du monde, et tristement replié sur lui-même, ne fut plus qu'un état secondaire tenu en Europe dans un dédaigneux oubli.

Alphonse VI (1656-1683). — Pendant la minorité de son fils aîné, Alphonse VI, faible de corps et plus encore d'esprit, la régente, dona Louise, chercha vainement à s'opposer aux négociations qui précédèrent et amenèrent le traité des Pyrénées. Vainement offrit-elle à Mazarin la main de l'infante Catherine, le traité fut signé, et la France par un article formel abandonnait le Portugal. Pour résister à l'Espagne, dona Louise usa alors d'une ressource extrême: elle se tourna vers l'Angleterre, en obtint le droit, par un premier traité, de lever 10,000 hommes dans la Grande-Bretagne et donna en 1661 l'infante Catherine en mariage à Charles II; elle lui accordait pour dot les deux ports importants de Bombay dans les Indes et de Tanger en Afrique. Telle fut l'origine de la longue vassalité où l'Angleterre devait tenir le Portugal devenu au XVIIIe siècle une colonie anglaise d'Europe.

Pendant ce temps, le faible Alphonse VI était dominé par d'indignes favoris. A Conti, génois de

basse origine, que dona Louise avait fait saisir et transporter au Brésil, avait succédé dans la faveur du roi, le comte de Castelmelhor. Celui-ci, redoutant l'influence de la reine-mère, fit déclarer par Alphonse la régence finie et régna dès lors véritablement sous le nom de son maître. Du moins usa-t-il de sa toute-puissance pour le bien de l'État; les Espagnols qui avaient envahi une dernière fois le Portugal furent complètement défaits à la mémorable journée d'Almeixial par l'armée portugaise, dans les rangs de laquelle combattirent le général Schomberg et plus de six cents officiers français. Une seconde défaite des Espagnols à Villa-Viciosa brisa leur opiniâtreté (17 juin 1665). Philippe IV laissa tomber la lettre qui lui apportait la nouvelle de ce dernier désastre en s'écriant : « Dieu le veut ! » Mais, ainsi que l'a dit un historien, comment Dieu n'aurait-il pas soutenu ceux qui combattaient pour leur patrie, contre ceux qui ne représentaient que l'orgueil, le despotisme et l'usurpation ? La paix fut signée en 1668 ; l'Espagne renonça à ses prétentions sur le Portugal et y gagna Ceuta.

Mais l'administration du comte de Castelmelhor était sans cesse entravée par des intrigues de cour. Le parti de la reine finit par l'emporter, et Castelmelhor, sentant que l'heure de la retraite était venue pour lui, abandonna le pays dont il avait voulu le relèvement, mais où « un roi lui avait manqué. » La chute d'Alphonse VI suivit de près celle de ses ministres ; abandonné par sa femme,

menacé par son frère, il signa son abdication, et les Cortès assemblées donnèrent la couronne à don Pèdre. La reine Elisabeth, épouse de don Alphonse, et qui avait trempé dans cette révolution de palais, suivit le sort de la couronne; son mariage ayant été déclaré nul, elle épousa don Pèdre. Alphonse qui regrettait son sceptre ne regretta nullement sa femme, et il répétait à tout venant que son « pauvre frère » saurait bientôt ce que valait la « française. » Don Pèdre crut prudent d'éloigner son frère et le fit transporter aux Açores où Alphonse demeura six ans. Mais un complot dont Castelmelhor était l'âme et qui avait pour but d'enlever le prince prisonnier et de le marier à la sœur de Philippe IV, fut découvert, et le malheureux Alphonse ramené en Portugal, fut enfermé dans le château de Cintra où il mourut après neuf ans d'une dure captivité. Le régent qui ne prit le titre de roi qu'à sa mort, refusa à son frère les honneurs de la dignité dont il l'avait dépouillé, et son corps fut déposé dans un cercueil de bois derrière le maître-autel du monastère de Belem.

Tandis que le Portugal perdait ses dernières colonies de l'Orient, le Brésil qu'il avait si longtemps négligé prospérait rapidement. Les premières mines d'or y furent découvertes en 1699, et les Portugais remplis d'enthousiasme à cette nouvelle, virent d'abord dans le précieux métal un magnifique dédommagement de leurs pertes en Orient. En réalité les mines du Brésil furent pour

le Portugal ce qu'avaient été pour l'Espagne les mines du Pérou : la pire des causes de décadence. En effet, un peuple est riche de ce qu'il produit, non de ce qu'il possède ; et quand la nation portugaise eut à sa disposition les mines du Brésil, croyant sa richesse intarissable, elle se déshabitua de l'agriculture, du commerce, de l'industrie et de toutes les formes du travail qui constituent l'ensemble de la fortune nationale ; les campagnes abandonnées se changèrent en déserts, les villes n'abritèrent plus que des populations oisives, et le Portugal pouvant tout acheter ne produisit plus rien.

L'Angleterre comprit cette méprise et se hâta d'en tirer parti. Depuis le traité des Pyrénées, époque à laquelle la France avait déserté l'alliance portugaise, le Portugal n'avait cessé de s'appuyer sur l'Angleterre. Le traité de paix conclu en 1668 entre le Portugal et l'Espagne avait été préparé par le ministre anglais Southwell. Mais quelque amicales que fussent les relations entre les deux peuples à cette époque, l'égoïste Angleterre réduite en 1684 à abandonner Tanger, avait mieux aimé livrer la place au Maroc qu'au Portugal, en dépit des offres avantageuses faites par celui-ci. Les tombes des vieux chevaliers furent violées par les Musulmans, les églises envahies et transformées en mosquées, la ville même redevint musulmane. Tels étaient les fruits de l'alliance anglaise ! Aussi la cour de Lisbonne profondément indisposée par

de semblables procédés, s'empressa-t-elle de reconnaître en 1700 Philippe V et même de s'unir l'année suivante à la France et à l'Espagne. Mais don Pèdre ébranlé par les menaces ou les promesses de la coalition, ne persista pas dans cette sage politique. Bientôt après, par le traité de Lisbonne (16 mai 1703), il s'unissait aux alliés contre la France et l'Espagne. L'Angleterre venait d'obtenir par le traité de Lisbonne des avantages immédiats ; elle voulut s'en préparer de nouveaux et plus précieux pour l'avenir par un second pacte. Telle fut l'origine du traité de Methuen (27 décembre 1703), simple traité de commerce, d'apparence bien innocente et qui cependant « a été l'àrbitre des destinées du Portugal pendant plus d'un siècle. » Sir John Methuen, ambassadeur anglais à Lisbonne, témoin de l'abondance du numéraire en Portugal depuis la découverte des mines du Brésil, avait songé à en faire profiter l'industrie et le commerce anglais. Le traité qu'il conclut en 1703 ne contenait que deux articles : l'Angleterre obtenait qu'à l'avenir « ne seraient admis en Portugal que les draps et tissus de laine sortis de ses manufactures » et s'engageait de son côté « à diminuer d'un tiers pour les vins de Portugal les droits de douane qu'elle mettait ou devait mettre sur les vins des autres pays. » Ces quelques mots établissaient, comme on l'a remarqué, les bases d'une situation commerciale dont tous les résultats devaient tourner à l'avantage de l'Angleterre et au désavantage du Portugal. La produc-

tion et la vente des vins du Portugal n'étaient pas telles qu'elles pussent suffire à enrichir le royaume ; les Anglais au contraire devinrent bientôt les fournisseurs attitrés du Portugal qui ne fut plus qu'un marché anglais, un débouché toujours ouvert aux industries de la Grande Bretagne. L'Angleterre s'enrichissait en achetant peu et en vendant beaucoup ; le Portugal s'appauvrit à acheter beaucoup pour revendre peu ; en réalité, les richesses du Brésil ne séjournaient pas en Portugal, elles ne faisaient que traverser le royaume et passaient bientôt aux mains des Anglais [1].

Don Pèdre néanmoins put d'abord se féliciter de s'être joint à la coalition ; son général, le marquis de las Minas conquit rapidement Alcantara, Albuquerque, Ciudad Rodrigo et bientôt même, poursuivant victorieusement la campagne, il faisait entrer dans Madrid l'archiduc Charles d'Autriche : étrange vicissitude du sort qui amenait les Portugais à Madrid pour imposer un roi à l'Espagne, comme cent vingt ans auparavant les Espagnols étaient entrés à Lisbonne pour imposer leur souverain au Portugal. Don Pèdre ne vit point la fin de la guerre qu'il avait engagée: il mourut le 9 décembre 1706.

Jean V (1706-1750). — Son fils Jean V eut à se repentir d'avoir persisté dans la politique que lui

(1) De 1699 à 1756 il sortit du Brésil 2 milliards 400 millions dont les neuf dixièmes passèrent aux mains de l'Angleterre.

avait léguée son père ; le maréchal de Berwick écrasa l'armée anglo-portugaise à la bataille d'Almanza (25 avril 1707) et Philippe V rétabli dans Madrid, vainqueur à Badajoz et à Villa-Viciosa (1710), reporta la guerre dans le Portugal. En même temps le Brésil faillit lui échapper : Duguay-Trouin bombarda Rio de Janeiro et, si le corps expéditionnaire qu'il commandait eût été plus fort, c'en était fait de la domination portugaise en Amérique (1711). Enfin la paix fut signée, et par le traité du 6 février 1715, le Portugal rendit Albuquerque à l'Espagne en échange de la colonie du Saint-Sacrement : triste fruit de douze années de luttes, d'efforts et de sacrifices !

Jean V resta en paix avec l'Espagne pendant le reste de son règne, mais il sacrifia le présent et l'avenir financiers du Portugal à sa ruineuse passion pour les bâtiments. On lui doit la construction de l'immense couvent de Mafra. Il demanda au pape et n'obtint qu'après de longues et coûteuses démarches l'établissement d'un patriarche à Lisbonne. On a calculé que ce roi libertin et dévot ne dépensa pas moins de 500 millions en frais de culte ; la cour de Rome lui devait bien une récompense : elle lui accorda en 1748 le titre de roi « Très-fidèle. » Quant aux libertés de la nation, il n'en fut pas question sous le règne d'un prince qui se refusait à convoquer les Cortès « de peur que la tranquillité publique ne fût menacée de quelque atteinte. » Frappé de monomanie religieuse dans les dernières

années de sa vie, Jean V s'avisait de faire dire des messes pour tous les Portugais dont il apprenait la mort ; ce zèle du roi pour le salut individuel de ses sujets était quelque peu dispendieux; aussi prit-on le parti de lui taire les décès qui avaient lieu dans Lisbonne, « afin, disait-on, de l'empêcher d'envoyer en enfer tous les vivants pour tirer les morts du purgatoire. »

Joseph Ier (1750-1777). — Joseph Ier qui arrivait au trône à l'âge de 34 ans, était un prince d'un caractère apathique et d'une intelligence médiocre; rien en lui n'eût fait présager que son règne dût compter parmi lès époques les plus glorieuses de l'histoire du Portugal. Mais il eut la rare fortune d'être servi par un grand ministre, le mérite de le comprendre et le courage de l'appuyer contre tous. Cette situation rappelle celle de Richelieu et de Louis XIII, mais Louis XIII était jaloux de Richelieu, il avait en même temps honte et peur de l'ascendant qu'exerçait sur lui le tout-puissant cardinal et le subissait sans l'accepter. Joseph Ier, au contraire, n'eut jamais la pensée de se soustraire à la tutelle de Pombal; il savait que son ministre était l'instrument de sa gloire et il se garda de lui retirer un pouvoir qui donnait à son règne un incomparable éclat.

Sébastien-Joseph de Carvalho Mello, si connu sous le nom fameux de marquis de Pombal, était né à Lisbonne en 1699. De bonne, sinon de première

noblesse, il servit d'abord dans la milice, se dégoûta promptement du métier des armes, et, après une jeunesse assez obscure, fut tout à coup nommé ministre plénipotentiaire à Londres, faveur qu'il dut sans doute à la bienveillance de la reine. Ambassadeur à Vienne en 1745, il y épousa la fille du célèbre maréchal autrichien Daun et revint à Lisbonne où, à la mort de Jean V, sur la recommandation de la reine-mère, Joseph Ier le choisit pour secrétaire d'État des affaires étrangères.

L'agriculture ruinée, le commerce et les colonies portugaises inféodés aux Anglais, ce peuple naguère plein d'une si noble fierté, venu à ce point de décadence, qu'il aimait presque son abaissement et se refusait à en sortir comme un malade qui repousse les soins et les remèdes, en un mot la paix sans prospérité, le repos sans dignité, tel était l'état du royaume à l'avènement de Pombal. Il fallait sauver le Portugal malgré lui, car Joseph Ier eût pu appliquer aux Portugais cette parole ingénieuse et vraie de Charles III sur ses sujets espagnols : « Mes sujets sont comme des enfants qui crient quand on les nettoie. »

Pombal ne se laissa pas arrêter par les difficultés de cette tâche immense ; il releva la marine nationale par l'établissement de deux compagnies pour l'Orient et pour l'Occident, réforma le système des impôts, et, s'attaquant hardiment au monopole anglais, prohiba l'exportation du numéraire.

Disciple des philosophes français, Pombal s'appli-

qua à restreindre la puissance du clergé : il interdit à l'Inquisition de faire célébrer aucun auto-da-fé sans l'autorisation préalable des tribunaux laïques (1751), et, en fait, la liberté de conscience, à défaut de la liberté du culte, exista presque dès lors en Portugal.

On était arrivé à la fin de 1755 quand une catastrophe subite vint arrêter l'essor du Portugal renaissant. Le 1er novembre, Lisbonne éprouva une première secousse légère et presque inaperçue, mais suivie à quelques minutes d'intervalle de deux terribles commotions qui changèrent en un monceau de ruines la florissante capitale du Portugal : sous l'influence de ce soulèvement intérieur, le Tage déborda et l'inondation joignit ses horreurs à celles du tremblement de terre. Plus de trente mille victimes succombèrent dans cette fatale journée ; vingt ans après, Dumouriez, visitant Lisbonne, écrivait : « Lisbonne est un amas effrayant de palais renversés, d'églises brûlées, de décombres pareils à ceux d'une fortification que l'on a fait sauter en l'air. »

« Que faut-il faire? » demandait le roi à la vue de cet irréparable désastre. « Enterrer les morts, songer aux vivants et fermer les portes, » répondit d'Almeida. Pombal suivit à la lettre ce conseil qu'il eût été digne de donner ; son activité et son énergie furent au niveau des circonstances ; en quelques jours il publia plus de 200 ordonnances. Impitoyable envers les misérables qui profitaient

du malheur public pour satisfaire leur cupidité ou leurs vengeances particulières, il en fit périr deux cents et en purgea la ville par cet exemple salutaire. Cette noble et ferme conduite gagna le peuple à Pombal, et Joseph Ier se fit l'interprète de la reconnaissance publique en le nommant premier ministre.

Armé de ce titre, Pombal continua d'autant plus résolûment ses réformes; pour relever l'industrie portugaise qu'avait anéantie la concurrence anglaise, il frappa d'un impôt de quatre et demi pour cent toutes les marchandises étrangères. L'Angleterre réclama en vain, les nouveaux tarifs furent appliqués et la perspective de bénéfices rémunérateurs releva comme par enchantement l'industrie portugaise. Bientôt après, Pombal créait la Compagnie d'Oporto pour l'exportation des vins; mais en investissant d'un tel monopole une société privilégiée, Pombal lésait les intérêts des négociants d'Oporto; ceux-ci, comme si le tout puissant ministre eût pu être intimidé par la violence, excitèrent une révolte que Pombal réprima avec son inflexibilité habituelle. Les nobles désespérant de renverser Pombal, s'attaquèrent alors au roi lui-même de qui il tenait sa puissance. Cent cinquante d'entre eux se portèrent un soir sur le passage de la calèche royale et tirèrent sur le monarque. Joseph reçut trois blessures sans gravité et put rentrer dans son palais grâce au dévouement de son valet de chambre. Pombal rechercha secrè-

tement pendant six mois les coupables et leurs complices, qu'endormait son apparente et trompeuse inertie; bientôt il eut entre les mains les témoignages écrits de leur crime : « J'approuve votre projet disait l'un; pour anéantir l'autorité du roi Sébastien, il faut renverser celle du roi Joseph. » Et un autre : « Je suis parfait dans le tragique et je meurs d'envie de jouer le rôle de Brutus. Mettez-moi donc aux prises avec César. » La justice de Pombal fut terrible et resssembla presque à une vengeance : dix conjurés montèrent sur l'échafaud; ils firent pour la plupart bonne contenance en face de la mort; leur chef seul, le duc d'Aveiro, mourut sans dignité après s'être humilié en vain.

La noblesse était abattue, restait à abaisser le clergé et surtout les jésuites qui formaient un État dans l'État; Pombal voulut, comme Richelieu en France, que le clergé « fût à l'État, dans l'État, et contribuât pour une juste part aux dépenses publiques. » Pour renverser la puissance politique du clergé, Pombal s'attaqua d'abord aux jésuites; eux-mêmes avaient fourni des armes contre eux en refusant leur consentement au traité qui donnait aux Portugais l'Uruguay en échange du Sacramento et en soulevant les tribus indiennes contre leurs nouveaux maîtres. Après avoir habilement préparé l'opinion publique, il les impliqua dans la conspiration d'Aveiro et les fit expulser du Portugal par un édit royal. Voltaire qui n'a pas compris

la portée de cette mesure ni vu en quoi elle se rattachait à l'ensemble des plans de Pombal, a raconté dans une page, un peu légère peut-être, mais vive et amusante la condamnation et le supplice du Père Malagrida, principal inculpé dans le complot d'Aveiro :

« La famille Tavora, croyant avoir reçu du roi un outrage irréparable, résolut de s'en venger. La vengeance s'accorde si bien avec la superstition. Les Tavora s'adressèrent à trois jésuites, Malagrida, Alexandre et Mathos. Ces casuistes décidèrent que ce n'était pas seulement un péché *véniel* de tuer le roi. Les conjurés munis de leur pardon pour l'autre monde attendirent le roi qui revenait à Lisbonne d'une petite maison de campagne, seul, sans domestiques et la nuit; ils tirèrent sur son carrosse et blessèrent dangereusement le monarque. Tous les complices, excepté un domestique, furent arrêtés, les uns périrent par la roue, les autres furent décapités. Pour réduire les Jésuites, Pombal livra le Père Malagrida aux Dominicains. Ceux-ci qui étaient juges du Saint-Office et assistants du grand Inquisiteur n'ont jamais aimé les Jésuites. Ces moines déterrèrent un petit livre intitulé « *De la vie héroïque de Sainte-Anne, mère de Marie, dédiée au R. P. Malagrida par Sainte-Anne elle-même.* » Elle lui avait déclaré que l'Immaculée Conception lui appartenait comme à sa fille, qu'elle avait parlé et pleuré dans le ventre de sa mère et qu'elle avait fait pleurer les chérubins. Tous les écrits de Mala-

grida n'étaient pas plus sages. Tout cela lui fut reproché dans son procès, et voilà pourquoi il fut condamné au feu sans qu'on l'interrogeât seulement sur l'assassinat du roi, parce que ce n'est qu'une faute contre un séculier et que le reste est un crime contre Dieu. Ainsi l'excès du ridicule était joint à l'excès d'horreur. Le coupable ne fut mis en jugement que comme un prophète et ne fut brûlé que pour avoir été fou et non pas pour avoir été parricide. »

L'hostilité que le pape avait manifestée au ministre à la suite de cette mesure hardie, ne dura pas, et bientôt un rapprochement eut lieu entre les cours de Lisbonne et de Rome; mais à cette interruption de rapports, le Saint-Siège avait perdu l'autorité absolue que lui avait conférée en Portugal le dévot Jean II; désormais toute bulle ne devait être publiée qu'après avoir été soumise à l'approbation du roi.

Les réformes de Pombal furent subitement interrompues par une guerre imprévue. Attristé de la vassalité où l'Angleterre tenait le Portugal, le grand ministre, quoique convaincu de son impuissance à remédier à cet état de choses, n'avait pas hésité à faire respecter la neutralité du Portugal dans la guerre de Sept ans en donnant accueil à l'escadre française de l'amiral La Clue; les Anglais ayant poursuivi les Français jusque dans Lagos, Pombal protesta contre la violation des eaux portugaises et obtint satisfaction de l'Angleterre. Mais cette neutralité indépendante du Portugal

dont se contentait la toute puissante Angleterre ne suffit pas à l'Espagne. C'était l'époque où Choiseul faisait signer le Pacte de Famille aux quatre branches régnantes de la famille de Bourbon (1761); l'Espagne et la France voulurent forcer le Portugal à accéder à cette quadruple alliance; Pombal voyant l'indépendance de son pays menacée par l'invasion de 40,000 Espagnols, fit appel bien à regret à l'Angleterre, et cette guerre dont l'issue fut brillante pour le Portugal, n'eut d'autre résultat que de replacer ce royaume sous l'autorité directe de l'Angleterre transformée désormais en un véritable protectorat.

Rendu par la paix aux soins de l'administration intérieure, Pombal poursuivit le cours de ses réformes. Plein de sollicitude pour l'instruction publique à tous les degrés, « il sécularisa la science » et l'enseignement qui, jusqu'alors, avait appartenu presque exclusivement au clergé. L'université de Coïmbre fut réformée, le collège royal des nobles et l'école des communes fondés, des écoles professionnelles ouvertes. Il voulut enfin, s'il ne réussit pas à l'établir, l'unité de législation dans toutes les provinces portugaises.

Contre les ennemis de son œuvre, les détracteurs et les envieux de sa gloire, Pombal n'avait qu'un seul appui, un seul recours, son souverain. Mais Joseph Ier ayant été frappé d'apoplexie et étant mort (23 février 1777) après avoir langui trois années, la faveur royale qui soutenait seule l'illustre

ministre au milieu d'obstacles sans cesse renaissants, vint à lui manquer, et l'avènement de dona Maria fut le signal de sa chute. Sa disgrâce fut amère, il tombait de si haut! Du moins la supporta-t-il avec la dignité d'un grand homme méconnu, et non avec l'humiliante bassesse d'un parvenu qui veut se maintenir au pouvoir. Tel était alors son ascendant qu'on redoutait à la cour l'effet de sa présence sur la reine : « Il faudra bien le remercier, avait dit dona Maria, puisque tout le monde le désire. — Eh bien, s'écria sa mère, gardez-vous de travailler une seule fois avec lui, vous ne sauriez ensuite comment le congédier. » Quelques-unes de ses victimes qui languissaient encore dans les prisons de l'État en furent tirées et promenées par la ville; on excita par cet étalage la commisération du peuple en leur faveur et son indignation contre le ministre. Dès lors une plus grande et plus illustre victime se prépara. Pombal d'abord disgracié et relégué dans ses terres, finit par être déclaré criminel et coupable de lèse-majesté. La mort vint enfin (5 mai 1782) délivrer ses ennemis triomphants des appréhensions qu'il leur inspirait du fond de son exil. S'il a fait trop souvent le bien « à coups de hache », si sa persévérante et implacable énergie est allée droit au but, renversant et fauchant tout comme celle de Richelieu, son excuse est dans les circonstances qui l'entourèrent, comme sa gloire est dans son œuvre elle-même. Qu'on dise, si l'on veut, qu'il régna par la terreur, du moins gou-

verna-t-il en « roi » : il eût pu dire à sa mort ce que disait de l'Espagne le ministre Albéroni dont il fut l'émule : « le Portugal est un cadavre que j'avais ranimé ; à mon départ il s'est recouché dans sa tombe. » Le peuple ne s'y est pas trompé ; oubliant l'inflexible sévérité du ministre pour ne se rappeler que ses services, il parle encore du « grand marquis » avec une admiration mêlée d'une terreur respectueuse.

Dona Maria I et Pèdre III (1777-1799). — Trop heureux le Portugal si les bienfaits de l'administration de Pombal lui eussent survécu ; mais la réaction fut aussi passionnée contre son œuvre que contre sa personne même. Les nobles comprimés par la main toute puissante de Pombal relevèrent la tête : le clergé s'émancipa de nouveau ; l'Inquisition recouvra ses privilèges, et la décadence un instant arrêtée reprit son cours. A l'extérieur le nouveau gouvernement signait les traités de Saint Ildephonse (1777) et du Pardo (1778) qui réglaient les différends séculaires dont les colonies de l'Amérique méridionale avaient été l'origine entre le Portugal et l'Espagne. Mais en contractant avec la cour de Madrid une alliance offensive et défensive, il commettait une impardonnable faute politique ; c'était déserter une fois de plus les traditions de la politique de Pombal et compromettre sans fruit dans les hasards et les aventures la destinée du Portugal.

Sur ces entrefaites la reine dona Maria fut subitement frappée de démence ; sa folie était douce et attendrissait ceux qui la voyaient passer le visage en larmes ou empreint d'une sombre mélancolie. Son époux don Pèdre, qui n'avait jamais été que « le mari de la reine » et n'avait joué qu'un rôle politique très-effacé était mort dès 1786 ; son fils aîné, Joseph, duc de Beira, sur qui se concentraient l'espoir et les vœux de la nation l'avait suivi dans la tombe deux ans après ; le second fils de dona Maria, don Juan, fut donc appelé à régner.

Jean VI régent (1799-1816). — D'un caractère faible, plein d'hésitation, le nouveau prince qui sortit d'un couvent pour monter sur le trône (1799) y apporta les préjugés de l'esprit le plus étroit. Uni à la coalition européenne contre la Révolution française, il vit les colonies du Portugal ruinées par les croisières françaises qui n'enlevèrent pas moins de 200 millions de valeurs en quelques années.

Quand l'Espagne déposa les armes au traité de Bâle, l'Angleterre qui continuait la guerre, empêcha le Portugal de se retirer de la lutte. Les Anglais vinrent tenir garnison à Lisbonne, et la dépendance du Portugal se changea en une honteuse sujétion. L'amiral portugais Niza ayant osé se présenter devant Alexandrie occupée par l'armée française, (1798), Bonaparte écrivait dans un de ses ordres du jour ces prophétiques paroles : « Un temps

viendra où la nation portugaise payera avec des larmes de sang l'outrage qu'elle fait à la République » : sinistre menace que celui-là même qui l'avait proférée se chargea de réaliser bientôt. En effet, Bonaparte nommé Premier Consul, assuré, dans son grand duel avec l'Angleterre, de la neutralité bienveillante de presque toute l'Europe, ne pouvait souffrir que le Portugal restât ouvert aux Anglais. Il s'allia à l'Espagne et bientôt 25,000 français commandés par Leclerc et Gouvion Saint-Cyr et réunis à 30,000 Espagnols, entraient en Portugal; leur marche fut si rapide que le régent réduit à la dernière extrémité, accepta avec joie les bénévoles et clémentes conditions de l'Espagne ; par le traité de Badajoz (6 juin 1801), la cour de Lisbonne cédait aux Espagnols la place forte d'Olivença et le territoire adjacent, et s'engageait à payer quinze millions d'indemnité à la France en même temps qu'à fermer tous ses ports aux Anglais. Bonaparte se refusa à ratifier ce traité qu'il jugeait désavantageux ; ses menaces amenèrent de nouvelles négociations ; enfin fut signé le 27 novembre 1801 le traité de Madrid par lequel le Portugal promettait d'admettre les marchandises françaises sur le pied du tarif douanier appliqué aux marchandises anglaises; élevait l'indemnité de guerre de quinze à vingt-cinq millions, et cédait à la France un territoire de soixante milles en Guyane. Tel était le résultat de la politique où le régent avait engagé le Portugal. Ces

sévères épreuves ne servirent guère au gouvernement imprudent qu'elles auraient dû éclairer, et la leçon ne profita qu'à celui qui, l'ayant faite impunément, osa bientôt davantage, non à ceux qui, l'ayant reçue, n'avaient rien appris ni rien oublié.

La paix d'Amiens n'était qu'une trêve ; aucun des belligérants n'avait sincèrement abdiqué ses prétentions : ils n'avaient déposé les armes que pour les reprendre à la première occasion, et bientôt la perfidie de l'Angleterre et l'ambition de Napoléon fournirent prétexte au renouvellement de la lutte. Impuissant à attaquer l'Angleterre par ses armes, Napoléon voulut la ruiner dans son commerce, et c'est alors qu'il imagina le blocus continental, cette gigantesque machine de guerre que lui seul pouvait manier, sorte d'épée à double tranchant qui devait se retourner un jour contre lui. Le Portugal était avec les États de l'Église et la Turquie, la seule puissance européenne qui eût refusé son adhésion à « ce vaste système d'exclusion. » Napoléon somma aussitôt l'ambassadeur portugais à Paris, M. de Lima, d'avoir à signifier à son gouvernement que « s'il ne lui annonçait pas l'expulsion complète des Anglais, la saisie de leurs biens et de leurs personnes et une franche déclaration de guerre, il recevrait immédiatement ses passeports. » Quelques jours après, en effet, Junot franchissait les Pyrénées à la tête d'une armée de 25,000 hommes, et le traité de

Fontainebleau était signé entre la France et l'Espagne. C'était un véritable traité de partage qui réglait le démembrement du Portugal en faisant à chacune des deux puissances sa part dans les dépouilles de ce malheureux État. L'Algarve et l'Alemtejo érigés en principautés étaient attribués à Godoï, prince de la Paix ; la province du Minho était donnée à l'Espagne, et Napoléon, se réservant la part du lion, devait garder jusqu'à la paix générale les provinces centrales d'Estramadure et de Beira, et la province septentrionale de Tras-Os-Montes (27 octobre 1807). Tel fut cet attentat, principe générateur de tous ceux qui suivirent, faute politique impardonnable et dont la plus amère punition fut d'entraîner Napoléon à en commettre de nouvelles et d'irréparables. Junot précipita alors sa marche vers Lisbonne ; telle en fut la rapidité que la première colonne de son armée étant le 29 novembre à Sacarem, le 30, Junot faisait son entrée dans Lisbonne. Il eût été bien facile au régent, pendant cette marche mémorable « que l'on peut comparer aux plus belles victoires » d'avoir raison de l'armée française épuisée. Junot en a fait lui-même l'aveu : « Mille hommes armés de simples fusils, disait-il, défendraient le Portugal dans ces défilés terribles contre une armée double de la mienne. » Le régent, au lieu de se déterminer à une résolution virile et patriotique qui eût sauvé son honneur, sinon sa couronne, manqua à son peuple, comme il se

manqua à lui-même ; plein de la conscience de sa propre lâcheté et comme s'il eût redouté la vue et les reproches des Français vainqueurs sans avoir combattu, il se déroba par la fuite aux malédictions de la nation qu'il trahissait ainsi pour la seconde fois et s'embarqua avec toute sa cour pour le Brésil. Le 26 novembre 1807, une proclamation affichée dans la capitale apprit au peuple la résolution de son souverain. « Après l'épuisement du trésor royal et malgré les sacrifices sans cesse renouvelés, il n'avait pu, disait-il, conserver à ses bien-aimés sujets le bienfait de la paix. Les troupes françaises étaient en marche pour la capitale, résister serait faire couler sans profit pour la patrie le sang de braves gens. Étant plus particulièrement l'objet de l'inimitié non méritée de l'empereur Napoléon, il s'éloignait avec les siens, afin de diminuer la somme des maux qui pèseraient sur le pays. » Dona Maria, au milieu de cette défaillance universelle, eut une contenance vraiment royale ; à cette heure solennelle, sa raison affaiblie ressaisit l'intelligence de la situation et comme on la pressait de partir : « Pas si vite, dit-elle à ceux qui l'emmenaient, on croirait que nous fuyons. »

VI

INVASION ET RÉVOLUTION (1807-1834).

I.— Invasion.— La nation abandonnée de son sou-

verain ne s'abandonna pas elle-même; elle ne désespéra pas de son indépendance et osa, en présence de l'Europe désarmée et impuissante, engager la lutte avec le maître de l'Occident. Du reste Napoléon n'épargna rien pour rendre la haine des Portugais irréconciliable ; il frappa le Portugal d'un impôt de cent millions et, comme si c'en était fait de sa nationalité en même temps que de la dynastie régnante, il fit aux Portugais l'injure de substituer au drapeau national le drapeau français. Bien plus, il les force à combattre, la mort dans l'âme, dans les rangs de ses armées, et ceux-ci luttant pour une cause qui n'est pas la leur, prennent cette devise qui dit assez leurs sentiments : « *Vadimus immixti Danaïs haud numine nostro* ». De 1808 à 1814, plus de trois cent mille Français périrent dans la Péninsule. C'est que, selon le mot de Lamartine, si les armées sont mortelles, les nations sont immortelles. Plus tard Napoléon faisant un retour sur les perfides manœuvres et les maladroites provocations qui amenèrent la guerre d'Espagne, s'est jugé comme l'histoire même en disant: « Cette guerre a attaqué la moralité de mon règne, c'est la cause de tous nos malheurs. »

L'indignation, la révolte étaient dans tous les cœurs : l'insurrection, ce droit sacré des peuples qui n'ont plus d'autre recours, ne tarda pas à éclater. « En un jour, en une heure, sans concert, sans mot d'ordre, toute la nation fut debout. Ce qui fait l'originalité et la grandeur du soulèvement

espagnol, c'est que, non-seulement toutes les provinces, toutes les villes, et même les villages se levèrent à l'insu les uns des autres, mais que chaque homme, en quelque sorte, à ce moment de péril suprême, osa, dans son isolement, regarder en face le tyran du monde et lui déclarer la guerre pour son propre compte [1]. » En Portugal le signal partit d'Oporto (18 juin 1808), où se constitua une junte suprême qui fit appel à la nation entière. Les moines prêchèrent la guerre sainte, encourageant les vivants et bénissant les mourants ; la nation fut bientôt debout, frémissante et en armes. Aussi, quand les Anglais pénétrèrent en Portugal sous le commandement de sir Arthur Wellesley (29 juillet 1808), ils trouvèrent les Français assiégés dans leur conquête et les Portugais invités à la lutte par la nouvelle de la capitulation de Baylen. Encouragé par un premier succès remporté à Roliça, sir Arthur Wellesley attendit de pied ferme l'attaque de Junot. Il s'était retranché fortement sur le plateau d'Aveiro et pouvait opposer aux 12,000 Français de Junot 28,000 soldats éprouvés ; l'attaque du duc d'Abrantès échoua (21 août 1808) et Junot dut signer la convention de Cintra (30 août) qui stipulait l'évacuation immédiate du Portugal par les troupes françaises.

Napoléon jugea le moment venu de paraître lui-même en Espagne : en quelques semaines les Espa-

1 Lanfrey.

gnols furent accablés, Madrid reconquis et les 26,000 hommes de sir John Moore jetés à la mer. Mais Napoléon fut bientôt forcé de repartir pour l'Allemagne où l'appelait une nouvelle prise d'armes de l'Autriche. Il laissa au maréchal Soult le commandement de l'armée destinée à opérer contre les Anglais et le Portugal. Soult débuta avec éclat par la prise de Porto, siège de la junte insurrectionnelle; mais il ne poursuivit pas la campagne avec sa vigueur habituelle; il aspirait à se faire du Portugal une principauté ou un royaume indépendant, et ces velléités malheureuses, en divisant l'armée française, en la partageant en deux camps s'occupant de politique et nullement d'opérations militaires, facilitèrent les progrès de l'ennemi. Trois armées se réunirent pour accabler le duc de Dalmatie ; mais celui-ci se déroba aux Anglais et aux Portugais par une marche rapide sur Amarante, après avoir évacué Porto. Le Portugal était perdu encore une fois pour nous (mai 1809). Vainqueur de l'Allemagne à Wagram, Napoléon envoya en Portugal l'invincible Masséna (mars 1810). Wellington avait affaibli d'avance l'armée française par la dévastation systématique du pays. Pourtant lorsque Masséna rencontra l'armée anglo-portugaise à l'entrée des défilés d'Alcoba, il n'hésita pas et donna aussitôt le signal de l'attaque. Wellington se garda de se laisser attirer hors des retranchements naturels qu'il occupait, et la valeur des

Français vint échouer contre ces inexpugnables remparts de rochers. Les Français avaient perdu 4,000 morts et blessés (27 septembre 1810). Néanmoins Masséna avait repris sa marche sur Lisbonne ; mais il fut arrêté par un obstacle imprévu, les lignes formidables de Torres-Vedras ; après cinq mois d'attente et de lutte, il se décida à se mettre en retraite ; mais, au lieu de donner la main à Soult par Badajoz, il remonta vers le nord, évacuant le Portugal tout entier et se fit battre le 5 mai 1811 à Fuentes d'Onoro. Le prix de cette victoire fut pour nos vainqueurs la prise de l'importante place forte d'Almeida. On s'expliquerait difficilement la suite accablante de revers qui marque la désastreuse campagne de Masséna en Portugal sans ce qu'en a dit Napoléon lui-même : « Si la réputation de Masséna finit en Portugal, c'est à la maladie seule qu'il faut attribuer cette subite décadence. Ne pouvant alors ni monter à cheval, ni voir ce qui se passait, il n'était plus en effet lui-même. S'il eût été encore ce qu'il était autrefois, il n'aurait ni attaqué les lignes inexpugnables d'Alcoba, ni laissé Wellington s'affermir dans celles de Torres-Vedras. » Rebuté par l'inutilité de ces trois attaques succesives, Napoléon ne tenta plus rien contre le Portugal, mais les Portugais, exaltés par leurs triomphes récents, combattirent pour les ennemis de la France quand ils n'eurent plus à combattre pour eux-mêmes. On les roncontre sur tous les champs de bataille de

l'Espagne où coula le sang des Français. Quand les Anglais unis aux Espagnols, reportèrent la guerre en France, les Portugais suivirent leurs alliés. Deux divisions portugaises entrèrent à Bordeaux le 12 mars 1814 sous le commandement de lord Beresford, et quelques jours après (10 avril), plus de 600 Portugais succombaient dans la glorieuse bataille de Toulouse.

Le Portugal fut mal payé par les puissances alliées des sacrifices qu'il avait faits, du sang et du courage qu'il avait prodigués pour la cause commune. La place d'Olivença ne lui fut pas rendue malgré les stipulations formelles du traité de 1814, et il ne toucha pas un sou de l'indemnité de guerre de 700 millions, payée par la France à l'Europe coalisée.

II. — Révolution. — Le régent s'était refusé à abandonner le Brésil pour revenir régner en Portugal et il avait donné à ses États le nom de « royaume uni du Portugal, du Brésil et des Algarves. » Le Brésil était ainsi élevé au rang de royaume, et le Portugal descendait à celui de province : étrange témoignage de gratitude que le régent donnait ainsi au peuple qui avait, en son absence, pendant huit années si vaillamment défendu sa couronne ! Peu après, lord Beresford était investi du titre de major général, et l'influence anglaise redevenait prépondérante. Mais le 20 mars 1816, la reine dona Maria

étant morte, le régent devint roi sous le nom de Jean VI.

Jean VI roi (1816-1826). — Le Portugal n'avait donc gagné à la guerre de l'indépendance que de devenir un État vassal du Brésil. Royaume sans monarque, c'est au Brésil qu'il envoyait le produit de ses impôts comme jadis il avait lui-même exploité cette riche colonie. Sous l'empire de cette situation, les idées libérales que l'invasion française avait apportées et laissées en Portugal, à l'insu des Portugais eux-mêmes, se précisèrent ; peu à peu des tendances nouvelles se manifestèrent dans la majorité de la nation ; le mécontentement général qu'excitaient l'éloignement de la cour et le gouvernement militaire de lord Beresford, devenu en 1817 vice-régent du royaume et généralissime des troupes, donna un corps à ces vagues aspirations. Les libéraux portugais avaient d'ailleurs sous les yeux l'exemple de l'Espagne et de Naples qui les invitait à un changement de régime. La situation morale du peuple portugais était telle qu'il ne fallait qu'une étincelle pour tout embraser : elle partit de Porto. Ce fut la seconde ville du Portugal, « la cité mutine », qui eut l'honneur de donner le signal d'une révolution devenue nécessaire. Pour la revendication des droits méconnus du Portugal, on institua une junte comme jadis pour la défense de l'indépendance. L'insurrection, d'abord locale, devint bientôt nationale et gagna même le Brésil.

Pris entre deux révolutions, le vieux roi se décida à condescendre aux vœux de son peuple. Il revint à Lisbonne, et, sans écouter les offres et les menaces de l'Europe absolutiste, il parut lui-même, le 4 juillet 1821, dans la salle des séances des Cortès et s'honora en prêtant serment à la nouvelle constitution qu'elles avaient établie. Mais cette constitution démocratique et presque républicaine qui restreignait l'autorité du roi au point de ne lui laisser qu'un vain titre, ne convenait nullement au royaume qu'elle était appelée à régir ; l'établissement du suffrage universel à une époque où les masses à qui il eût profité étaient encore soumises à l'influence de la noblesse et du clergé, était un anachronisme et un contre-sens. Les Cortès compromirent d'ailleurs elles-mêmes leur œuvre par leur jalouse réaction contre la suprématie que le Brésil venait d'exercer sur la mère-patrie ; elles prétendirent le faire redescendre dans ses relations avec la métropole au rang de simple colonie et refusèrent de l'associer à la représentation nationale et au bénéfice des droits politiques et civils qu'elles avaient introduits en Portugal. Bientôt même elles sommaient le régent don Pèdre, fils aîné de Jean VI de quitter le Brésil : ce rappel hâta la crise. Forts de leur nombre, de leurs propres ressources et plus encore de la faiblesse du Portugal, les Brésiliens se résolurent à défendre, s'il le fallait, par les armes, l'autonomie dont ils jouissaient depuis quinze ans, et la scission devint irréparable lorsque le régent

lui-même, craignant de voir le Brésil s'ériger en république, se fut mis à la tête du mouvement séparatiste qu'il ne pouvait empêcher, en acceptant le titre d'empereur (1er décembre 1822).

Jean VI s'était d'abord prêté de bonne grâce à l'établissement du nouveau régime en Portugal ; mais le libéralisme excessif et imprudent dont étaient empreintes les réformes faites par les Cortès avec plus de bonne volonté que d'intelligence politique devait tourner contre la révolution même qui les avait inspirées.

La réaction, dirigée par le comte d'Amarante, fut une première fois impuissante, et une tentative faite pour embaucher l'armée au service de la cause absolutiste échoua complètement. Mais bientôt le peuple lui-même au profit duquel la révolution avait été faite se désaffectionna de réformes dont il comprenait mal le sens et la portée et le sentiment populaire devint aussi hostile au nouvel ordre de choses qu'il avait d'abord été ardent à le réclamer et à le soutenir. L'armée s'unit au peuple, et au mois de mai 1823, le gouvernement constitutionnel était renversé dans Lisbonne aux cris de « Vive le roi absolu ! Meurent la nation et la constitution ! » Jean VI ratifia l'œuvre de la contre-révolution comme autrefois celle de la révolution, et choisit un ministère composé d'hommes modérés ; le duc de Palmella dont les sympathies pour l'Angleterre n'étaient un mystère pour personne en eut la présidence. Mais le gou-

vernement absolutiste était à peine installé qu'un nouveau complot, tramé pour faire triompher non une cause politique, mais une ambition personnelle, vint en menacer l'existence. Une nuit, don Miguel, frère cadet de don Pèdre, parcourut subitement les casernes de Lisbonne, harangua les soldats et fit arrêter par eux les ministres en même temps qu'il faisait garder à vue le roi dans son palais. C'en était fait de la couronne de Jean VI sans les protestations du corps diplomatique et la généreuse intervention de l'ambassadeur français, M. Hyde de Neuville : « Sachez, dit-il à ceux qui lui refusaient l'entrée du palais du roi, que c'est le roi de France qui demande à parler au roi de Portugal et que, si l'on pardonne à un fils de roi qui s'égare, on pend ses complices. » Jean VI éperdu se réfugia à bord du vaisseau anglais le « Windsor Castle » et ce fut de là seulement qu'il osa signifier à l'infant de comparaître devant lui. Quelques jours après don Miguel quittait impunément le Portugal et se retirait en France (12 mai 1824).

En guise de constitution et pour remplacer la Charte abolie, Jean VI remit en vigueur les dispositions féodales établies par les Cortès de Lamégo et qui partageaient la représentation nationale entre les trois ordres. Le 27 août 1825, après deux ans d'une lutte soutenue sans enthousiasme et que ne marqua aucun fait important, il reconnaissait solennellement l'indépendance du

Brésil. « Ainsi se consomma l'émancipation coloniale dont l'invasion du duc d'Abrantès avait donné le signal en 1807, de même que l'avènement de Joseph Bonaparte en Espagne donna le branle à l'affranchissement des colonies espagnoles. Ces deux conquêtes si passagères de la France ont donc laissé des résultats bien durables : pour le Portugal et pour l'Espagne une perte immense, irréparable ; pour l'Amérique méridionale, la liberté et un avenir nouveau »[1].

Jean VI traîna quelques mois encore sa malheureuse existence au milieu de l'impatience et de l'aversion de quelques-uns de ses proches ; il mourut le 10 mars 1826, et telle fut la rapidité et les symptômes de sa maladie que quelque soupçon d'empoisonnement en rejaillit sur don Miguel. Caractère effacé et sans consistance, Jean VI par sa faiblesse avait abaissé le Portugal à un rang après lequel il n'avait plus à descendre ; jamais le contraste n'avait été plus saisissant que sous le règne de ce prince entre l'insignifiance de la personne royale et l'héroïsme de la nation.

Pèdre IV et dona Maria. — Don Pèdre n'usa pas des droits que lui conféraient sa naissance et les dispositions testamentaires de Jean VI ; après avoir octroyé au Portugal (29 avril 1826) une

(1) A. Bouchot. *Histoire du Portugal.*

Charte calquée sur celles qui réglaient le gouvernement de la France et de l'Angleterre, il abdiqua la couronne de Portugal en faveur de sa fille aînée, dona Maria, qui fut fiancée peu après à son oncle don Miguel. Il semblait que tous les droits étant ainsi conciliés, tous les partis dûssent être satisfaits. Il n'en fut rien : aux yeux du clergé et de la noblesse, la nouvelle Constitution avait le tort grave d'être entachée de libéralisme ; sous leurs auspices, le parti absolutiste se reforma bientôt, et la Charte était ratifiée depuis un mois à peine, que plusieurs régiments se soulevaient aux cris de : « Mort à don Pèdre ! Mort à la constitution ! Vive le roi absòlu ! » La révolte fut étouffée, mais les absolutistes vaincus ne désarmèrent pas. Ils se tournèrent vers don Miguel comme vers le représentant et le défenseur naturel des idées qui leur étaient chères. Don Pèdre crut apaiser les esprits et réconcilier les partis par une dernière concession : il transféra la régence à don Miguel qui, de retour à Lisbonne (22 février 1828), prêta serment à la Constitution. Mais docile aux conseils de ceux qui l'entouraient et aux instigations de l'Angleterre qui, en lui fournissant les moyens d'arriver au trône, espérait faire de lui l'instrument de sa politique, don Miguel n'usa de la régence que pour préparer les voies à l'usurpation qu'il méditait, confiant les hautes charges de l'État à ses créatures, et chassant la liberté de son dernier asile par la dissolution de la Chambre des députés. Don Pèdre,

éclairé trop tard sur les vues de son frère, renouvela vainement son abdication en faveur de dona Maria; don Miguel, mettant de son côté les apparences du droit, convoqua les Cortès ; élus sous la pression du clergé et de l'intimidation qu'avaient exercée les nobles, les députés montrèrent une servilité digne du maître qu'ils servaient, et du lâche sentiment auquel ils obéissaient. Non contents de reconnaître et de proclamer roi don Miguel, ils firent remonter l'usurpation de celui qui en était le criminel auteur à celui qui en était la victime, et déclarèrent que don Pèdre, ayant choisi le trône du Brésil, avait par là même abdiqué tous ses droits sur la couronne de Portugal et qu'il était, par conséquent, incapable de transmettre à sa fille dona Maria une souveraineté à laquelle il avait renoncé. L'Europe ne se trompa pas sur la violence faite aux sentiments véritables de la nation portugaise, et, refusant de s'y associer, les différentes puissances rappelèrent leurs ambassadeurs.

Arrivé au trône par l'usurpation, don Miguel s'y maintint par la terreur et régna en tyran. Les captifs furent entassés dans les prisons et l'échafaud, dressé en permanence à Lisbonne, reçut d'illustres victimes, parmi lesquelles le général Moreira, l'héroïque défenseur de l'indépendance portugaise. Le silence se fit ainsi autour de l'usurpateur ; mais Terceire la principale des Açores, avait refusé de le reconnaître ; le comte de Villaflor et le 5e régiment y résistèrent victorieusement

aux tentatives des absolutistes, défense mémorable qui faisait dire à un membre du Parlement anglais : « Pour moi, j'aimerais mille fois mieux commander à Terceire, qu'être premier ministre des trois royaumes, si, pour obtenir ce titre, il me fallait désirer de voir tomber aux mains de l'usurpateur ce dernier rempart de la liberté portugaise. » Mais tandis que cette protestation éloquemment indignée retentissait à la Chambre des Communes, le gouvernement anglais refusait tout secours à dona Maria et gardait vis à vis de don Miguel « sa créature et son client », une neutralité aussi bienveillante que peu désintéressée.

La révolution de juillet eut lieu sur ces entrefaites en France et retentit d'un bout à l'autre de l'Europe. Elle ne pouvait pas ne pas avoir son contre-coup en Portugal; en vain don Miguel redoubla-t-il de rigueur : l'esprit public qu'il croyait avoir étouffé éclatait de toute part en protestations et en sourds murmures, présage avant-coureur du grand mouvement révolutionnaire qui se préparait. Les Portugais, las du joug odieux qui pesait sur eux, n'attendaient qu'un chef pour le secouer, lorsque don Pèdre lui-même, après avoir abdiqué en faveur de son fils, vint faire appel à leur patriotisme. L'Angleterre où un changement de ministère avait amené les whigs au pouvoir lui promit sa neutralité amicale ; le gouvernement français qui venait d'exiger une éclatante réparation de l'injure faite

à deux négociants français de Lisbonne [1] l'autorisa à lever des troupes, et bientôt don Pèdre, maître des Açores qu'avait occupées Villaflor, se proclamait lui-même régent. Des Açores il fit voile vers le Portugal et, débarqué à Villa do Conde, il entrait le 8 juillet 1832 dans Oporto. Les généraux miguélistes vinrent l'y assiéger, mais leurs divisions firent traîner le siège en longueur pendant un an

[1] L'amiral Roussin avait forcé l'entrée du Tage et emmené la moitié de l'escadre miguéliste. Les deux Français condamnés l'un à dix ans de déportation, l'autre fustigé en place publique, furent réhabilités et indemnisés. Voici l'échange des lettres qui amena le gouvernément de don Miguel à résipiscence.

Le contre-amiral Roussin au vicomte de Santarem (4 heures) : « Monsieur le ministre, vous voyez si je tiens mes promesses. Je vous ai fait pressentir hier que je forcerais les passes du Tage, me voici devant Lisbonne. Tous vos forts sont derrière moi, et je n'ai plus en face que le palais du Gouvernement. Ne provoquons pas de scandale. La France, toujours généreuse, vous offre les mêmes conditions qu'avant la victoire. Je me réserve seulement en en recueillant les fruits, d'y ajouter des indemnités pour les victimes de la guerre. J'ai l'honneur de vous demander une réponse immédiate. »

Réponse à dix heures du soir :

« Excellentissime seigneur, en réponse à la sommation de Votre Excellence, en date d'aujourd'hui, j'ai l'honneur de déclarer à Votre Excellence que le gouvernement de S. M. T. F. voulant éviter par tous les moyens les désastres qui pourraient être la conséquence des derniers événements, adopte les bases posées dans la dépêche de Votre Excellence du 8 du courant. »

et bientôt don Pèdre, passant de la défensive à l'offensive, put détacher de son armée un petit corps expéditionnaire que le capitaine Napier fut chargé de conduire par mer dans l'Algarve pour y opérér une utile diversion. Sir Charles Napier rencontra la flotte miguéliste à la hauteur du cap St-Vincent et l'anéantit presque entièrement. Le corps expéditionnaire débarqué dans l'Algarve remonta promptement vers le nord en soulevant la population, et le comte de Villaflor, récemment nommé duc de Terceire, vainqueur dans la décisive bataille de Cacilhas, sur les bords du Tage, entra dans Lisbonne. Don Pèdre lui-même avait héroïquement résisté dans Oporto avec une garnison réduite de moitié aux efforts de l'armée assiégeante ; dès qu'il apprit l'arrivée du duc de Terceire à Lisbonne, il se hâta d'accourir dans cette ville et d'y faire couronner dona Maria, ne gardant pour lui-même que les difficiles fonctions de régent (23 septembre 1833). Don Miguel cependant ne désespérait pas encore de sa cause, lorsqu'il perdit dans Ferdinand VII, le champion de l'absolutisme en Espagne, son plus solide appui. La nouvelle reine d'Espagne, dona Isabelle, abandonna la direction des affaires aux libéraux, et bientôt, en réponse aux encouragements que les princes, signataires de la Sainte-Alliance, prodiguaient à don Miguel, elle signait avec le Portugal, l'Angleterre et la France la quadruple alliance (22 avril 1834) : c'était porter le dernier coup à la cause

de don Miguel. Réduit d'abord à la ville de Santarem, don Miguel dut chercher son salut dans la fuite ; mais en apprenant que le chemin de l'Espagne lui était fermé par un corps de troupes espagnoles, il se jeta dans Evora où il dut bientôt capituler (27 mai 1834). Aussi généreux envers son frère que celui-ci avait été coupable envers lui, don Pèdre le laissa s'éloigner impuni, en lui garantissant même une pension de 400,000 francs. Don Pèdre ne survécut pas au triomphe de ses armes ; une mort prématurée l'enleva le 24 septembre 1834 à la reconnaissance de son peuple ; mais, avant de mourir, il eut la satisfaction de voir sa fille mariée à un époux de son choix, le duc de Leuchtenberg, fils du prince Eugène de Beauharnais. « Sans mériter le surnom de grand que les flatteurs lui ont donné, ce prince, mort à trente-six ans, eut du moins un mérite incontestable et plus rare peut-être chez les princes que le talent même : celui d'aimer sinon de comprendre la liberté. »

VII

ÈRE CONSTITUTIONNELLE.

L'apprentissage du régime constitutionnel fondé en Portugal au prix de tant d'efforts devait y être semé de luttes et de déceptions. Tandis qu'une tentative de don Miguel échouait devant

la ferme contenance des puissances signataires de la triple alliance, à l'intérieur commençaient déjà les funestes rivalités des partis surexcités qu'aveuglaient leur ambition ou leurs préférences. Le parti libéral dont l'union seule faisait la force commit la faute de se diviser : la minorité du groupe libéral des Cortès se groupa autour des ministres de dona Maria, MM. de Palmella, Freire et Carvalho et prétendit s'en tenir strictement aux stipulations de la Charte : ce furent les chartistes. Les exaltés du parti libéral qui, joints au parti démocratique, formaient une majorité compacte, attaquaient surtout la pairie héréditaire et réclamaient d'importantes modifications à la Charte : c'étaient les constitutionnels. L'animosité des partis devint telle qu'une révolution parut bientôt imminente.

Le duc de Leuchtenberg étant mort peu après son mariage avec dona Maria, la reine avait épousé en secondes noces le duc Ferdinand de Saxe-Cobourg. Telle fut la méfiance qu'inspirait l'origine étrangère de ce prince que les Cortès se refusèrent à deux reprises à ratifier sa nomination au poste de généralissime. Dona Maria, en prononçant deux fois leur dissolution, entretint l'agitation dans le pays et prépara des armes à ses ennemis. Le 10 septembre 1836 une émeute éclatait dans Lisbonne ; les troupes dirigées contre elle faisaient cause commune avec le peuple, et dona Maria, réduite à transiger avec l'insurrection, consentait à congédier ses ministres et à déférer au vœu du

peuple qui réclamait la constitution démocratique de 1822. En vain la reine essaya-t-elle, avec l'appui de l'Angleterre, de reprendre aux rebelles les concessions que la violence et la nécessité lui avaient arrachées ; abandonnée des chartistes, elle dut prêter une fois encore serment à la constitution. Une seconde tentative de contre-révolution n'eut pas un plus heureux succès ; les maréchaux de Saldanha et de Terceire qui s'étaient mis à la tête des chartistes durent battre en retraite et leurs troupes furent écrasées à Ruivaens par le vicomte das Antas. Cependant les Cortès avaient voté une nouvelle constitution ; quoique s'inspirant de l'esprit de la constitution de 1822 et en conservant le système électoral, elles avaient accordé à la reine, un droit de véto absolu qui, en accroissant la prérogative royale, restreignait singulièrement la puissance législative des Chambres. Tandis que les septembristes essayaient ainsi la conciliation, des complications imprévues surgirent dans la politique extérieure qui amenèrent leur chute. Dona Maria refusait énergiquement à l'Angleterre le renouvellement du traité de Methuen ; l'Angleterre lésée dans ses intérêts voulut se venger en exigeant la stricte exécution des traités qui l'unissaient au Portugal pour la suppression de la traite des nègres. L'opinion nationale exaltée par ce démêlé pesa sur les Cortès qui manifestèrent bientôt les dispositions les plus belliqueuses. Dona Maria en prononça la dissolution et les

nouvelles élections, faites sous l'impression du moment, traduisirent les préoccupations de la nation moins sur la politique intérieure que sur la politique extérieure.

Les chartistes furent ramenés au pouvoir et aussitôt le gouvernement portugais se rapprocha de l'Angleterre. En reconnaissance de ces tendances pacifiques, le cabinet anglais s'entremit peu après dans le différend qui avait surgi entre l'Espagne et le Portugal au sujet de la libre navigation du Douro. Bientôt les chartistes, forts de l'indifférence des campagnes qui tendaient à se désintéresser de plus en plus des luttes politiques, ne songèrent à rien moins qu'à renverser la constitution de septembre et à remettre en vigueur la Charte de don Pèdre. Ils favorisèrent en sous-main un mouvement qui éclata à Lisbonne, et le 7 février 1842, la constitution de 1826 était enfin rétablie. M. Costa-Cabral qui avait été l'âme du complot et qui en avait même donné le signal à Porto fut bientôt nommé ministre de l'Intérieur et gouverna véritablement sous le nom du président du Conseil, le duc de Terceire. En vain les septembristes tramèrent-ils une formidable conspiration : leur chef, le général comte de Bomfim dut capituler dans Almeida (28 avril 1844). Mais M. Costa-Cabral compromit sa popularité en établissant de nouveaux impôts pour unifier la dette de l'État et se dispenser d'avoir recours à des emprunts ruineux ; une révolte de paysans éclata dans le Minho et

se propagea rapidement avec l'appui du parti septembriste. M. Costa-Cabral réduit à quitter le Portugal se réfugia en Espagne.

Son retour fut préparé par la reine dona Maria elle-même qui, convaincue de son impuissance à renverser les septembristes sans appui extérieur, rappela à la France, à l'Espagne et à l'Angleterre les stipulations de la quadruple alliance. Déjà quelques séditieux parlaient de contraindre la reine à abdiquer en faveur du prince royal ; déjà le comte das Antas et le comte de Bomfim marchaient sur Lisbonne, lorsque les puissances, répondant à l'appel de dona Maria, se décidèrent à intervenir. Les Espagnols occupèrent Valença, l'escadre du comte das Antas tomba entre les mains des Anglais, et Porto même pris entre deux armées était réduit à capituler (6 juin 1847). M. Costa-Cabral rentré en Portugal, y fut acclamé et, redevenu ministre sans en avoir le titre, il disposa d'une très-forte majorité dans les Cortès. Ce ne fut qu'après la démission du maréchal duc de Saldanha, petit-fils de Pombal, qu'il se décida à accepter pour lui-même la présidence du Conseil. Cette période de son ministère fut une ère de repos et de bien-être pour le Portugal où tout se ressentit de sa vigoureuse et féconde initiative. Mais la haine de ses adversaires politiques, tout impuissante qu'elle fût, n'en était pas moins irréconciliable ; ils se coalisèrent pour le renverser et le chef de la coalition fut celui-là même auquel

M. Costa-Cabral avait succédé, le duc de Saldanha. Le maréchal en quittant la présidence du Conseil avait affirmé la communauté de vues qui l'unissait à M. Costa-Cabral et déclaré « qu'en politique le comte de Thomar et lui ne faisaient qu'une seule et même personne »; mais depuis le dépit que lui avaient inspiré quelques mécomptes l'avait jeté dans le parti des septembristes et, le moment venu, il n'hésita pas à pactiser avec eux. Encouragé par l'Angleterre où lord Palmerston voyait avec peine le relèvement du Portugal, le duc de Saldanha, qu'un journal a pu accuser d'avoir changé cinquante-quatre fois de parti, se mit à la tête d'une nouvelle insurrection militaire dont Porto, « la cité mutine, » donna encore le signal, et M. Costa-Cabral fut réduit à donner sa démission. Le maréchal de Saldanha fut chargé de présider le nouveau cabinet malgré la répugnance de la reine ; investi d'une sorte de dictature à deux reprises, il n'hésita pas à dissoudre les Cortès qui avaient fait mine de vouloir créer des obstacles à son administration. Du reste, jouissant d'un pouvoir incontesté et presque illimité, il en usa avec discrétion et, par une politique d'habile modération, se rapprocha d'une fraction du parti chartiste. Redevenu chartiste lui-même, il renonça à déchirer la Charte et se contenta de la modifier par un « acte additionnel » dont les dispositions furent ratifiées par les Chambres. « Ce revirement inespéré paraît avoir clos heureusement la longue suite de com-

motions intérieures dont le Portugal a eu tant à souffrir dans le cours de ce siècle ; désormais plus de ces insurrections militaires qui, en Portugal comme en Espagne, ont eu le triste privilège de jouer le rôle principal dans ces agitations stériles, depuis que les récompenses prodiguées aux meneurs après chaque bouleversement, avaient habitué une armée mal payée à envisager la carrière des révolutions comme l'unique chemin des honneurs et de la fortune [1]. »

PÈDRE V (1853-1861). — L'ère des « pronunciamentos » finit donc avec le ministère du duc de Saldanha ; mais il ne fut pas donné à dona Maria de régner longtemps encore sur son royaume pacifié au prix de tant d'efforts et de luttes ; elle fut enlevée par une mort subite le 15 novembre 1853, et pendant la minorité de son fils aîné don Pèdre d'Alcantara, son époux, le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, fut investi de la régence. Son administration bienveillante et éclairée dissipa rapidement les défiances que sa qualité d'étranger avait d'abord inspirées à un peuple jaloux à l'excès de sa nationalité. Le 16 septembre 1855, son fils aîné proclamé majeur devenait roi sous le nom de don Pèdre V. Son premier acte fut de maintenir au pouvoir le ministère Saldanha qui continua à

[1] G. Vogel.

marcher dans la voie des réformes; ce ministère semblait solidement établi, ayant la confiance du roi et des Chambres, lorsque quelques lois relatives aux finances et aux travaux publics qu'il avait présentées rencontrèrent une vive opposition dans la Chambre des pairs. Il fut réduit à donner tout entier sa démission (1856) et sa succession passa aux mains d'un cabinet présidé par le marquis de Loulé; après avoir subi différents remaniements, le nouveau ministère fut bientôt en désaccord avec les Chambres, et pour le maintenir aux affaires, le roi usa de sa prérogative constitutionnelle en prononçant la dissolution des Chambres.

Mais avant les nouvelles élections, Lisbonne avait été ravagée par un fléau terrible (sept. 1857); la fièvre jaune y fit en quatre mois des milliers de victimes, parmi lesquelles le patriarche lui-même. Don Pèdre n'abandonna pas la capitale désertée par les classes riches ; il y resta, prodiguant sa présence aux malades et aux mourants, et donna un exemple qui en imposait à tous, venant de si haut.

Le peuple portugais ne se montra pas ingrat ; il saisit l'occasion du mariage de don Pèdre avec la princesse Stéphanie de Hohenzollern-Sigmaringen pour faire éclater les transports de sa reconnaissance et de son bonheur. Cette joie se changea bientôt en un deuil général lorsque, quatorze mois plus tard (17 juillet 1859), une mort imprévue ravit la jeune reine à l'attachement de son époux et de

son peuple. Dans l'intervalle, le gouvernement français était intervenu à deux reprises en Portugal, d'abord pour protéger contre l'animosité peu éclairée du peuple portugais les Lazaristes français et les sœurs de la communauté de saint Vincent-de-Paul, ensuite pour obtenir satisfaction dans l'affaire du navire français « Charles et Georges » indûment saisi par les autorités portugaises du Mozambique. Le cabinet portugais s'empressa de faire droit aux réclamations de la France, appuyées par la présence de deux vaisseaux de guerre dans les eaux du Tage. Un changement de ministère amena bientôt le duc de Terceire à la présidence du conseil et de larges réformes avaient déjà été faites lorsque don Pèdre V fut enlevé par une mort imprévue le 11 novembre 1861.

Son frère don Louis, né le 31 octobre 1838, lui a succédé. Les événements qui ont marqué le règne de ce prince sont encore trop rapprochés de nous pour que nous jugions convenable de les rapporter. Disons seulement que la monarchie constitutionnelle a réalisé en Portugal, dans ces récentes années, toutes les espérances qu'avaient jadis fondées sur son établissement les sincères amis de la liberté : le Portugal, après un renoncement séculaire, a beaucoup fait pour lui-même dans ces derniers temps [1] : puisse-t-il avoir bientôt consommé son

[1] La dernière session du parlement portugais suffirait à témoigner de l'activité avec laquelle le Portugal marche

relèvement et, maître enfin de ses destinées, conquérir dans le monde le rang qu'il occupe dans

depuis quelques années dans la voie des réformes et du progrès. Nous en résumons ici les travaux dont l'exposé complètera utilement certaines parties de notre Introduction.

Ouverte le 2 janvier 1875, la session n'a été close que le 4 mai 1878. Des 318 lois votées pendant ce laps de temps, 33 émanaient de l'initiative particulière, 7 de la chambre des Pairs, 75 de la chambre des députés et 203 avaient été présentées par le gouvernement. Les nouvelles lois embrassent une réforme complète de l'Enseignement primaire. Cet enseignement est divisé désormais en deux degrés, l'élémentaire et le complémentaire. Le premier comprend la lecture, l'écriture, les quatre règles de l'arithmétique, les premiers éléments de la grammaire, les principes du système métrique et du dessin, la morale et le catéchisme. L'enseignement complémentaire, sorte d'enseignement primaire supérieur, comprend pour les garçons la lecture et la récitation de la prose et de la poésie, la calligraphie, des notions élémentaires de géométrie, des exercices sur la langue, l'histoire portugaise, le dessin linéaire, l'histoire sacrée, les éléments de l'hygiène et de l'agriculture, la gymnastique et une *étude des droits et des devoirs du citoyen*; cette dernière innovation nous paraît très-remarquable et honore grandement le gouvernement qui en est l'auteur. L'enseignement complémentaire pour les filles comprend en outre une étude des devoirs de la mère de famille, la broderie, la coupe des vêtements, etc. — L'instruction élémentaire est obligatoire pour tous les enfants de six à douze ans, sauf pour ceux dont les parents ou les tuteurs justifieront qu'ils sont instruits soit dans la famille, soit dans des institutions particulières, ceux qui résident à plus de deux kilom. de l'école gratuite, ceux qui, après trois examens successifs seraient jugés incapables de recevoir

l'histoire, la place que lui assignent et la grandeur héroïque de son passé et les promesses de son avenir!

Souverain et famille régnante. — *Louis Ier*, roi de Portugal, né le 31 octobre 1838, fils de la reine Maria II et du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg : succéda à son frère le roi Pèdre V, le 11 novembre 1861 ; marié le 6 octobre 1862 à *Pia*, reine de Portugal, née le 16 octobre 1847, la plus jeune fille du roi Victor Emmanuel. De cette union sont nés deux fils : Carlos, né le 28 septembre 1863, et Alphonso né le 31 juillet 1865.

Sœurs et frère du roi : — 1° la princesse Maria, née le 21 juillet 1843 ; mariée le 11 mai 1859 au prince Georges, second fils du roi de Saxe.

2° la princesse Antonia, née le 17 février 1845 ; mariée le 12 septembre 1861 au prince Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen, né le 22 septembre 1835 ; de cette union sont nés trois fils : Wilhelm, né le 7 mars 1864 ; Ferdinand, né le 24 août 1865, et Karl, né le 1er septembre 1868.

3° Le prince Auguste, né le 4 novembre 1847.

Père du roi : — Le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, roi titulaire de Portugal, né le 29 octobre 1816 ; fils aîné de Ferdinand, prince de Saxe-Cobourg ; marié le 9 avril 1836 à

l'enseignement et ceux qui, par suite de misère extrême ne pourraient pas fréquenter d'école. Le tribunal suprême administratif a été également réorganisé, le service postal amélioré ; on a apporté des modifications importantes à la loi électorale ; enfin on a achevé le code de justice militaire et voté le prolongement des chemins de fer du Douro et du Minho.

la reine Maria de Portugal ; obtint le titre de roi le 16 septembre 1837 ; devenu veuf le 15 novembre 1853 ; régent de Portugal durant la minorité de son fils, don Pèdre V (15 nov. 1853-16 sept. 1855), il a contracté un mariage morganatique le 10 juin 1869 avec Madame Hensler, élevée au rang de comtesse Edla.

Tante du roi : — La princesse Adélaïde, née le 3 avril 1831, mariée le 24 septembre 1851 à don Miguel, fils du roi Jean VI de Portugal, et de la princesse Charlotte d'Espagne ; veuve le 14 novembre 1866. De cette union sont nés un fils et six filles.

La dynastie régnante de Portugal appartient à la maison de Bragance, qui date elle-même du commencement du quinzième siècle. Pendant deux siècles, elle s'allia par des mariages à la maison régnante d'Espagne ; mais cette tradition fut violée par la reine dona Maria II, qui, par son union avec le prince de Saxe-Cobourg, entra dans la grande famille des Souverains allemands. Louis Ier est le second souverain de la ligne de Bragance-Cobourg. La liste civile est d'environ 3,800,000 francs en y comprenant les dotations annuelles des membres de la famille régnante.

LE PORTUGAL ET L'EXPOSITION DE 1878.

MINO
BRAGA
BRAGANÇA
TRAS OS MONTES
Tuy
Valença
Viana
LAGOS
Castro Marino
Tavira
Faro
C. St. Vincent
1797
HUELBA
Palos
1492
Niebla
SEVILLA
Carmona
Ecija
Albaden de la Plata
Utrera
S. Lucar
Xeres de la Frontera
CADIX
1823
S. Fernando
Ronda

Librairie CH. DELAGRAVE, 15. Rue Soufflot, Paris.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

DU

PORTUGAL

SITUATION ; LIMITES. — Compris entre le 36° 58′ et le 42° 7′ de latitude, le 8° 46′ et le 11° 51′ de longitude, le Portugal est une étroite langue de terre resserrée entre l'Océan et l'Espagne. Sa plus grande longueur (du Cap Santa Maria dans les Algarves à Melgaço, sur le Minho) est de cinq cent soixante-seize kilomètres, sa largeur moyenne de cent soixante-huit. Limité au sud et à l'ouest par l'Atlantique, il n'a au nord et à l'est, sauf quelques kilomètres du cours du Minho, du Douro, du Tage et du Guadiana, que des frontières conventionnelles et confine aux provinces espagnoles de Galice, de Valladolid, de Zamora, de Salamanque, d'Estramadure et d'Andalousie.

RELIEF DU SOL. — Le Portugal est sillonné de chaînes de montagnes qui le traversent obliquement du nord-est au sud-ouest et courant parallèlement en général les unes aux autres. Le Portugal est partout montagneux, sauf dans la vaste plaine sablonneuse qui forme la vallée intérieure du Tage et qui est semée d'ondulations à peine sensibles. Les plateaux y sont plus rares qu'en Espagne et les vallées resserrées entre les serras y sont plus étroites, mais mieux cultivées, plus peuplées et plus riantes. Toutes les montagnes du Portugal appartiennent au système hespérique dont elles sont les dernières ramifications et l'extrême prolongement. Elles viennent expirer au bord de la mer sur trois points de la côte, un peu au nord de Porto à l'embouchure du Douro, au cap Roca, la pointe la plus occidentale, et au cap St-Vincent, la pointe la plus méridionale du Portugal.

Les montagnes du Portugal peuvent se diviser en trois groupes, le groupe septentrional, le groupe moyen et le groupe méridional. Le groupe septentrional a pour point culminant le mont Gaviarra (2,403 mèt.), sommet le plus élevé du Portugal dans la serra de Gerez, ramification des monts des Asturies. La serra de Gerez projette vers le sud-ouest la serra de Suazo et la serra de Marao (1,420 mèt.) qui viennent mourir sur les rives du Douro.

Le groupe central comprend la serra de Alcoba

et la serra de Estrella, prolongement de la serra de Gata qui se rattache elle-même à la grande chaîne de Castille. La serra de Estrella projette vers l'embouchure du Tage et la mer la serra de Junto et les monts de Cintra. Le plus haut sommet en est le Malhao da Serra (2,294 mèt.); on y remarque encore le Castello-Branco (1,468 mèt.).

Le groupe méridional a une altitude beaucoup moindre; il comprend les serras de Mamed, de Portalègre, d'Ossa, de Vianna, etc., qui se prolongent jusqu'au cap Spiehel. Mais, dans les Algarves, la serra Caldeirao et la serra de Monchique qui se termine au cap Saint-Vincent, atteignent avec le mont Foya, une hauteur de 1,300 mètres.

D'origine volcanique, le Portugal est sujet à de fréquents tremblements de terre; les habitants parlent encore avec terreur de ceux de 1356, 1597 et du plus terrible de tous, celui de 1755 qui, en quelques secondes, anéantit de fond en comble Lisbonne. Les montagnes du Portugal abondent en granit, en porphyre et en marbres. La serra d'Estrella renferme des mines d'argent, de l'antimoine, du soufre et surtout du plomb. On recueille des pierres fines, améthystes, topazes, turquoises et grenats dans les Serras de Gerez et de Portalègre. On y remarque aussi un grand nombre de sources thermales et minérales : Vasconcellos n'en compte pas moins de deux cents. C'est au milieu des sommets âpres et dénudés de la serra d'Estrella que

s'étendent les deux lacs d'Arestel et d'Escura; lorsque souffle le vent de la tempête, les eaux de ce dernier s'agitent et bouillonnent comme les flots de la mer elle-même: de là les légendes sur les insondables abîmes et les colères du Lago-Grande; la naïve et crédule imagination du peuple a supposé un canal souterrain long de 96 kilom. qui réunit à l'Océan le grand réservoir naturel de ces montagnes.

HYDROGRAPHIE. — Le Portugal n'a pas plus de fleuves que de montagnes à lui; ce sont des fleuves espagnols qui lui apportent le tribut de leurs eaux. C'est en Espagne que naissent ses trois grands fleuves, le Douro, le Tage et le Guadiana. Le Minho et le Lima, les deux fleuves les plus septentrionaux du Portugal, prennent leurs sources en Galice; le Minho a un cours de 240 kilom. et n'est navigable que sur un espace de 20 kilom. environ; il sert de frontière au Portugal depuis Melgaço jusqu'à son embouchure et arrose Melgaço, Valença et Caminha. Il tire son nom du minium qui se recueille sur ses bords Il reçoit à gauche le Sil qui vient de la serra Penamarella.

Le Lima coule parallèlement au Minho, entre la serra de Gaviara et la serra Cabrera, traverse la province de Minho, baigne Ponte de Lima et atteint l'Océan à Vianna do Castello (120 kilom. dont 36 navigables).

Le Douro (Duero), originaire des environs de

Soria (Aragon), sépare un instant le Portugal de l'Espagne, se redresse vers l'ouest à son confluent avec l'Agueda, pénètre alors sur le territoire portugais et marque la limite entre les provinces de Tras-os-Montes et de Minho et celle de Beira. Dans son cours de huit cent cinquante kilomètres, il passe près des ruines de Numance et arrose en Portugal San Joao de Pesqueira, Peizo da Regoa et Porto (96 kilom. navigables). Il reçoit en Portugal, sur sa rive droite le Sabor, le Tua, le Tamega, sur sa rive gauche l'Agueda et le Coa. Le Douro passe pour avoir roulé jadis de nombreuses paillettes d'or.

Le Vouga n'est qu'un torrent qui vient déboucher dans la baie d'Aveiro.

Le Mondego appartient tout entier au Portugal; il sort de la serra de l'Estrella, arrose la province de Beira, Coïmbre et la campagne voisine, et se jette dans l'Océan après avoir formé les ports de Buarcos et de Figueira (104 kilom.). Les poètes portugais ont célébré à l'envi le Mondego et son nom harmonieux; mais il est sujet, en hiver et à l'époque de la fonte des neiges, à des crues subites qui transforment en un torrent furieux ses eaux lentes et paisibles d'ordinaire.

Le Tage (Tejo), sort des monts Albarracin, sur les confins de l'Aragon. Après avoir formé une source d'où s'écoulent dans des directions opposées quatre rivières différentes et arrosé des plaines presque désertes, il entre en Portugal à

travers des gorges profondes qui s'étendent d'Alcantara à Abrantès, sépare la province de Beira-Baja de l'Alemtejo et traverse l'Estramadure. Il se jette dans l'Océan par une embouchure de huit kilomètres (barre de Lisbonne), après avoir baigné Abrantès, Santarem, Aldea Galega et Lisbonne. Son cours total est d'environ 950 kilom. dont 96 navigables. La navigation sur le Tage s'étendait autrefois bien plus loin qu'aujourd'hui; Bernardo de Brito raconte que de son temps les bateaux remontaient le fleuve jusqu'à Tolède; maintenant ils s'arrêtent à 36 kilom. environ au-dessus d'Abrantès, à Villa-Velha. Le Tage arrose en Portugal Abrantès, Santarem, Lisbonne et y reçoit à droite le Zèzère, à gauche le Zatos. L'embouchure du Tage est défendue par plusieurs forts, entre autres ceux de Sam-Juliao et de Sam-Lourenço; des roches à fleur d'eau la divisent naturellement en deux canaux, « le canal da terra » ou passe septentrionale et, au sud, le « canal d'Alcaçova, » le plus sûr et le plus fréquenté des deux.

Le Sadao ou Coldao (140 kilom.) sort de la serra de Monchique et se jette dans la baie de Setubal. Le Guadiana naît dans la Nouvelle-Castille, entre en Portugal un peu au-dessous de Badajoz, se dirige alors du nord au sud, marque pendant quelques kilomètres la frontière des deux pays, passe à l'ouest d'Olivença, place forte enlevée au commencement de ce siècle par l'Espagne au Portugal, s'engouffre et disparaît sous un lit de rochers pen-

dant une vingtaine de kilomètres et va se perdre dans l'Atlantique entre Ayamonte (Espagne) et Castro-Marim (Portugal), après avoir formé de nouveau dans la dernière partie de son cours la limite des deux pays (850 kilom. dont 48 navigables).

La plupart des fleuves et des rivières du Portu-[illegible]l, tour à tour rapides et écumants dans leurs [illegible]ts encaissés vers leur source, et d'un cours p[illegible]ide et paresseux vers leurs embouchures dans le[illegible]it élargi, offrent des rives délicieuses. Sauva[illegible]t sévère dans les gorges des hautes montagne[illegible]uronnées d'un feuillage sombre, le paysage s'écla[illegible]t et s'anime dans les plaines où s'entremêlen[illegible]ois, vertes prairies et vignobles dorés. Au p[illegible]resque des sites s'ajoute le pittoresque des ruin[illegible] des monuments, témoins muets de temps qui [illegible]ont plus et avec lesquels on pourrait reconsti[illegible]'histoire entière du pays : « ponts romains, to[illegible]auresques, vieux monastères de l'aspect le[illegible] romantique » se succèdent et disparais-s[illegible]ur à tour dans le lointain fuyant avec la [illegible] qui enlace et dérobe leurs ruines béantes [illegible] le[illegible] débris branlants.

M[illegible]les cours d'eau ne sont pas en Portugal comm[illegible] ailleurs des routes commodes et sûres, « d[illegible]chemins qui marchent », des voies de commu-[illegible]tion tracées par la nature même. Encombrés de rapides vers les régions hautes et moyennes, ils entrent en Portugal par des brèches naturelles

le plus souvent impraticables et leurs embouchures sont fermées par des bancs de sable qui, se déplaçant sans cesse, y rendent la navigation toujours difficile, parfois périlleuse.

Il n'y a véritablement que trois routes donnant accès du Portugal en Espagne : la route de Porto à Saint-Jacques de Compostelle par Valença et Tuy, qui franchit le Minho à Valença; la route de Coïmbre à Salamanque, par Almeida et Ciudad Rodrigo; la route de Lisbonne à Madrid, par Elvas, Olivença et Badajoz. Telle fut la cause du désastre de Junot qui, pour avoir voulu suivre la vallée du Tage, perdit les deux tiers de son armée dans les gorges d'Abrantès.

Cotes.— Les côtes du Portugal du nord nues, désertes et sablonneuses de l'embouchure du Minho au cap Carvoeiro en face des îles Berlengas offrent l'aspect désolé du littoral français compris entre la Garonne et l'Adour. Point de rades naturelles, point de ports de refuge : ce ne sont que vastes plages et dunes interminables ; le vent de l'Océan emporte et rapporte les sables, les dunes s'élèvent et s'effacent, les anfractuosités primitives de la côte, les saillies et les découpures du littoral disparaissent sous la couche profonde des sables accumulés par le travail séculaire de l'Océan. Derrière cette barrière de sables fixée et consolidée depuis le XIVe siècle par des semis de pins maritimes, les cours d'eau de l'intérieur, impuissants à rompre obstacle, forment de vastes étangs aux eaux dor-

mantes et insalubres, comme dans nos landes du sud-ouest, et entourés d'une végétation arborescente, genêts, arbousiers, fougères. Enfin, pour compléter l'analogie, cette portion du littoral portugais présente une découpure qui rappelle par l'aspect général et la constitution géologique notre bassin d'Arcachon, la lagune d'Aveiro.

Du cap Carvoeiro au cap Roca « le Roc de Lisbonne », le littoral s'élève ; les derniers contreforts de la Serra de Junto y viennent expirer en « projetant à l'Ouest un seuil latéral, qui va former une saillie triangulaire en dehors de la côte, et se rattache par une plage basse à l'île rocheuse du cap Carvoeiro. Cette île porte la forteresse et la petite ville de Peniche, où les femmes presque isolées du monde passent leur temps à faire de la dentelle. Au large une barre sous-marine réunit le cap Carvoeiro à l'île de Berlinga [1]. »

Du cap Roca au cap Spiehel s'étend en un demi cercle parfaitement régulier la côte parsemée de collines et rompue seulement par le goulet du Tage. Cette fissure qui affecte des proportions géométriques ne semble pas avoir toujours existé et on croit que le Tage se jetait autrefois dans la mer par l'embouchure du Sado.

Du cap Spiehel au cap St-Vincent, le littoral est formé de couches sablonneuses superposées à une argile compacte. On y retrouve de loin en loin

1 M. E. Reclus.

quelques massifs de pins maritimes. Les rivages de l'Algarve au-delà du cap St-Vincent sont généralement montagneux, mais ils présentent un phénomène très-curieux qui ne se rencontre que dans les pays soumis à un mouvement général de lente dépression et d'affaissement continu : la plus grande partie de la côte est bordée d'une levée en forme de cordons littoraux, sorte de « flèches sablonneuses qui s'allongent en un deuxième rivage au devant de la mer, de manière à former pour les petites barques une allée marine à l'abri des vents du large. »

Les quelques îles riveraines du littoral portugais n'offrent rien de remarquable ; les principaux groupes d'îlots sont celui de Leichoës à l'embouchure du Douro, les deux archipels de Farilhoëns et de Berlengas un peu au nord du cap Mondego ; la plus considérable des îles Berlengas, entourée d'une ceinture de récifs, est dominée par un château-fort qui sert aussi de prison Au sud de l'Algarve, dans le voisinage du cap Sainte-Marie, se trouvent les petites îles de Fara ainsi nommées de la ville de ce nom.

CLIMAT. — Le climat du Portugal varie beaucoup selon la situation et l'exposition des lieux : la température est assez basse dans le Portugal du nord, Tras-os-Montes, Minho et Beira. La neige tombe fréquemment dans les districts montagneux ; en outre, il ne s'écoule guère de mois et presque de semaine où les nuages et les brouillards dûs à l'alti-

tude de la région et au voisinage de l'Océan ne se résolvent en pluies et en ondées continues; les rivages occidentaux de la Norwège et de l'Ecosse même ne reçoivent point une quantité d'eau aussi considérable que certains districts du Portugal septentrional; la moyenne des pluies qui tombent annuellement à Coïmbre dépasse 5 mètres.

La conséquence de l'humidité constante qui baigne le Portugal du nord est une remarquable égalité de température. La différence entre les semaines les plus chaudes et les semaines les plus froides d'une année moyenne à Coïmbre est à peine de 10 °.

COIMBRE D'APRÈS COELLO : [1]		
Moyenne 16°,68	Hiver	11°,24
	Printemps	17°,25
	Été	20°,50
	Automne	17°,40
Mois le plus froid (janvier)		10°,7
Mois le plus chaud (juillet)		20°,8
	Ecart	10°,1

PORTO D'APRÈS D. LUIZ :		
Moyenne, 15°,6	Hiver	10°.6
	Printemps	14°,8
	Eté	21°,
	Automne	16°,2
Mois le plus froid (janvier)		10°,1
Mois le plus chaud (août)		21°,3
	Ecart	11°,2

L'Estramadure est mieux partagée pour la moyenne de la température ; la neige est presque inconnue à Lisbonne, même quoiqu'on la puisse voir resplendir au loin sur les cimes glacées de la serra d'Estrella; on y est si peu habitué dans l'Estramadure que les habitants lui ont donné le nom pittoresque de « pluie blanche. » Le climat de Lisbonne est plus doux encore que celui de la Provence, et nombre de médecins y envoient leurs malades.

[1] Chiffres empruntés à M. E. Reclus.

Rien de plus curieux que l'alternative des brises qui se succèdent pendant le jour dans les environs de Lisbonne : « A partir du mois de mai, pendant toute la belle saison, le vent souffle de terre au lever du soleil ; vers le milieu de la journée, il tourne au sud, le soir, il vient de l'ouest et du nord-ouest, et pendant la nuit, du nord. » Ainsi en vingt-quatre heures tous les vents se succèdent dans cette contrée bienheureuse, aussi donne-t-on d'habitude « à cette brise tournante » le nom de « viento roteiro » ou « vent giratoire. » C'est exceptionnellement que le thermomètre marque à Lisbonne 38 degrés ; il n'a atteint qu'une fois (en 1798) 40 degrés.

Température moyenne de Lisbonne :

Juillet	32°, 56
La plus élevée . . .	39°
La plus basse. . . .	-2°, 5
Jours sans nuages . .	15°

Dans le Portugal du midi, Alemtejo et Algarve, l'altitude variant, le climat et la température varient aussi. Par le climat comme par l'aspect général et les productions, cette partie du Portugal semble se rattacher à l'Afrique ; la température y est torride ; elle est rarement inférieure à 20° sur le littoral. La serra de Monchique s'oppose au libre passage des vents du nord et du nord-ouest tandis que les cordons sablonneux du littoral arrêtent les brises rafraîchissantes de l'Océan

chargées d'effluves marines. Le vent d'est ou d'Espagne est particulièrement redouté pour les chaleurs torrides et les émanations pestilentielles qu'il apporte avec lui ; de là le proverbe : « *De Espana nem bem vento nem bem casamento*, d'Espagne ni bon vent ni bon mariage. » Villanova de Portimao a passé longtemps comme la ville de l'Europe jouissant de la température la plus élevée ; quoique plusieurs villes de l'Andalousie puissent élever une prétention analogue, il est hors de doute que cette partie de la Lusitanie est parmi les rares contrées de l'Europe où sévissent des chaleurs tropicales. Les Arabes ne s'y trompèrent pas, eux qui confondirent sous le même nom de Garbe les deux régions situées en regard l'une de l'autre et en dehors de la Méditerranée.

En résumé, pour la douceur de son climat, le Portugal est parmi les nations les plus favorisées de l'Europe ; à ce titre, il est vraiment la « contrée heureuse », comme l'appelle Strabon, à qui la clémente nature a prodigué quelques-uns de ses dons les plus rares et les plus enviables.

Description particulière des provinces.

I

MINHO

La province de Minho ou d'Entre-Douro-et-Minho s'étend entre ces deux fleuves du nord

au sud, l'Océan à l'ouest, la serra de Cabreira, le rio Tamega et la serra de Marao à l'est. Sa largeur moyenne est d'environ 55 kilom. ; sa longueur, du sud au nord, de 133 kilom. Elle est à la fois la moins étendue et la plus peuplée des provinces du royaume. Si la population des autres provinces était proportionnelle à celle du Minho, le Portugal ne renfermerait pas moins de 10 millions d'habitants. La richesse de cette province tient à la douceur de son climat et à l'abondance des cours d'eau qui l'arrosent; un géographe portugais contemporain n'y compte pas moins de 25,000 sources. Aussi y rencontre-t-on les productions les plus variées, forêts aux essences diverses, froment, fruits et vignes; ce sont les vignes de cette province qui produisent le fameux vin de Porto, célèbre partout, excepté en France où la qualité exquise des vins indigènes porte tort aux vins étrangers. Ce n'est que depuis le commencement du XVIIIe siècle que l'exploitation vinicole a pris autour de Porto l'importance qu'elle a gardée depuis. La production des vignes de Porto représente environ la neuvième partie de la production totale du Portugal :

Production des vignes de Porto en 1848.	533.000	hectolitres
— — — en 1870.	517,000	—
Exportation en Angleterre en 1870.	169,000	—
— au Brésil —	45,220	—
— en France —	340	—

Les populations agricoles du Portugal du nord

excellent dans l'élève du bétail ; on l'exporte jusqu'en Angleterre. L'industrie ne vient qu'au second rang dans les sources de la richesse du pays ; néanmoins Porto, comme la plupart des ports de l'Océan, compte un certain nombre de raffineries de sucre ; elle a de plus d'importantes usines métallurgiques, exploitées pour la plupart par des Anglais, et quelques filatures. Telle est la densité de la population dans les districts du Douro que les ressources admirables du sol ne suffisent pas à l'existence de tous les habitants et que bon nombre d'entre eux sont réduits à s'expatrier ; ceux qui franchissent l'Océan émigrent au Brésil, où ils retrouvent les usages, les mœurs et la langue de la mère-patrie ; le Brésil recrute ainsi chaque année une foule de colons laborieux et de hardis pionniers qui enrichissent leur seconde patrie en s'enrichissant eux-mêmes. Tous d'ailleurs n'émigrent pas par delà les mers ; il en est qui font régulièrement chaque année leur « tour de Portugal » : ainsi, dans le district de Vianna, où les habitants voyagent comme plâtriers et maçons, certaines bourgades « sont presque uniquement habitées par des femmes, les hommes sont absents. »

La province de Minho aujourd'hui partagée en trois districts, Braga, Porto et Viana, a été à l'origine le noyau central autour duquel sont venues se grouper les populations de la Lusitanie entière ; c'est une ville de cette province, Porto Cale (Portugal), sur l'emplacement de laquelle s'élève aujour-

d'hui Villanova de Gaya, faubourg de Porto, qui a donné son nom à la réunion des différentes provinces Lusitaniennes; c'est à Lamego, à quelque distance au sud du Douro, qu'a été constitué en 1143 le royaume du Portugal dont Porto fut d'abord la capitale.

Porto ou Oporto (89,200 habitants), capitale de la province de Minho, la seconde ville du Portugal, s'élève en amphithéâtre sur la rive droite du Douro, à 4 kilom. environ de son embouchure et à 285 kilom. de Lisbonne. Porto est bien loin d'être, comme son nom semble l'indiquer, le port par excellence, car l'entrée du fleuve est très-difficile; le lit du Douro est obstrué par des brisants et des bancs de sable qui se déplacent au gré des tempêtes et y rendent la navigation très-périlleuse. La passe, étroite et resserrée, n'a qu'une profondeur de 7 à 8 mètres à mer haute, et de 4 mètres à marée basse. En outre, à l'époque des crues subites, les navires sont exposés à chasser sur leurs ancres. Il y a donc dans cette situation maritime de Porto, une cause d'infériorité évidente vis-à-vis de la métropole; néanmoins, le mouvement des échanges y est des plus considérables.

En 1868 les importations ont atteint 44,370,000 fr., les exportations 41,308,000 fr., c'est-à-dire un ensemble d'échanges dépassant 85,000,000 fr.

La ville même s'étage sur deux collines réunies par une vallée dans laquelle s'élèvent les principaux monuments. La ville haute offre le plus pit-

toresque aspect avec ses rues étroites, tortueuses, aux pentes rapides, et qui s'échelonnent à la file les unes des autres comme les degrés d'un escalier. La ville basse, plus moderne, régulièrement bâtie, avec ses maisons neuves, ses rues larges et droites, est ornée de vastes places et de riches boutiques ; là se concentrent l'animation et la vie que donnent à la ville les transactions commerciales.

Sur la rive gauche du fleuve, à Villanova de Gaya, unie à Porto par un pont suspendu d'une construction légère et élancée, s'étendent les vastes magasins et les entrepôts de vins qui ne renferment pas moins de 400,000 hectolitres.

A l'embouchure même du Douro, se dresse, dominée par une forteresse, la petite ville de St-Jean da Foz, rendez-vous des habitants de Porto dans la belle saison, station de bains de mer très-fréquentée pour sa plage magnifique et ses forêts odorantes de pins maritimes.

Les différents fleuves de cette partie du Portugal sont tous d'un accès très-difficile; aussi n'y a-t-il à leur embouchure que des villes de peu d'importance. Villa do Conde, située sur l'Ave, près de la mer, est habitée par une population de pêcheurs; on y remarque quelques chantiers de constructions navales, seuls vestiges d'une industrie jadis florissante, aujourd'hui bien déchue. — Vianna do Castello (9,000 habitants), sur la rive droite du Lima, à 54 kilom. de Porto, est la plus importante, après Porto, des villes maritimes du Minho, quoique l'en-

trée du fleuve, hérissée de récifs, soit, là encore, des plus périlleuses. Les environs, envahis par de nombreuses villas, en sont délicieux et abondent en sites ravissants; l'aspect de la ville elle-même, perdue dans la verdure avec sa population affairée, est des plus riants. — Le petit port de Caminha est situé sur la rive gauche et près de l'embouchure du Minho qui offre deux passes, l'une dite portugaise, au sud, l'autre dite espagnole, au nord ; la profondeur de l'eau n'y dépasse guère 2 mètres à mer basse.

Dans l'intérieur de la province, on peut citer Ponte de Lima, point extrême où puissent remonter sur le Lima les petits bâtiments, et célébrée à l'envi par les poètes bucoliques du XVIe siècle comme « la fleur embaumée » de la province du Minho, ce « jardin du Portugal. » — Barcellos, sur la rive droite du Cavado, est célèbre par ses foires. — Amarante, petite ville très-ancienne, est le centre d'une importante exploitation vinicole, avec un beau pont en pierre sur le Tamega.

Guimaraens (17,000 habitants), la troisième ville de la province du Minho, à 42 kilom. de Porto, est coquettement située au milieu de campagnes fertiles et ornée d'une très-belle cathédrale gothique. On y raconte les mille légendes d'un autre âge : « on y montre, près d'un porche d'église, l'olivier sacré, qui naquit d'un aiguillon planté dans le sol par Wamba, quand il était encore laboureur, sans ambition de royauté. » Cette ville, en donnant

naissance au roi Alphonse Ier, a été le berceau de la monarchie portugaise.

La ville principale du Minho et qui en est comme la seconde capitale, est l'antique Braga (19,500 habitants), située à 48 kilom. de Porto, presque au centre de la province; elle fut autrefois la capitale du royaume des Suèves; les Romains y ont laissé des traces de leur séjour, un temple et un amphithéâtre à demi ruinés, et un aqueduc mieux conservé. Sa cathédrale qui fut pendant un temps l'église primatiale de toute la Péninsule, renferme nombre de reliques et de curiosités; on y voit le tombeau de Henri de Bourgogne. Le commerce et l'industrie y sont assez actifs, on y fabrique surtout des armes et des tissus pour l'exportation.

II

TRAS OS MONTES.

Cette province confine vers l'ouest à celle de Minho, au nord à la Galice, à l'est au Léon, et au sud à la province de Beira. Son territoire large de 125 kilom. sur une longueur de 89, est très-montagneux; la température y est âpre et rude en hiver, torride en été. L'absence de voies de communication nuit beaucoup au développement des ressources naturelles de cette contrée; on y élève cependant un bétail très-renommé et, à défaut de froment, l'orge, le maïs et le seigle, ce froment

des pays pauvres, y sont cultivés avec succès. On y récolte, en outre, des vins très-estimés (cru de la Feitoria),et les oliviers y produisent de l'huile excellente. Clair-semée, la population subsiste de châtaignes, qui abondent dans ce pays de montagnes.

La capitale de la province divisée en deux districts, Bragance et Villa-Real, est Bragance (5,000 habitants), d'antique origine, avec une citadelle très-forte, sur les bords du Rio-Fervenza. Sa position au nord de la province et son voisinage de l'Espagne en font un marché très-important, centre de contrebande en même temps que de commerce. Elle a des manufactures de soie et de velours dont elle exporte les produits dans les provinces limitrophes de l'Espagne et dans l'intérieur du Portugal.

La petite ville de Miranda, sur la rive droite du Douro, fut jadis la capitale de la province. Elle compte à peine aujourd'hui un millier d'habitants; elle a conservé cependant le titre d'évêché, mais non l'évêque lui-même, qui de temps immémorial a établi sa résidence à Bragance. — Villa-Réal, sur le Corgo, est une petite ville de 6,000 habitants, enrichie par une exploitation vinicole bien entendue qui donne lieu, avec le commerce d'huile d'olive, à des transactions importantes. — Chaves (6,000 habitants), à quelques kilomètres de la frontière espagnole, est baignée par le Tamega; on y remarque un beau pont de 18 arches construit sous Trajan.

Elle doit son nom à ses eaux minérales (Aquæ Flaviæ), jadis très-fréquentées des Romains.

Les habitants du Portugal du nord ont de précieuses qualités morales; très-hospitaliers, sans rudesse, ils ont le caractère ouvert, plein de gaieté et de franchise; leur esprit manque de culture, mais est d'une remarquable vivacité naturelle: « Pour la danse et les chants, ce sont de vrais bergers de Théocrite. Souvent un jeune homme défie en vers un de ses compagnons, et l'autre lui répond en chantant des rimes improvisées. » Aussi est-ce de ces populations des hautes régions, si supérieures par l'intelligence et par le caractère, que part bien souvent l'initiative qui va donner le branle à la capitale elle-même; les changements et les révolutions accomplis à Lisbonne ne sont point acceptés par elles sans discussion; de là le nom de « cité mutine » donnée à Porto par les habitants de Lisbonne.

III

BEIRA.

La province de Beira, la plus grande des six provinces du royaume, s'étend sur une longueur de 245 kilom. et une largeur moyenne de 135. Limitée à l'ouest par l'Océan, elle confine à l'est au Léon et à l'Estramadure espagnole, au sud à l'Alemtéjo et à l'Estramadure portugaise. La serra d'Estrella, avec ses différents contreforts, serra d'Alcoba, serra Morada, etc., la traverse du nord-est au sud-

ouest. Elle est arrosée au nord par le Douro, qui la sépare de la province de Minho ; au centre par le Vouga, qui va se jeter dans la lagune d'Aveiro, et par le Mondego, dont le cours tout entier est compris dans le Beira ; au sud par le Tage, à son entrée en Portugal. Politiquement elle est divisée en Haute-Beira qui comprend la région enclavée entre le Douro et la serra d'Estrella, et en Basse-Beira qui s'étend de la frontière espagnole et de la rive droite du Tage aux pentes opposées de la même chaîne. Elle comprend cinq districts, Coïmbre, Aveiro, Viseu, Guarda, Castello, Branco.

L'aspect de la province, la fertilité du sol et le nombre des habitants varient beaucoup selon l'altitude et les districts. Les parties les plus peuplées de la province sont les districts du nord, enrichis par la culture de la vigne, et le district de Coïmbre, avec ses campagnes enchantées qu'arrose le Mondego, la « rivière des Muses. » Les populations du littoral se livrent à l'exploitation des marais salants et au cabotage.

Coïmbre (18,000 habitants), chef-lieu de la province et capitale du royaume jusqu'en 1433, a gardé son cachet et sa physionomie primitive de ville universitaire ; on n'y coudoie qu'étudiants, collégiens et graves professeurs en soutane, et on s'y croirait volontiers en plein moyen âge. Située à 182 kilom. de Lisbonne, à 107 de Porto, elle s'élève en un majestueux amphithéâtre que domine le palais de l'Université. Le plus intéressant des

monuments qu'on y admire est le couvent de Santa-Cruz qui renferme les cendres d'Alphonse Ier et de Sanche Ier. On va comme en pèlerinage visiter la « maison des larmes » (Quinta das lagrimas), où périt égorgée Inès de Castro. Les nymphes du Mondego, attendries par un sort si cruel, pleurèrent sur le corps sans vie de l'infortunée, et leurs larmes, dit Camoëns, se changèrent en une onde vive, source intarissable qui coulera aussi longtemps que vivra le souvenir du forfait et de l'expiation.

Le couvent de Bussaco avec ses rochers entassés, sa sombre couronne de forêts de cèdres et de cyprès, est un but d'excursion pour les habitants de Coïmbre. — Figueira da Foz (7,000 habitants), à l'embouchure du Mondego est, comme presque tous les ports du Portugal, d'un accès difficile, à cause des bancs de sables mobiles qui en défendent l'entrée et y entravent la navigation. Le mouvement des échanges et surtout le commerce d'exportation y sont néanmoins assez considérables; Figueira est le lieu d'embarquement des vins renommés du district de la Barraïda, qui sont le plus souvent connus et désignés sous le nom de vins de Figueira. Pendant la belle saison, des colonies de baigneurs viennent s'y établir. — Les deux ports d'Ovar (10,000 hab.) et d'Aveiro (7,000 hab.), sont situés dans la contrée de lagunes et d'étangs à laquelle on a donné le nom de « Hollande portugaise. » Aveiro, à l'embouchure du Vouga, fut jadis une

ville très-florissante; elle armait un grand nombre de bâtiments pour la grande pêche, mais l'entrée de son port s'est peu à peu ensablée. La barre même se déplace sans cesse: « l'ancienne ouverture, dite Barra da Vagueira, se trouvait près de l'extrémité méridionale du long estuaire intérieur; actuellement, la passe est directement en face d'Aveiro. »

Viseu (9,000 hab.) s'élève dans les montagnes où le Mondego prend sa source. Les visiteurs et les marchands accourent de tout le royaume à la foire qui s'y tient en septembre. Cette ville, l'une des plus anciennes du Portugal est le siége d'un évêché; sa cathédrale renferme un tableau attribué à un peintre inconnu, Gran Vasco, et qui est un vrai chef-d'œuvre. Au nombre des souvenirs historiques dont s'honore Viseu, est celui de Viriathe, le Vercingétorix espagnol; on y voit les restes d'un camp romain appelé du nom du héros. « Camp de Viriathe » (*Cava do Viriato*). Tout au nord de la province, au sud du Douro, s'étend nichée au milieu de bosquets et de verdoyantes campagnes la petite ville de Lamégo (9,000 hab.) — Guarda, chef-lieu d'un des districts de la province au sud-est de Viseu, est le siége d'un évêché. — Covilhao (7,000 hab.) sur un des derniers contreforts de la serra d'Estrella, est une petite ville manufacturière qui renferme d'importantes fabriques de draps et de lainages. — Castello-Branco (7,000 hab.), s'élève dans le district le moins fertile et le moins peuplé

de la province de Beira; elle est ville épiscopale en même temps que place forte, mais sa cathédrale est située hors de ses murs.

IV

ESTRAMADURE.

Baignée à l'ouest par l'Océan, limitée au nord par la province de Beira, à l'est et au sud par l'Alemtejo, l'Estramadure a une longueur moyenne de 200 kilomètres sur une largeur d'environ 130. Elle est divisée en trois districts : Lisbonne, Leiria, Santarem. Le Tage qui la traverse la divise en deux parties comme il divise le Portugal lui-même en deux moitiés inégales. Le Sado qui naît dans l'Alemtejo arrose aussi l'Estramadure dans la dernière partie de son cours. Rien de plus dissemblable pour l'aspect et les productions que les contrées situées au nord et au sud du Tage sur les rives opposées du fleuve : à droite, le pays compris entre l'estuaire du Tage et la mer est très-montagneux ; la serra d'Estrella projette vers le sud-ouest une chaîne irrégulière qui est comme l'épine dorsale de cette péninsule. Parmi les points culminants on cite, au sud de Leiria, la serra do Aire ou « Montagne des Vents » et le Monte Junto. A l'extrémité méridionale de la presqu'île s'étend une longue suite de collines enchevêtrées qui coupent le pays dans tous les sens

C'est cette région tourmentée, sorte de camp retranché établi par la nature, qui servit à deux reprises aux Anglais de ligne de défense inexpugnable pendant la guerre de l'indépendance (Vimeiro et Torras-Vedras 1808-1810). D'origine volcanique cette contrée est sujette à de fréquents tremblements de terre: le plus terrible dont l'histoire fasse mention est celui de 1755.

A gauche du Tage, au contraire, le pays s'aplanit et n'offre d'autres hauteurs que les collines d'Arrabida d'où l'œil émerveillé embrasse Lisbonne dans un magnifique panorama. Au nord du Tage, ce ne sont que riches cultures de vignobles, de grains et de fruits; pas un pouce de ce sol prodigue n'est improductif: les intelligents habitants du pays emploient toute leur industrie à accroître par des procédés artificiels et par des irrigations bien ménagées la fécondité naturelle du sol. Aussi a-t-on pu appeler l'Estramadure « un paradis terrestre », « la corne d'abondance du Portugal. » Cette dénomination n'est vraie que de la partie de la province située sur la rive droite du Tage; les terres du sud, en effet, sont le plus souvent marécageuses et sablonneuses, de productions peu variées et d'aspect monotone. Ce désert brûlant est comme une anticipation de l'Afrique sur le continent européen.

Lisbonne (230,000 habitants), l'antique Ulyssipo, est le chef-lieu de l'Estramadure et la capitale du royaume. Située sur la rive droite du Tage, à

l'endroit où, après avoir formé un vaste golfe, le fleuve qui est bien plutôt alors un bras de mer se resserre subitement. Lisbonne, pour qui arrive de l'Océan, présente un spectacle incomparable. Rien de plus imposant et de plus majestueux que la masse de ses édifices se détachant sur le fond d'un ciel toujours bleu, de plus svelte et de plus élégant que les flèches élancées de ses innombrables églises; dans le lointain, de vieux castels, des tours grises dominent çà et là les bords du fleuve et mirent dans ses eaux leurs formes effacées. On comprend et on partage presque l'admiration enthousiaste des Portugais pour leur métropole:

> Que nâo tem visto Lisboâ,
> Nâo tem visto cosa boâ.
>
> Qui Lisbonne n'a vu,
> Rien de beau n'a vu.

Lisbonne est bâtie en amphithéâtre sur des collines dont l'amour-propre des Portugais a fixé le nombre à sept, ni plus ni moins, comme pour la ville éternelle. La luxuriante végétation des hauteurs voisines sert de cadre incomparable à ce tableau radieux de lumière. La ville s'étend le long du Tage sur un espace de 5 kilomètres et même de 14 kilomètres si l'on ajoute à la ville ses faubourgs. On ne pouvait manquer de comparer cette admirable position de Lisbonne à celle de Contantinople; le rapprochement est tout à fait justifié et, « dans

la physionomie intérieure même, le désenchantement que l'on éprouve en pénétrant dans certains quartiers ajoute encore à la ressemblance. » Lisbonne en effet ne gagne pas à être vue de près; les plaques de faïence et de terre cuite blanche et bleue dont sont extérieurement revêtus certains palais, de loin reluisent et miroitent au soleil, mais quand on s'approche, ce genre d'ornement bizarrement bariolé paraît d'un assez pauvre goût. Lisbonne a d'ailleurs l'aspect d'une ville toute moderne ; elle réunit tous les édifices nécessaires à l'existence et au développement d'une cité maritime et commerçante de premier ordre, bourse, douane, place magnifique (*Largo do Commercio*) collége, etc. Mais elle a peu de monuments se distinguant par leur valeur architecturale: d'une construction monotone, de proportions massives, la plupart des édifices publics de Lisbonne pèchent par le manque d'originalité et de style. Le seul édifice qui échappe à cette critique est la chapelle de Saint-Jean-Baptiste : entièrement montée à Rome, elle y fut temporairement exposée dans la basilique de Saint-Pierre d'où elle fut expédiée en Portugal par fragments : « colonnes, autel, panneaux, pavé, tout n'y est que marbre, phorphyre, jaspe, cornaline, lapis-lazuli. »

Le vrai chef-d'œuvre monumental de la région est le célèbre acqueduc des « Agoas livres » qui amène à la capitale les eaux de la source de Bellas, bourg situé à une quinzaine de kilomètres de la

capitale. Construit de 1732 à 1738, sous Jean V, le « Rei Edificador », il traverse la vallée d'Alcantara sur 35 arches dont la plus élevée a 75 mètres de hauteur et près de 35 de largeur.

La situation géographique de Lisbonne éclaire et domine l'histoire passée de cette grande cité et ses destinées futures. « De même que les conditions du sol et du climat expliquent en grande partie les destinées du Portugal, de même l'histoire de Lisbonne se lit dans les traits du milieu géographique. » Située au centre du littoral portugais, « à l'endroit autour duquel devaient le mieux s'équilibrer les forces du pays, » elle a l'inappréciable privilége de posséder l'un des meilleurs ports du monde, accessible par un chenal d'une profondeur moyenne de 30 mètres, protégée contre les vents par sa position naturelle et contre les attaques du dehors par d'importants ouvrages de défense que couronnent le goulet, le château-fort de Saô Julião et la tour de Bugio.

Mais c'est surtout sa position avancée vers l'Océan et l'Amérique qui fait de Lisbonne le débouché naturel et obligé de la péninsule entière, l'entrepôt des marchandises de l'Europe et de l'Amérique. Si le mouvement des échanges entre Lisbonne et l'Espagne ou le reste de l'Europe n'est pas aussi considérable qu'on serait en droit de l'attendre de sa merveilleuse situation [1], c'est que

[1] Commerce de Lisbonne en 1868 : 105,388,000 francs.
Mouvement des navires, 3,286 navires, jaugeant 1,213,000 tonnes.

la grande cité lusitanienne n'est directement reliée par ses voies ferrées ni à la France, ni à l'Espagne même ; la jalousie mal entendue des Espagnols et l'incurie des Portugais sont de fâcheux obstacles au développement des relations entre les deux pays ; la nécessité, il est vrai, a fait déjà tomber une partie des barrières maladroites, qu'élevaient systématiquement entre eux ces deux peuples rivaux et, pendant les dernières guerres civiles, privée de la plupart de ses débouchés vers la France, l'Espagne a dû plus d'une fois avoir recours, pour l'exportation comme pour l'importation, au commerce de Lisbonne. Pourtant dans l'état actuel, les exportations de Lisbonne prennent pour la moitié le chemin du Brésil et non celui de l'Espagne; pour les importations, l'Angleterre est au premier rang; le Brésil ne vient qu'après, mais à un long intervalle.

Le climat de Lisbonne et de ses environs est des plus doux ; il « se rapproche de celui des Iles Fortunées et des bienheureuses Antilles. » La neige y est si peu habituelle que « encore au siècle dernier le prodige d'une neige abondante effrayait les habitants de Lisbonne, au point qu'ils se précipitaient dans les églises, imaginant que la fin du monde approchait [1]. »

Sur la rive droite du Tage, au nord de la capitale, Cintra (10,000 hab.), reliée à Lisbonne par

1 M. E. Reclus.

un chemin de fer à rail unique, s'étage gracieusement sur une verdoyante colline dans un site admirable, le « glorious Eden » de lord Byron. Des châteaux, des couvents, des résidences royales s'élèvent tout autour sur des pentes pittoresques. — Mafra, à 27 kil. comme Cintra de la capitale, renferme l'Escurial portugais, masse informe de constructions restées inachevées, aujourd'hui transformée en École militaire; ce sombre édifice ne contient pas moins de 1,000 chambres et de 5,200 fenêtres. — La bourgade d'Alcobaça est fréquentée par les voyageurs qui viennent en pèlerinage artistique visiter son abbaye où l'on voit les tombeaux d'Inès de Castro et de Pierre le Justicier. — Leiria, à 116 kil. de la capitale, située dans une région montagneuse, au milieu d'un site ravissant, se vante d'avoir été jadis la résidence du Roi laboureur; cette petite ville, siége d'un évêché, resta longtemps déchue; son commerce s'est quelque peu relevé dans ces dernières années. Dans le territoire de Leiria s'élève le couvent de Batalha dont le frontispice gothique est la plus remarquable œuvre d'art de ce genre qui existe en Europe. — Thomar (5,000 hab.) fut autrefois le siége de l'ordre des Chevaliers du Christ. C'est aujourd'hui une petite ville industrielle avec de nombreuses filatures. Son église contient des tableaux « plus anciens, assure-t-on, que ceux même de l'école de Sienne. » — Santarem (9,000 hab.) sur la rive droite du Tage, est distante de 78 kil. de Lisbonne, à laquelle la

relie un chemin de fer ; cette ville, jadis résidence de quelques-uns des premiers rois du Portugal, fait un commerce assez actif avec Lisbonne, par la voie fluviale.

Sur la rive gauche du Tage où « la faible profondeur des eaux, la nature sablonneuse du sol et les marécages s'opposent à l'établissement de grandes cités », la seule ville importante est Sétubal, (15,000 hab.), troisième port du royaume, à 29 kil. de Lisbonne. Le voisinage de Lisbonne fait une désastreuse concurrence au commerce maritime de Sétubal, les ressources du Portugal n'étant pas assez développées pour entretenir le commerce de deux grandes villes aussi rapprochées. Les principaux produits exportés de Sétubal sont les oranges, le vin muscat, le liège et le sel de ses marais qui est le plus renommé de l'Europe [1].

La petite ville de Cezimbra (4,300 hab.) n'est plus qu'un port de pêche. — Troja est ensevelie aujourd'hui sous des couches profondes de sables ; on a exhumé récemment « des mosaïques romaines, des assises de marbre, et toute une rue tracée peut-être par les Phéniciens. »

1 Production du sel en Portugal (1870) 320,000 tonnes.
— dans le district de Sétubal. 184,000 tonnes.

V

ALEMTEJO.

L'Alemtejo est une des plus vastes et des plus fertiles provinces du Portugal ; mais elle est aussi la moins peuplée si l'on tient compte de son étendue. Avec une superficie de 24,387 kilom. carrés ; sa population est à peine de 331,000 hab. ou de 14 hab. par kilom. carré. Elle est limitée au nord, comme son nom l'indique (Alem-Tejo, Outre-Tage), par le Tage qui la sépare de la province de Beira et de l'Estramadure portugaise, à l'ouest par l'Océan, à l'est par l'Andalousie et l'Estramadure espagnole, au sud par l'Algarve. Elle comprend trois districts, Evora, Portalègre, Béja.

L'Alemtejo présente l'aspect général d'une vaste plaine ondulée qui s'élève vers l'est. Du nord-est au sud-ouest courent des chaînes de montagnes dont la plus élevée, la serra de Saô Mamede à une altitude de 1025 mètres. La serra de Ossa (649 m.) se rattache aux ondulations des plaines dites Campo de Beja (252 m.) qui se continuent elles-mêmes par le « champ d'Ourique » (222 m.), théâtre de la grande défaite des Maures qui assura en 1139, l'indépendance du Portugal. La serra de Monchique (903 m.) court de l'est à l'ouest, et forme l'ossature du Portugal méridional où elle sépare l'Alemtejo de l'Algarve. Le Tage, le Sado et le Guadiana arrosent

cette province ; le Guadiana, comme la plupart des fleuves de l'Espagne et du Portugal, ne peut servir de voie de communication, car son cours resserré dans un lit de rochers se précipite avec violence de rapide en rapide. Soixante kilomètres à peine de ce grand fleuve sont navigables. Les débordements des rivières sont fréquents dans l'Alemtejo ; les eaux débordées forment des marais stagnants (lagunes de Pera et d'Odemira) d'où s'échappent, sous l'influence d'un climat torride, des émanations pestilentielles.

Rien de plus monotone que l'aspect général de l'Alemtejo ; les plaines succèdent aux plaines, les landes succèdent aux landes ; nulle vie, nulle animation, l'œil n'embrasse que le désert jusqu'aux confins du vague horizon : çà et là tourbillonnent des nuages de poussière soulevés par le vent ; le paysage est morne, l'air suffocant, la terre enflammée. A de longs intervalles apparaissent de pauvres villages perdus dans ces immenses solitudes ; la population agricole n'habite pas la campagne, mais un petit nombre de bourgs et de villes ; ces terres si riches qu'on a pu appeler le grenier d'abondance du Portugal, restent en friche et nul de leurs possesseurs ne songe à remédier à ce déplorable état de choses. En effet le régime des grandes propriétés territoriales y prévaut encore, et le paysan n'a nul souci de cultiver une terre dont il ne partagerait pas les fruits. Aussi l'olivier sauvage est-il le seul à y croître, et les troupeaux de mou

tons et de porcs sont l'unique richesse d'un pays qui possède tant de ressources naturelles.

La capitale de la province est Evora (l'ancienne « Ebora Cerealis ») (13,000 hab.), à 125 kilom. de Lisbonne. Cette ville qui fut la résidence de plusieurs rois est aujourd'hui le siége d'un archevêché. Elle n'a conservé de son ancienne splendeur qu'un magnifique aqueduc romain, un temple de Diane, et le titre qu'elle se donne ambitieusement à elle-même de seconde cité du Portugal.

Elvas (12,000 hab.), dans une position inaccessible avec ses murs crénelés et sa citadelle réputée imprenable, fait face à la ville espagnole de Badajoz et à Olivença, place forte jadis portugaise que les Espagnols ont prise au commencement de ce siècle et qu'ils ont gardée depuis au mépris des traités. — Portalègre (6,500 hab.) possède quelques manufactures de draps. — Béja (6,600 hab.) l'ancienne Pax Julia, s'élève sur une colline au milieu de riches campagnes ; elle est fière de son château construit par le roi Denis, de sa ceinture de hautes murailles et de ses quarante tours.

VI

ALGARVE.

L'Algarve est la moins étendue des provinces du Portugal ; sa superficie ne dépasse pas 4,850 kil. carrés, et sa population est de 188,500 hab. ou de 39 hab.

par kil. carré. Aussi ne forme-t-elle qu'un seul district. Limitée au nord par la serra de Monchique et l'Alemtejo, à l'est par le Guadiana et l'Andalousie, elle est environnée des deux autres côtés par l'Océan. La serra Caldeirao ou du « Chaudron [1], » et la serra de Monchique couvrent de montagnes et de collines les deux tiers de la superficie de l'Algarve. Une des ramifications de la serra de Monchique, « l'Échine de Chien » se détache au Foya de Monchique de la chaîne principale et, après avoir traversé la péninsule triangulaire qui termine au sud-ouest le continent européen, va expirer au cap Saint-Vincent et au promontoire de Sagres.

L'aspect général de l'Algarve est beaucoup plus riant que celui de l'Alemtejo; quand on atteint les hauteurs de la serra de Monchique, le contraste est saisissant entre le paysage éteint que l'on vient de traverser et le panorama animé, vivant que présente l'Algarve; villes et villages apparaissent au loin noyés dans les massifs de verdure de la plaine ou coquettement nichés, avec une irrégularité charmante, sur les pentes ombragées de bois de châtaigniers. Au delà du radieux Océan émergent comme des points mobiles les voiles fugitives des imperceptibles bateaux de pêche. Pêcheurs et laboureurs, l'active et laborieuse population de l'Algarve n'imite pas l'insouciante paresse de ses voisins de l'Alemtejo; elle s'entend

1 Elle doit ce nom à un cratère de volcan.

fort bien à la culture des céréales, des vignes et des oliviers. Les habitants de l'Algarve ont hérité ces qualités d'industrieuse activité et de science agricole des anciens possesseurs du sol, les Arabes, dont ils ont gardé dans leurs mœurs plus d'un souvenir; à égalité de ressources naturelles, l'Algarve est comparativement bien plus riche que l'Alemtejo : « tant vaut l'homme, tant vaut la terre ! »

La capitale de l'Algarve est Faro (10,000 hab.), siége d'un évêché à 218 kilom. de Lisbonne. Son petit port n'a que cinq mètres d'eau à marée haute, et n'est accessible qu'aux navires d'un très-médiocre tonnage. Les fruits, l'huile d'olive, le poisson sont les principaux produits qu'on en exporte. — Tavira (9,000 hab.), s'élève dans une situation délicieuse. Elle est protégée contre la houle et les vents du large par une levée de sable parallèle au rivage; mais la barre de son port est très-difficile à franchir; aussi le commerce d'exportation s'y fait-il par le cabotage. — Saô Domingo qui n'était jadis qu'une bourgade ignorée, a été transformée en quelques années par l'industrie métallurgique en une ville florissante qui grandit et se développe de jour en jour. L'extraction du minerai de cuivre y dépasse aujourd'hui 100,000 tonnes par an. Cette exploitation habilement dirigée par des capitalistes anglais a enrichi toute la région du bas Guadiana. — Villa Real de Santo Antonio, débouché naturel des produits de l'industrie minière

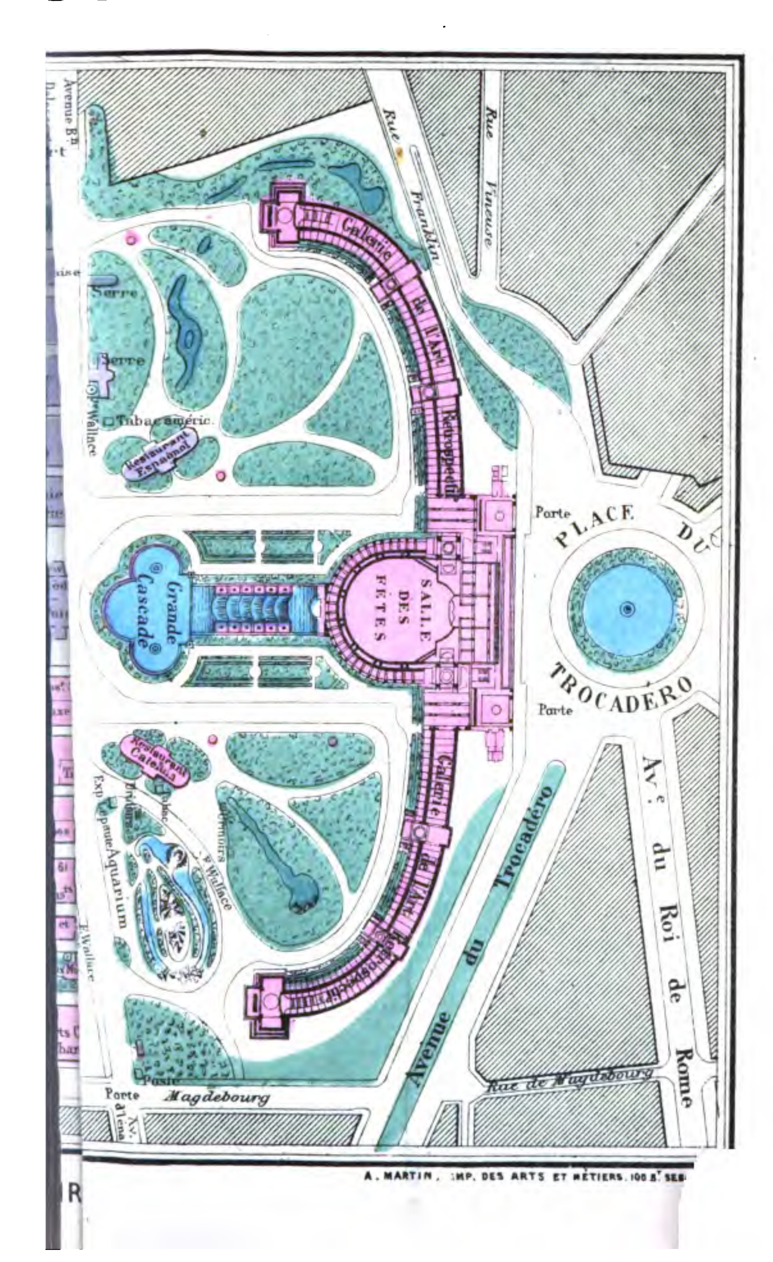
de Saô Domingo a bénéficié de cet heureux changement. Naguère misérable hameau de pêcheurs, il voit maintenant chaque année « six cents navires franchir sa barre pour venir prendre leurs chargements de minerai. » — Villanova de Portimao est également un port très-fréquenté. — Lagos (8,000 hab.) se glorifie de son port creusé, dit-on, par les Carthaginois; elle exporte des vins et des fruits (oranges et figues). — Sagres doit son nom à l'antique « Promontoire Sacré », le « Finistère » des anciens; c'est dans la contrée enchanteresse qui l'entoure que « les dieux venaient se reposer la nuit de leurs travaux et de leurs voyages à travers le monde. » Cette petite ville est doublement fameuse par le séjour du grand Infant, don Henri, qui y établit une école d'hydrographie, et par les célèbres expéditions qui, parties de son port, allaient à la découverte de pays nouveaux et y rentraient chargées des merveilles de mondes inconnus.

DEUXIÈME PARTIE

LE PORTUGAL

A L'EXPOSITION DE 1878.


Serre
Serre
Cascade
Aquarium


Rue Franklin
Rue Vineuse
Galerie de l'Art
Serre
Serre
Tabac améric.
Restaurant Espagnol
F. Wallace
Porte
PLACE DU TROCADERO
SALLE DES FÊTES
Grande Cascade
Porte
Galerie de l'Art
Aquarium
F. Wallace
Avenue du Trocadéro
Av.e du Roi de Rome
Rue de Magdebourg
Poste
Porte Magdebourg
Av. d'Iéna
A. MARTIN, IMP. DES ARTS ET MÉTIERS, 100 B.d SEB

LE PORTUGAL

A L'EXPOSITION DE 1878.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

SUR LE PLAN GÉNÉRAL DE L'EXPOSITION.

I

LE CHAMP DE MARS.

Le grand vestibule, les trophées. — L'entrée principale de l'Exposition se trouve du côté du pont d'Iéna. Le fronton qui la décore, pèse environ 10,000 kilogrammes ; il se compose d'un écusson aux initiales R. F. Deux femmes-génies, les ailes déployées, se tiennent par une main, et, portant de l'autre une gerbe et un flambeau, lui servent de support. Au sommet de l'écusson, on lit en relief, sur un fond d'épis, le mot *Pax*, qui deviendra la devise nationale de la France ; à la base, 1878.

Le vestibule d'honneur, qui tient toute la largeur de la façade, est splendide avec ses voussures en

or mat qui rappellent les tons discrets de Saint-Marc de Venise ; à droite, dans de hauts pavillons, rouge-foncé, découpés artistement et surmontés de petits dômes en cuivre sourd, sont exposés les trésors que le prince de Galles a rapportés dé son voyage des Indes. La statue équestre, avec de beaux bas-reliefs représentant la réception des princes indigènes, domine ces merveilles. A gauche, une manière de temple grec abrite les tapisseries des Gobelins ; des étagères, placées à l'avant et à l'arrière, font valoir les vases gigantesques de Sèvres, ou les pièces délicates de notre manufacture nationale. Au centre, avec ses quatre cadrans, une grande horloge s'élève, surmontée d'une sphère qui indique le mouvement de la terre et de la lune. Derrière cette horloge s'ouvre la galerie de la sculpture française et, après elle, toute la section des beaux-arts jusqu'à l'École militaire, tandis que toute la place est réservée, d'un côté, à la section française et, de l'autre, aux sections étrangères.

Les grands dômes couvrant les pavillons qui forment les quatre coins du Champ de Mars, sont des plus élégants ; vitrés, ornés d'armes, de banderoles de toutes couleurs et de tous pays, ils forment les extrémités des deux galeries des machines françaises et étrangères. Quatre trophées ornent ces angles, ce sont : une colossale statue équestre de Charlemagne, du sculpteur Thiébaut ; l'empereur est là, sceptre en main, diadème en tête ; de

chaque côté, deux guerriers tiennent les rênes du cheval. On a eu toutes les peines du monde pour hisser à 10 mètres de hauteur ce groupe en bronze pesant 25,000 kilogrammes.

A l'autre angle de la galerie des machines françaises, qui se trouve du côté de l'école militaire, éclate un immense trophée de tubes métalliques, surmonté d'une sphère de cuivre de trois mètres de diamètre.

Les deux autres dômes sont à l'Angleterre et aux Pays-Bas ; la première a échafaudé un kiosque énorme et très-compliqué, au sommet duquel on lit : *Canada*, et qui renferme à sa base des curiosités de l'Amérique anglaise ; les Pays-Bas ont formé, avec les végétations de leurs colonies océaniennes, un dernier trophée flanqué des coupes les plus diverses d'arbres rares des îles de la Sonde et autres.

La rue des façades et la galerie du travail manuel. — Une idée ingénieuse et absolument nouvelle, c'est celle d'une voie à ciel ouvert qui traverse tout le palais sur une longueur de plus de 700 mètres. Là, chaque nation a sa façade typique ; la France devait avoir, parallèlement, des constructions originales de Bretagne, d'Auvergne, du midi et du nord, mais on a dû renoncer à ce projet trop dispendieux.

L'Angleterre a cinq façades, entre autres un pavillon en simples briques rouges avec encadrement de

pierres blanches et fenêtres à vitraux, et deux cottages des plus confortables, dont l'un est spécialement réservé au prince de Galles.

Les États-Unis nous montrent une maison en bois comme en construisent les colons dans l'intérieur des terres; la Suède et la Norwège font remarquer leur fortes constructions en bois de style scandinave; vient ensuite l'Italie dont la façade est une grande arcade flanquée d'autres plus petites, séparées par des colonnes de stuc, imitant le marbre vert; entre ces colonnes se dressent des marbres sculptés et des terres cuites. Le Japon est représenté par un petit temple Bouddhique; la Chine tout ornée de monstres et de chimères, laisse flotter à son sommet un drapeau blanc où un dragon bleu, absolument fantastique, se dresse tout hérissé. La façade d'architecture mauresque de l'Espagne rappelle le péristyle de l'Alhambra de Grenade, qui est ciselé et historié comme un bijou; voici maintenant l'Autriche-Hongrie dont la galerie de neuf arcs est supportée par des colonnes accouplées; aux ailes, deux pavillons; la corniche qui couronne le bâtiment, supporte des statues allégoriques : l'Art, les Sciences, le Commerce, etc.; cette façade ne mesure pas moins de 75 mètres.

La Russie nous offre un *Isba*, vaste construction en bois, faite de rondins dégrossis, agrémentée d'élégantes découpures qui ne manquent pas d'originalité. Plus loin, la Suisse arrondit une coupole

élégante et azurée, ornée des signes du zodiaque La devise nationale se détache au sommet de l'entablement ; « *Einer für Alle! — Alle für Einer!* » (un pour tous, — tous pour un!) Une horloge forme le milieu de l'édifice ; à l'heure, deux mannequins revêtus, dit-on, d'armures qui datent de la bataille de Granson, frappent à tour de rôle sur un timbre avec des marteaux. La façade de la Belgique peut être considérée comme l'œuvre capitale de la section étrangère; les Chambres belges ayant voté un crédit de 500,000 francs pour l'Exposition, on a bien fait les choses, en bâtissant un grand hôtel flamand, en briques et en pierres bleues de Soignies et d'Écaussines, avec des colonnes de ses beaux marbres noirs, bruns ou verts. La Grèce paraît bien petite à côté, mais elle intéresse avec sa maison blanche qu'elle intitule : « *la maison de Périclès* », et sa *loggia*, qui défend des ardeurs du jour. Viennent successivement le Danemark, puis les États de l'Amérique centrale et méridionale, qui donnent un spécimen riche et simple de leurs constructions ; un joli balcon leur prête un cachet tout oriental.

Les royaumes de Perse et de Siam, la Tunisie et le Maroc se suivent fraternellement ; malgré l'exiguïté des façades, l'œil s'arrête sur le minaret tunisien, où il semble qu'un *muezzin* va apparaître. Le grand duché de Luxembourg, la principauté de Monaco, la république du Val d'Andorre sont réunis dans une devanture commune. Le Por-

tugal a dessiné les poétiques arceaux du cloître des Hiéronymites de Bellem et du couvent de Batalha; deux merveilles que ces arceaux; ce ne sont que sculptures et ciselures dans la pierre blanche, où de grands saints se détachent admirablement. Les Pays-Bas terminent cette avenue imposante de l'architecture de tous les peuples. Leur façade en pierres et briques rouges représente l'hôtel de ville de la Haye avec son léger beffroi.

On arrive ainsi à l'entrée qui fait face à l'école militaire; ce côté, parallèle au vestibule d'honneur, sert de galerie au travail manuel; là, de jeunes ouvrières font des éventails, des colliers, des fleurs, et tous ces jolis bibelots parisiens qui ne vivent qu'un jour et sont si charmants. Au milieu, la taillerie de diamants française, la première établie à Paris, laisse voir les intéressantes opérations par lesquelles passe la précieuse matière avant de devenir parure scintillante.

Ces travaux reposent du perpétuel mouvement des galeries des machines.

Le pavillon central de la ville de Paris. — Les galeries des beaux-arts sont séparées, au centre même du palais du Champ de Mars, par l'élégant pavillon de la ville de Paris. A proprement parler, ce n'est pas un type de l'architecture française, mais plutôt un assemblage des styles composites, qui forment ce qu'on appelle l'architecture du XIXe

siècle. Il est très-orné, très-chargé de terres cuites, de faïences, de dorures, soutenu par des colonnettes de fonte et recouvert d'une toiture transparente en verre dépoli. Il renferme tout ce qui a rapport au service municipal : écoles, égouts, pompes, travaux de la ville, plans en relief, entre autres celui du marché aux bestiaux de la Villette et celui de l'hôtel de ville restauré. Autour du pavillon et sur ses murs mêmes sont plantés les produits les plus remarquables des magnifiques serres de la Ville, dont les spécimens sont sans cesse renouvelés. Un petit jardin, orné de statues, de gazons et de bancs, sert de repos, de chaque côté. C'est sur ces parterres que s'ouvrent, par des portiques monumentaux, les deux entrées de la galerie des beaux-arts. Ils sont couverts d'émaux, de paysages et de figures allégoriques ; ils représentent : l'un, Apollon sur son quadrige, l'autre, une réduction du Parthénon et de la maison dite la Lanterne de Diogène, offrant le type de l'architecture grecque.

A gauche et à droite du Champ de Mars sont des cafés et des restaurants qui coupent l'exposition d'horticulture. Inutile de dire que l'affluence est grande de ces côtés où les Tziganes, avec leurs concerts improvisés, font florès. A côté deux, on admire le tonneau de MM. Wilhaumser et Müller, de Strasbourg, mesurant 4 mètres à la tête, et 4 mètres 50 au plus fort diamètre ; il contient 600 hectolitres.

Le parc du Champ de Mars. — Une immense pelouse verte de 223 mètres de longueur, placé entre les deux palais, repose la vue et permet de contempler l'ensemble du palais du Trocadéro, qui éclate de toute la blancheur de ses colonnes et de ses statues.

Cette partie est très-animée, les allants et venants se reposent là de préférence dans des chaises-paniers très-confortables. Ce ne sont, de tous côtés, que massifs d'azalées et de rhododendrons ; deux petits lacs, bornés par des rochers et des cascades artificiels, mettent la fraîcheur au milieu de cette végétation. Sans entrer dans le détail des œdicules qui meublent ce parc très-vaste, s'étendant jusqu'au pont d'Iéna, citons, outre un restaurant belge et un restaurant français, le chalet des manufactures de l'État, où l'on assiste à la fabrication des cigarettes et des cigares de la régie; le pavillon de la grande usine métallurgique du Creuzot, où l'on peut étudier de près les machines les plus puissantes, telles que le fameux marteau-pilon, un véritable phénomène; un peu plus loin, le ministère des travaux publics expose sa collection si complète de pierres et de marbres français de toutes espèces; le hangar des Terres-Noires, près duquel un escalier et un petit pont conduisent à l'Exposition agricole qui s'étale tout le long du quai d'Orsay.

La tête de la grande satue de Bartholdi, représentant l'Union américaine, est placée entre le Champ de Mars et le Trocadéro.

II

LE TROCADÉRO.

Le pont d'Iéna, la ferme japonaise, le quartier tunisien. — Le pont d'Iéna est élargi au moyen de poutres métalliques placées en travers et appuyées sur des socles qui reposent sur l'ancien tablier; entre les deux tabliers courent trois énormes conduits qui amènent au Champ de Mars l'eau de la grande cascade du Trocadéro.

Sur la gauche, en montant la pente du Trocadéro, on voit le Japon agricole représenté par une maison de ferme exactement semblable à celles qu'on rencontre dans l'intérieur des îles japonaises; on y pénètre par une porte cochère très-travaillée, sur le sommet de laquelle se dressent, avec une véritable verve, des coqs et des poules sculptés; à droite et à gauche, des branches pleines d'épines sont travaillées avec art. On se trouve alors dans un jardinet plein de plantes du pays; l'habitation, basse et ouverte à tous vents, laisse voir des meubles pittoresques; à côté, une fontaine où l'on peut boire; le poulailler, rempli de jolies poules blanches à crêtes rouges; le parasol, à l'ombre duquel la famille peut venir se reposer; les faïences d'usage quotidien, les bronzes, etc., etc. Le Japonais en costume du pays qui vous reçoit, parle

très-bien le français. On fait le tour de la barrière en bambou, et l'on voit successivement : les Tunisiens avec leurs jolis bibelots ciselés, leurs parfums pénétrants et leur musique monotone; la maison aux armes de Lion et soleil, qui a reçu le Schah de Perse, mystérieuse avec ses vitraux de couleurs ; plus loin, un village norvégien-suédois, au centre duquel une tour en bois s'élève, ayant à son sommet une horloge de Stockholm ; l'Égypte, aussi représentée par une bâtisse originale, ainsi que le Maroc, qui a son musée et son café.

Partout, des oasis de verdure et de fleurs ornent ce paysage unique, dessiné par tous les pays du monde.

L'habitation chinoise, les forêts, l'aquarium. — La Chine offre le spécimen très-curieux et absolument authentique d'une maison des environs de Pékin ; elle est riche en ciselures dorées des plus fines, qui se détachent sur fond rouge. Dans la cour intérieure se dresse un kiosque très-découpé qui offre un abri contre les chaleurs du jour. Un grand nombre de Chinois en costume national, avec leurs grandes robes en soie et leurs cheveux tressés en longues queues, vendent des porcelaines et des curiosités du Céleste empire.

A droite, voici le pavillon de l'administration des Forêts, qui n'est qu'une dentelle de bois sculpté ; puis, la blanche façade du palais algérien,

de forme rectangulaire, flanquée à ses angles de quatre tours couronnées de créneaux. La façade principale se fait surtout remarquer par une porte richement encadrée de faïences et émaillée d'arabesques. C'est la reproduction de celle de la célèbre mosquée de Sidi-Bou-Médin : de chaque côté, sont deux petites tours aux dômes très-bas surmontés d'un croissant d'or; dans un des angles se dresse la haute tour carrée d'un minaret qui rappelle celui des ruines de la mosquée d'El-Man-Souka. Une frise polychrome décore la muraille blanchie à la chaux, rendue éblouissante au soleil; l'intérieur est riche et gracieux comme toutes les constructions mauresques; sa cour est fermée par quatre galeries à arcades supportées par des colonnes torses, dont les parois à jour varient les effets de lumière et d'ombre. Une fontaine jaillissante, encadrée des arbustes et des fleurs les plus caractéristiques du climat et de la flore de l'Algérie, et provenant du Hamma d'Alger, forme le milieu de cette magnifique construction.

L'aquarium d'eau de mer et l'aquarium d'eau douce abritent les habitants aquatiques les plus variés; on descend dans ces réservoirs souterrains avec bonheur, pour s'y mettre au frais. C'est le plus vaste palais de poissons qui existe.

Le palais et la salle des fêtes. — Le palais du Trocadéro se compose d'une immense rotonde exhaussée de deux tours; elle a, à son sommet,

une Renommée en bronze doré, du sculpteur Mercié, et se complète par deux ailes en demi-cercle. Tout l'extérieur du monument est à jour; c'est un promenoir dont les colonnes de pierre blanche se détachent sur fond rouge. La grande rotonde a trois étages, ornés de trente statues allégoriques représentant : la Peinture, l'Agriculture, la Géographie, la Médecine, la Navigation, etc. ; six grands groupes en fonte de fer doré symbolisent les parties du monde. Ils sortent de mains de maîtres, tels que : MM. de Falguière, Mathurin Moreau, Millet, Schoenewerck et Delaplanche. Entre ces figures, jaillit une cascade qui tombe avec fracas, et va s'affaiblissant sur des degrés de marbre du Jura ; de ci, de là sort un jet écumant, et quatre groupes colossaux d'animaux en fonte dorée se dressent de chaque côté.

Dans la rotonde centrale se trouve la grande salle des fêtes; l'amphithéâtre à lui seul ne contient pas moins de 4,000 spectateurs. La scène est construite de telle sorte que quatre cents musiciens y jouent à l'aise, en temps ordinaire; l'adaptation d'un plancher mobile, qui, partant de l'extrémité de la scène va s'abattre sur les premiers rangs des fauteuils, permet en outre de donner des auditions exceptionnelles, auxquelles peuvent prendre part 1,200 exécutants. L'orgue qui s'élève au fond de la scène, est d'une hauteur de douze mètres, et d'une puissance telle que les soufflets sont desservis par une machine à vapeur. L'éclai-

rage de cette salle splendide, de MM. Davioud et Bourdais, dont la hauteur intérieure n'a pas moins de trente-deux mètres est entretenu par 4,000 becs de gaz qui éclairent *à giorno* l'immense coupole.

Dans les deux pavillons adjacents à la rotonde centrale se tiennent les conférences et les congrès, dans lesquels sont traitées les questions qui se rattachent à l'origine, à la production, à l'exécution, aux progrès, à la législation, à la protection légale des œuvres et des produits de toute nature, réunis dans l'enceinte de l'Exposition.

Les galeries des ailes sont destinées à l'art rétrospectif sous toutes ses formes, et encore à l'exposition spéciale des sciences anthropologiques, et enfin, de chaque côté de la rotonde surgissent, au-dessus de l'édifice, les deux grandes tours latérales, sveltes et élégantes, qui donnent tant de légèreté au monument, et dans l'intérieur desquelles fonctionnent deux ascenseurs menant le public au sommet ; de ce point élevé, on plane à vol d'oiseau sur le panorama d'ensemble.

L'Exposition de 1867 était certainement remarquable, mais quelle place était perdue ! Son palais ne couvrait qu'une surface de 146,000 mètres carrés ; celui de 1878 en occupe 200,000 ; en dehors du palais, en 1867, il y avait une surface de 7,000 mètres répartie entre tous les pavillons ; en 1878, en dehors du palais, on a couvert 20,000 mètres dans le Champ de Mars seulement.

Le succès toujours croissant de l'exposition de 1878 ne tient pas seulement aux dimensions plus vastes de ses deux palais; mais aussi au concours plus empressé qu'y ont apporté tous les peuples, et au nombre des exposants, qui s'élève à 35,000.

FAÇADE NATIONALE

DU PORTUGAL.

La façade du Portugal est l'une des plus originales, l'une de celles qui attirent et fixent le plus l'attention dans la « rue des Nations ». Le Portugal a eu la main heureuse. Il n'eût pu mieux choisir pour donner à sa façade un air de couleur locale. Cette façade très-remarquable n'est autre que le portail du couvent des Hiéronymites de Belem. Construit au commencement du XVIe siècle sous le règne d'Emmanuel le Fortuné, dans le style auquel ce prince a donné son nom (style Emmanuélin), le couvent de Belem est d'une richesse extraordinaire. Rien de plus fouillé que ce portail où se mêlent et s'entre-croisent fleurons et colonnades au socle léger supportant les niches où sont placées les statues des grands hommes auxquels le Portugal dut jadis sa grandeur, Albuquerque, Vasco de Gama, Camoëns, etc. Cette ornementation si luxueuse paraît d'abord un peu chargée et

composite, mais on s'y habitue facilement et elle gagne à être étudiée en détail. L'honneur de la construction de cette curieuse façade revient à un architecte français, M. L. Pascal; les moulures en plâtre et en bois ont été exécutées d'après les dessins très-exacts pris au couvent même.

Avec un goût qu'on ne saurait trop louer, l'habile architecte ne s'est pas contenté de reproduire le morceau le plus remarquable du couvent de Belem; il a placé dans une façade intérieure de très-intéressants échantillons d'une architecture gothique dont rien en France ne peut donner l'idée. Cette façade transversale du Portugal, dont le monastère de Belem a fait également les frais, comprend une succession de fenêtres et d'arceaux, qui forment autant de façades différentes. L'une d'elles faisant saillie présente des panneaux qui seraient bien à leur place dans certains monuments italiens. Ailleurs les ogives reparaissent curieusement agrémentées, plus loin enfin s'ouvrent des portes rectangulaires comme enlacées dans une massive dentelle de pierre. Les minces colonnes supportant ces luxueux ornements sont ornés de dessins variés et se renflent au milieu pour former un large anneau. Ajoutez-y les piédestaux entrelacés de frises et, par le nombre des détails, par l'ensemble de cette ornementation si fleurie et si opulente, vous pourrez imaginer tout ce que renfermait d'ingénieuses et d'inventives conceptions le talent des architectes du monastère de Belem.

Quelques détails sur le cloître même de Belem ne sont pas inutiles. On a dit de ce monument qu'il est « l'expression architecturale du Portugal agité, progressant, colonisateur, comme Batalha représente le Portugal indépendant, sous un régime stable et tranquille. »

Les architectes en furent Jean de Castilho, architecte en titre de don Emmanuel, et Boitaca qui concourut aussi à la construction du couvent de Batalha. Toutefois ce ne furent pas les seuls; la tradition veut qu'une femme célèbre contemporaine ait pris part aussi à l'édification du monastère. Il fut construit en partie avec les revenus tirés des Indes, car on rapporte qu'en 1511 « plus de cinquante quintaux d'épices furent remis à l'inspecteur des travaux Lourenço Fernandez. »

La façade principale du couvent se divise en cinq parties distinctes et est tournée vers le sud. Construite avec la pierre dure que l'on trouve tout autour de Lisbonne, elle a acquis dans la suite des siècles un ton chaudement coloré qui lui donne un aspect fort original. Le monastère renferme nombre de tombes royales; les plus célèbres sont celles d'Emmanuel, de Jean III, de Sébastien et d'Alphonse VI. L'intérieur abonde en objets précieux dont quelques-uns ont une grande valeur artistique: tel le pupitre qui est à côté de l'Évangile et dont le moulage pris sur place a été rapporté en France par M. le baron Taylor. En 1833, l'ancien couvent fut transformé en hospice ; le gouverne-

ment portugais y établit une « Casa Pia », hospice destiné à servir de refuge aux orphelins délaissés. Le couvent de Belem est un des rares monuments que le tremblement de terre de Lisbonne épargna au siècle dernier. La tradition dit qu'une seule pierre se détacha de la voûte sous l'effort de la commotion intérieure.

Ier GROUPE

Beaux-Arts.

CLASSE I.

PEINTURES A L'HUILE.

La peinture portugaise n'occupe qu'une place bien restreinte au palais du Champ de Mars; on a pu réunir les expositions artistiques du Portugal et de la Grèce dans une même salle; quelque différents que soient en effet ces deux états par leur passé et leurs traditions historiques, ils se ressemblent par le peu d'originalité de leurs productions artistiques. Encore si, pour le Portugal, à défaut de quantité, nous avions la qualité, nous serions peut-être mal fondés à nous plaindre. Mais la plupart des tableaux exposés sont froids et ternes, pas un pauvre rayon n'est descendu sur eux dans ce pays du soleil.

Ces toiles clair-semées ont le plus souvent pour auteurs des élèves des Écoles des Beaux-Arts de Lisbonne et de Porto; on n'y reconnaît que trop

des élèves, et on n'y retrouve point les maîtres, pas même l'imitation des maîtres, cette imitation féconde qui en peinture plus encore qu'ailleurs amène à l'originalité par l'émulation. Point de grande conception historique, quelques maigres paysages rabougris et chétifs, des portraits éteints sans regard et sans vie; en tout, grande pauvreté d'idées. C'est qu'il n'y a point d'art sans traditions, sans idéal, sans maîtres enfin. En existe-t-il en Portugal? Nous les cherchons.

Nous serions injustes cependant si nous n'exceptions pas de la sévérité de ce jugement quelques bonnes toiles dont une surtout mérite d'être vue : ce sont « Les Blanchisseuses, vue du Mondego », de M. A. Lupi, professeur de l'Académie royale des Beaux-Arts de Lisbonne. Cela est naturel, vif et d'une bonne couleur, quoique sans grand relief (nº 5 du cat.). Parmi les autres tableaux exposés par M. Lupi, il convient de nommer au moins le « Portrait de M. Veiga Barreira » et celui de « M. le vicomte de Castilho. »

« La Mélancolie » de M. Keil, élève de l'Académie royale des Beaux-Arts de Lisbonne, est d'une douce expression, non sans poésie (nº 3).

« L'Enterrement d'Atala », de M. Duarte, élève de MM. Gérome et Yvon, est bien sombre, c'est un tableau de deuil, mais il valait mieux traduire le deuil par l'expression du visage que par les teintes assombries et affadies du paysage (nº 2).

« La Fête villageoise aux environs de Porto », de

M. L. M. Pereira, ancien élève et membre honoraire de l'Académie des Beaux-Arts de Lisbonne, est minutieuse et surchargée ; tous les personnages y sont sur le même plan ; c'est un fouillis, un fourmillement, l'attention s'éparpille et n'est point fixée ; avec cela des personnages épinglés qui ne nous font grâce d'aucun détail (n° 7).

Une mention spéciale est due à M. A. Porto, élève de MM. Cabanel et Groisellier pour son gracieux tableau « Un petit malheur » ; cela est d'une bonne facture bien franche et bien nette, sans prétention ni exagération, qui dit tout ce qu'elle veut dire et le dit bien (n° 8).

CLASSE II.

PEINTURES DIVERSES ET DESSINS.

La classe II n'est représentée que par les aquarelles et dessins à la plume de M. Antonio Joaquim Alves, de Vianna. Il faut voir cette partie de l'exposition portugaise, surtout quand on a lu la touchante requête de l'artiste au public pour réclamer son indulgence (1re salle).

CLASSE III.

SCULPTURES.

L'exposition de sculpture du Portugal est plus

pauvre encore, si possible, que son exposition de peinture. Il convient de citer, sans s'y arrêter, « le Roi D. Sébastien enfant », statue en marbre de Carrare, et la « Puberté », statue en plâtre, de M. Simoes d'Almeida, élève de l'Académie royale des Beaux-Arts de Lisbonne (n° 15).

Nous recommandons à titre de curiosité, la statuette en ivoire de S. M. l'Empereur du Brésil, par M. J. Monteiro (n° 12), et la collection de médailles de bronze, de M. Mollarinho (n° 11).

Le buste en plâtre de « Flore », par M. J. R. Vieira, de l'École des Beaux-Arts de Lisbonne, ne manque pas de grâce, mais l'expression en est peut-être un peu mignarde.

IIe GROUPE

Éducation et Enseignement. — Matériel et Procédés des Arts libéraux.

CLASSE VI.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

L'éducation et l'enseignement primaires ne sont pas une des parties les moins intéressantes de l'exposition portugaise, surtout si l'on se rappelle les efforts faits par le gouvernement pour améliorer l'instruction élémentaire, et si l'on y compare les résultats acquis.

Une loi toute récente a scindé l'enseignement primaire en deux grandes divisions : l'enseignement primaire proprement dit ou élémentaire, et l'enseignement primaire complémentaire. Cet enseignement qui est gratuit dans tout le royaume y est aussi obligatoire dans les conditions que nous avons indiquées plus haut [1].

Nous retrouvons cette division déjà appliquée

1 A la fin de notre aperçu historique, en note.

dans les devoirs exposés des élèves des écoles primaires dont la plupart ont pour objet l'analyse, la rédaction et le calcul. Beaucoup de netteté et une écriture soignée, très-lisible, les distinguent.

En première ligne, il convient de signaler les travaux des élèves de la « Real Casa Pia » (n° 5 du catalogue) de Lisbonne. Leurs cartes des divisions militaires, ecclésiastiques, politiques, etc., du royaume, soutiennent avantageusement la comparaison avec les meilleurs travaux de ce genre exposés par les pays les plus avancés en matière d'enseignement élémentaire.

Citons encore comme digne d'attirer l'attention dans cette classe, les intéressants travaux des élèves de l'École primaire de Barcellos (Braga.) (n° 2), et surtout ceux de l'École centrale de l'association du sexe féminin, à Funchal (île de Madère) (n° 2 bis), établissement qui, fondé depuis un petit nombre d'années, a déjà atteint une prospérité méritée, par le fait des généreuses libéralités de son fondateur M. J. da Camara de Vasconcellos. Aux deux degrés de l'enseignement primaire, élémentaire et complémentaire, on y joint une instruction pratique, industrielle et professionnelle, dont l'utilité ressort des travaux manuels exécutés par les élèves et exposés par l'Institution.

M. J. W. Russell Junior (n° 7), a exposé une collection curieuse des travaux de ses élèves, jeunes garçons et petites filles, auxquels, par une aimable attention pour les visiteurs de l'exposition, il a

joint les photographies des auteurs. On peut ainsi faire bonne connaissance avec ces enfants dont on admire l'heureuse intelligence et la précocité, puisque, à huit ou neuf ans, ils écrivent, ainsi qu'en font foi leurs devoirs, le français et l'anglais et parlent aussi sans doute ces langues étrangères comme leur langue maternelle même. On peut rattacher à cette partie de l'exposition portugaise, les épreuves photographiques représentant la classe de géographie aux murs tapissés de cartes de l'École normale primaire des jeunes garçons de Lisbonne, et le réfectoire de l'École normale des jeunes filles. Ces reproductions photographiques donnent une idée exacte, croyons-nous, des aménagements intérieurs des deux établissements ; ils sont parfaitement disposés pour le but spécial en vue duquel on les a construits, aérés et spacieux, de manière que les élèves ne s'y coudoient et ne s'y entassent pas comme il arrive trop souvent en France dans les institutions de ce genre.

Le Portugal compte actuellement plus de 2,000 écoles primaires (1,189 en 1854, 2,054 en 1876), le personnel enseignant s'en recrute soit dans les écoles normales de première classe dont nous venons de parler (elles sont établies à Lisbonne et à Porto), soit dans des écoles normales de seconde classe établies dans chaque district et dont l'entretien est à la charge de l'administration provinciale.

En résumé, l'exposition de l'Enseignement pri-

maire témoigne des généreux efforts faits depuis de longues années par le gouvernement portugais pour la diffusion des lumières et le relèvement intellectuel du royaume.

Ces efforts, il n'est pas inutile de le constater ici, ont déjà été couronnés de succès à en juger par les résultats qui sont mis sous nos yeux ; on peut donc bien augurer de la loi nouvelle qui va vivifier cette branche de l'instruction et élargir singulièrement le cercle de l'enseignement primaire, en le dédoublant. Combien le Portugal n'a-t-il pas devancé l'Espagne dans cette voie du progrès moral et matériel dont l'instruction à tous les degrés est une des plus solides assises ! L'honneur en revient à cette louable et bienfaisante sollicitude du gouvernement et des chambres portugaises qui ont compris que l'instruction rend seule un peuple digne de se posséder lui-même et qu'en élevant ainsi le niveau de ses connaissances, c'est le niveau même de sa moralité qu'on élève.

CLASSE VII.

ORGANISATION ET MATÉRIEL DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

L'exposition de l'enseignement secondaire est assez pauvre ; on n'y remarque guère que les règlements et rapports du Conseil d'administration de la Société d'Encouragement de l'industrie portu-

gaise (n° 8) et la notice du Ministère de l'Intérieur (Direction de l'instruction publique) (n° 9,) sur l'enseignement secondaire. Comme nous l'avons dit plus haut [1], l'enseignement secondaire donné par l'État n'a pas prévalu sans peine, dans les mœurs portugaises, sur la tradition qui en avait jusqu'en 1844 attribué le monopole aux établissements ecclésiastiques. Cet enseignement est donné dans des lycées de première et de seconde classe établis dans tous les chefs-lieux de district auxquels des écoles secondaires instituées dans les villes les plus éloignées des lycées servent d'annexes. Un fait remarquable et qui montre bien quel esprit libéral a présidé à la réorganisation de l'instruction publique en Portugal, c'est que même dans les établissements d'instruction secondaire l'enseignement est gratuit. Les lycées ne reçoivent que des externes et, à la différence des lycées français, les élèves n'y entrent qu'après un concours, ce qui est une garantie de travail et d'émulation pour la période scolaire chez les jeunes écoliers ainsi choisis et triés dès l'origine. Les lycées portugais renferment actuellement environ 2,500 élèves et, en y joignant ceux des écoles secondaires annexées aux lycées, l'ensemble de la population écolière des institutions d'enseignement secondaire atteint un chiffre de 2,800 écoliers environ.

Les deux plus importants lycées du royaume sont

1 Voyez notre Introduction.

ceux de Braga et de Lisbonne; ils renferment chacun une moyenne de 250 élèves. Le lycée national de Lisbonne est représenté à l'exposition portugaise par des photographies qui reproduisent la classe d'histoire naturelle et la façade même un peu sombre et lourde de cet établissement. Des trois divisions de l'instruction publique, l'enseignement secondaire est la seule dont l'exposition laisse à désirer; les données que fournit cette exposition sont très-incomplètes et seraient tout à fait insuffisantes pour qui n'aurait pas de renseignements d'autre part. Il est d'ailleurs à constater que, sans négliger l'enseignement secondaire, c'est vers l'enseignement primaire que d'un commun accord les chambres et le gouvernement ont de préférence dirigé leur activité et leurs efforts.

CLASSE VIII.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

L'enseignement supérieur est largement représenté à l'exposition portugaise. Tous les établissements où ce genre d'instruction est donné en Portugal ont tenu à y figurer. Pour cet enseignement, tout n'était pas à créer comme pour l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire ; il suffisait de développer, en les rajeunissant et en les mettant au courant des idées modernes, les éléments qui existaient déjà, puisque l'Université de Coïmbre fondée

en 1290 n'avait pas cessé de briller d'un vif éclat à travers toutes les vicissitudes de la politique. Aussi l'organisation de l'enseignement supérieur est-elle aujourd'hui relativement plus complète que les deux autres degrés de l'instruction publique.

La Direction de l'Institut général de l'agriculture de Lisbonne (n° 10) a exposé des vues photographiques de l'établissement, nombre d'ouvrages ayant trait aux matières qui sont l'objet des cours et des cartes agricoles très-intéressantes. Elle y a joint quelques échantillons de soie, de laine, de lin et de blé. D'après les programmes exposés, cette école a pour but de former des agronomes, des agriculteurs unissant à la pratique les connaissances techniques et capables d'appliquer la science à l'agriculture. Elle possède un outillage très-complet, un musée où se trouvent les machines les plus récentes avec leurs derniers perfectionnements. Ajoutons que c'est de cette école exclusivement que sortent les vétérinaires militaires.

Les deux Instituts industriels et commerciaux de Lisbonne et de Porto (n°s 11 et 12) figurent à l'Exposition par leurs programmes et une partie de leur matériel. Ces deux établissements ont une organisation semblable ; analogues à nos Écoles d'Arts et Métiers, ils donnent l'enseignement professionnel et sont destinés à former d'habiles ouvriers et des contre-maîtres expérimentés.

L'Exposition du Ministère de l'Intérieur (n° 14)

fournit d'intéressantes données sur les grands établissements de l'enseignement supérieur.

Voici d'abord les règlements de l'École navale, programmes d'artillerie et de fortification, par Francisco de Fonseca Benevides, éléments de balistique par le même; programme d'artillerie pratique [1], etc. On sait que cette école est destinée à former des officiers pour la marine militaire : inscrite au budget du ministère de la marine pour une somme de 40,000 francs, elle n'admet après concours qu'un nombre très-limité d'élèves qui reçoivent en quittant l'école le grade équivalent à notre grade d'aspirant.

Le Conservatoire royal de musique de Lisbonne a envoyé également ses programmes; il lui eût été difficile d'envoyer autre chose, à moins d'exposer les artistes qui lui doivent leur talent et leur célébrité. Comme dans le Conservatoire de Paris, on y enseigne la musique vocale et instrumentale et l'art dramatique. Depuis 1870, le nombre des élèves n'a pas cessé de diminuer; il dépasse à peine 150 actuellement après avoir atteint le chiffre de 300 en 1870

L'Exposition de l'Université de Coïmbre est assurément la plus curieuse à visiter dans cette branche de l'enseignement, nous dirions presque la plus amusante, n'était le respect dû à la science

1 Il existe dans le port même de Lisbonne un bâtiment de guerre où sont donnés les cours d'artillerie pratique.

et aux savants. Le « Prélat » de l'Université, Monsieur le vicomte de Villa Maior [1], a envoyé un mémoire sur « l'organisation de l'Université. » Les cinq facultés n'y comptent pas moins de 850 étudiants actuellement; la plus fréquentée est celle de droit; les cours les moins suivis ceux de théologie. Avec les établissements anciens qui s'y rattachent, l'Université de Coïmbre est au premier rang parmi les établissements les plus importants d'enseignement supérieur en Europe.

Nous avons remarqué parmi les publications relevant de l'enseignement supérieur une thèse pour un concours de suppléant à la chaire de commerce et d'économie politique de l'Académie polytechnique de Porto : « De l'influence des machines sur le progrès économique », par Henrique Moreira.

A l'Exposition de l'Université de Coïmbre se rattachent nombre de reproductions photographiques que nous recommandons à tous ceux qui désirent faire connaissance de loin avec Coïmbre et la partie la plus originale de ses habitants : ce sont les types de l'Université de Coïmbre. Voici d'abord un docteur, toque rouge et bonnet noir, l'œil épanoui, la face joviale et illuminée, rengorgé dans sa robe et quelque peu « dodelinant de la tête » bonhomme au fond, quoique narquois peut-être et non sans malice. C'est bien là le docteur du moyen

1 De l'Académie des sciences de Lisbonne, ancien professeur à l'École polytechnique.

âge: en le regardant, on se prend à songer involontairement au temps qui n'est plus, dont il nous semble un représentant attardé et comme surpris dans notre siècle. Comme cadre à ce tableau, ajoutez les figures, elles aussi, bien plus de leur temps que du nôtre, du bedeau avec sa robe et son rabat honorifiques et des hallebardiers armés de pique. Les trois étudiants voisins contrastent avec leur entourage: sérieux sans gravité morose, avec les traits réguliers et accentués qui sont le caractère commun de tous les peuples de race ibérique et qui donnent aux visages espagnols une expression mâle et forte, ils sont vigoureusement découplés et pleins d'une intelligente désinvolture. A première vue, leur teint bruni et viril peut prêter à méprise ; on les croirait plus âgés que nos étudiants français; mais cette illusion même n'a rien de déplaisant.

Après les hôtes de l'Université de Coïmbre, parlons du mobilier. Une des photographies exposées nous montre cette incomparable bibliothèque enrichie patiemment dans la suite des siècles, et qui compte d'innombrables manuscrits et plus de quatre-vingt mille volumes. D'autres nous mettent sous les yeux le jardin botanique avec sa magnifique serre-chaude et ses palmiers, l'observatoire astronomique, les musées et la grande salle de cours. On y a joint les plans détaillés de tout l'établissement, et un groupe photographié en médaillon où sont réunis les membres du personnel

administratif de l'Université. Telle est cette exposition, l'une de celles qui méritent le plus d'être étudiées pour elles-mêmes, et qui est à la fois des plus attrayantes et des plus instructives.

L'École de médecine de Lisbonne, les deux Écoles polytechniques de Lisbonne et de Porto ont envoyé des mémoires rédigés spécialement pour être présentés à l'Exposition de 1878. Les deux Écoles polytechniques portugaises sont organisées sur le pied de l'École polytechnique française; toutefois l'Académie polytechnique de Porto est spécialement destinée à fournir des ingénieurs civils; les cours de l'École de Lisbonne sont plus complets et répartis entre treize chaires. C'est dans l'École polytechnique de la capitale que se recrutent une partie des officiers des armées de terre et de mer. Les élèves y sont au nombre d'environ 200.

Les deux observatoires météorologiques de Coïmbre et de Lisbonne exposent quelques-unes de leurs publications et le résumé de leurs plus récentes observations. Le premier, comme nous l'avons dit, n'est qu'une annexe de l'Université de Coïmbre, et il a été institué surtout dans le but de fournir aux étudiants un enseignement pratique. L'observatoire *don Louis* de Lisbonne n'existe que depuis une vingtaine d'années; il a pris une importance de plus en plus grande et tient aujourd'hui la tête parmi les établissements du même genre en Portugal.

On peut reconnaître d'après la description que nous venons d'en faire et les détails dans lesquels nous sommes entrés que l'enseignement supérieur est fortement organisé, en Portugal ; si même l'on en juge par l'infériorité relative des expositions de l'enseignement primaire et de l'enseignement secondaire, il est permis de croire qu'il a maintenu l'avance qu'il avait sur eux à l'origine, quelques efforts qu'on ait faits pour améliorer la condition des autres branches de l'instruction publique. Faire une telle observation, c'est, croyons-nous, faire le meilleur éloge des différentes institutions d'enseignement supérieur que nous avons passées en revue.

CLASSE IX.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE.

L'imprimerie et la librairie portugaises sont représentées par un grand nombre d'ouvrages. En première ligne se place l'exposition de l'Imprimerie Nationale de Lisbonne. Cette imprimerie qui est aujourd'hui parmi les plus célèbres de l'Europe, date du ministère de Pombal. Son budget annuel atteint près de 800,000 francs. La typographie y est arrivée à un haut degré de perfectionnement qui a valu à cet établissement de flatteuses distinctions dans les plus récentes expositions

(Paris, Vienne, Philadelphie). Plus de trois cents ouvriers y sont journellement employés.

Nous extrayons de la notice que l'Imprimerie Nationale de Lisbonne a envoyée à l'Exposition quelques détails sur son exposition tout à fait digne de son passé. Voici d'abord les principaux ouvrages sortis de ses presses dans ces dernières années et envoyés par elle au palais du Champ de Mars :

Bullarium Patronatus portugalliæ regum in ecclesiis Africæ, Asiæ atque Oceaniæ, bullas, brevia, epistolas, decreta, actaque Sanctæ Sedis ab Alexandro III *ad hoc usque tempus amplectens.* 1868-1872. in-4°. 4 vol. rel.

Ce précieux recueil d'un très-haut intérêt pour l'histoire du Portugal et de ses vastes colonies, contient quelques documents rares et importants en caractères arabes, syriaques, éthiopiens, etc.

A new Dictionnary of the Portuguese and English Languages. Nouveau dictionnaire Portugais-Anglais et Anglais-Portugais, by D. José de Lacerda. 1871 Fol. rel.

Ce dictionnaire le plus complet qui existe dans les deux langues a été imprimé à 2,000 exemplaires sous la protection du gouvernement.

Historia da guerra civile do estabèlecimento do governo parlementar em Portugal. Histoire de la guerre civile et de l'établissement du gouvernement parlementaire en Portugal, par Simâo José da Luz Soriano. Tome 1, 2 à 4. 1871-1872, in-8°, 4 vol. rel.

L'histoire de la guerre civile de M. Soriano est la plus exacte et la plus complète que nous ayons maintenant sur la fameuse guerre péninsulaire. Les quatre volumes exposés sont illustrés de beaucoup de plans de batailles, etc. Elle a été publiée sous les auspices du gouvernement.

Orçamento geral e propostas de lei da receita et da despeza do Estado na metropole para o exercicio de 1878-1879. Vol. br.

Budget des recettes et des dépenses de l'État pour l'année 1878-1879.

O Phylloxera en 1876. Le Phylloxera en 1876, par Antonio Batalha Reis. 1877, br.

Curieux rapport sur des questions de la plus grande importance pour l'avenir de l'industrie vinicole portugaise déjà menacée au nord du royaume par le fléau.

Diario do Governo, second semestre de 1877. Fol. rel. *Journal officiel* du gouvernement portugais.

Parmi les éditions de grand luxe, citons au hasard : le « Portrait du grand écrivain et historien portugais Alexandre Herculano » ;

Les « *Armes brésiliennes,* en filets de zinc et petites vignettes » ;

Le « *Cancioneiro portuguez da Vaticana* » 1878, in-4°, rel.

Édition critique faite sur le texte diplomatique de Halle, suivie d'un glossaire et d'une introduction sur les troubadours et chansonniers portugais par M. Théophile Braga, professeur de littérature

moderne au cours supérieur des lettres de Lisbonne.

Ignez de Castro, episodio extrahido do canto terceiro do poema epico Os Lusiadas de Luiz de Camoês. Ediçâo em quatorze linguas. 1873. Fol. rel. — Inès de Castro, épisode extrait du 3e chant du poëme épique les Lusiades de Camoëns.

Édition en quatorze langues, savoir: Portugais, Latin, Espagnol, Français, Italien, Anglais, Allemand, Hollandais, Danois, Hongrois, Bohémien, Polonais et Russe. Imprimée avec le plus grand soin, cette édition est illustrée d'un portrait en taille douce du poète, par J. P. de Souza.

Os Lusiadas, poema epico de Luiz de Camoês Ediçâo publicada sob a direcçâo do visconde de Juromenha. 1869. in-8° rel.

Exemplaire en papier vélin de la plus correcte édition des Lusiades. Elle est illustrée d'un portrait de Vasco de Gama et de nombre de gravures.

Spécimens des caractères de la fonderie de l'imprimerie nationale. 1870-1871. Fol., rel.

Shakspeare. *Hamlet, drame em cinco actes,* 1877. in-8°, rel.

Première traduction portugaise due à la plume de S. M. le roi D. Louis Ier.

Les travaux lithographiques de l'Imprimerie nationale sont également très-nombreux et très-remarquables; cette partie de l'Exposition de l'Imprimerie est réunie en un volume in-folio. Les cartes géographiques sont particulièrement remarquables; nous avons noté en outre le portrait de l'Infant don

Henri et une vue en chromolithographie du délicieux chalet de la comtesse d'Edla au parc de Cintra. Telle est cette exposition, l'une des plus complètes et des plus intéressantes parmi les industries du même genre dans les sections étrangères. Nous ne doutons pas que les récompenses qui ont couronné déjà l'imprimerie de Lisbonne dans les précédentes expositions ne lui soient réservées, et à plus juste titre encore, à celle de 1878.

Parmi les autres ouvrages exposés dans la section de la librairie, les plus intéressants sont le « *Dictionnaire de la langue portugaise* » de *Vieira* en quatre volumes, et les ouvrages classiques de M. T. Braga, entre autres un « Manuel de l'histoire de la littérature portugaise. »

Le *Théâtre* de l'illustre M. Mendes Leal est au premier rang parmi les chefs-d'œuvre typographiques de l'Exposition portugaise. Citons encore la « *Maria* » de S. Gayo; la réédition des « *Annales du roi Jean III* », de Luis de Souza et le « *Cancioneiro d'El Rei Diniz* »; parmi les ouvrages géographiques le « *Brésil* » de M. Carvalho. La littérature contemporaine est représentée, outre les noms illustres que nous avons déjà indiqués, par « *l'Enrico* » de M. Herculano, la « *Dona Branca* » de M. Carret et la « *Primavera* » de M. Castilho.

Les œuvres de Ribeiro méritent une mention à part pour leur délicieux petit format.

Les éditions de « l'Imitation », des « Lusiades », et de Cervantès ne déparent point cette splendide collection.

Les littératures étrangères n'ont pas été oubliées dans l'exposition de la librairie et de l'imprimerie portugaises. L'Angleterre y est représentée par la traduction d'Hamlet, de S. M. don Louis; l'Espagne par Cervantès, l'Allemagne par une belle édition du « *Faust* », de Goethe, et l'Italie par la « *Jérusalem délivrée* », du Tasse. La littérature française occupe dans cette exposition la place d'honneur qui lui revient de droit, même la littérature contemporaine qui est lue et traduite en portugais. Nous aimons à noter cette amitié intellectuelle du Portugal pour la France qui a déjà bien mérité de la littérature portugaise par l'influence qu'ont exercée sur elle ses chefs-d'œuvre. M. Pereira (Jao Felix), de Lisbonne, expose une traduction portugaise de la « *Henriade* », de Voltaire. Plus loin sont les « *Chansons* » de Béranger, magnifiquement reliées en un volume. Enfin nous retrouvons les « *Grandes inventions modernes* », de Louis Figuier, le populaire vulgarisateur des sciences. Parmi les autres publications portugaises qu'il n'est pas permis de passer sous silence, nommons le « *Douro illustré* », par le vicomte de villa Maior, la collection des journaux portugais envoyée par M. Henrique Prostes, de Lisbonne (n° 34), et surtout l'exposition de la Direction de la Monnaie qui renferme de curieux spécimens de timbres-poste.

CLASSE XI.

APPLICATION USUELLE DES ARTS DU DESSIN ET DE LA PLASTIQUE.

La section de l'application usuelle des arts du dessin et de la plastique compte à peine cinq exposants. Mais ces différentes expositions particulières sont toutes intéressantes.

M. Pascal, l'habile architecte de la façade portugaise de la « rue des Nations » expose des motifs imités de l'architecture portugaise. Cette exposition très-complète, où les morceaux reproduits ont été choisis avec beaucoup de goût, mérite d'être vue (nº 50).

M. Antonio José Mendes, de Lisbonne, a envoyé une série de dessins et de portraits à la plume.

Deux véritables curiosités, ce sont le tableau de fantaisie exécuté en moelle de figuier, exposé par Madame Maria Carlota Coelho de Vasconcellos Porto, et le tableau en liége représentant un paysage envoyé par Madame Maria Luiza Tavana, de Lisbonne.

CLASSE XII.

ÉPREUVES ET APPAREILS DE PHOTOGRAPHIE.

La photographie occupe une grande place à l'exposition portugaise, et cette place, hâtons-nous

de le dire, est des mieux remplies. La collection des photographies exposées est des plus curieuses à consulter pour le visiteur, parce qu'elle lui met sous les yeux les principaux monuments du Portugal et quelques-unes de ses plus célèbres maisons d'enseignement. Ainsi nous retrouvons dans cette exposition le monastère de Belem dont on peut comparer la reproduction architecturale qui constitue la façade portugaise à la reproduction photographique ; il est facile de s'assurer de la sorte de l'exactitude minutieuse avec laquelle ont été exécutés dans la façade si admirée de la « rue des Nations » les détails multiples du portail du cloître. Parmi les édifices portugais reproduits dans la section de photographie, il ne faut pas négliger de voir le célèbre couvent gothique de Batalha. Ce magnifique monument commencé vers 1386 est resté inachevé, don Emmanuel en ayant abandonné la construction pour élever le cloître de Belem. « En fait d'élégance, il n'est certainement point en Europe de frontispice gothique qui puisse être comparé à celui de Batalha; le portail qui a vingt-huit pieds de large sur cinquante-sept de haut, est accompagné d'une centaine de figures en grand relief [1]. » Dans ce splendide édifice, tout est à voir, tout est à admirer.

Les vues photographiques d'Angola et de St-Thomas (possessions africaines du Portugal), ont

[1] Murphy, voyage en Portugal.

été prises sur les lieux mêmes, par M. José Augusto da Cunha Moraes, de Loanda.

Les photographies de M. Antonio Corre a Fonseca, de Porto, et celles de l'Institut industriel de Porto reproduisant quelques-uns des principaux monuments portugais, sont parmi les meilleures de cette classe à l'exposition universelle.

Nous avons déjà parlé de quelques-unes de ces photographies ; ce sont celles qui sont consacrées aux différents établissements d'instruction : les écoles normales de garçons et de filles, le lycée national de Lisbonne et surtout l'Université de Coïmbre. Une des photographies les mieux faites et qui est véritablement artistique, est celle qui reproduit en un médaillon l'administration et les étudiants de l'Université de Coïmbre. Plus loin voici des spécimens de cette magnifique race de taureaux, nés pour la lutte, destinés à combattre et mourir dans les arènes en donnant par leurs inutiles efforts un de ces émouvants spectacles dont les peuples de race ibérique sont si friands. Ils ont quelque chose de brusque, de sauvage et en même temps je ne sais quoi de fier dans leur attitude comme s'ils avaient le pressentiment du sort qui les attend.

Mais l'exposition particulière de photographie la plus remarquable, est celle d'un amateur, M. Carlos Relvas, de Gollega (Santarem). Son exposition consiste en phototypies, en épreuves au charbon sur papier et sur verre, et en photographies sur

papier albuminé. Elle renferme des types très-curieux de costumes et de physionomies locales dans leur naturel.

Dans le fond de la première salle se trouve comme perdue dans un coin une photographie représentant le pont du chemin de fer qui franchit le Douro; d'une merveilleuse hardiesse, ce pont qui n'a pas moins de 350 mètres de longueur n'est supporté que par une seule arche de 65 mètres de portée.

Mentionnons encore la vue du Pont de Lima si célèbre par le charme des campagnes environnantes; la cathédrale de Lamego à laquelle se rattachent une foule de souvenirs historiques; l'asile de Pèdre V, aux environs de Lisbonne, pour les enfants orphelins; une photographie représente une des classes de l'asile.

L'Exposition de M. Henrique Nunez, de Lisbonne, est surtout historique. Nous y trouvons le célèbre couvent de Busaco, la chambre des Pairs et le salon diplomatique (palais royal d'Ajuda), enfin la statue tardivement élevée par le Portugal à son grand poète Camoëns. Cette classe est, nous le répétons, une des mieux fournies de l'exposition portugaise, l'une des plus intéressantes, par la variété des vues exposées qui reproduisent des monuments inconnus en France pour la plupart.

CLASSE XVI.

CARTES ET APPAREILS DE GÉOGRAPHIE ET DE COSMOGRAPHIE.

La direction générale des travaux géographiques a envoyé de nombreux spécimens de cartes qui constituent un ensemble digne de fixer l'attention. La section de photographie expose la médaille à elle accordée à l'exposition internationale de photographie de Paris, en 1874, et la lettre de distinction qui lui a été décernée à la suite de l'exposition internationale des sciences géographiques de Paris en 1875. Mais la portion la plus remarquable de l'exposition géographique du Portugal est dans les spécimens de gravure chimique typographique et d'héliogravure. Rien de plus intéressant à consulter que la carte du Portugal exécutée par l'État-major portugais et dont on voit ici les différentes planches. Elle est très finement exécutée, d'une très-remarquable netteté, sans que l'abondance des noms et des détails scrupuleusement indiqués y devienne surcharge. On peut se faire une idée par les planches exposées des travaux préparatoires auxquels a donné lieu la confection de cette carte.

Les différentes cartes exposées sont gravées avec une perfection qu'admirent les connaisseurs. C'est la section de gravure de la direction générale qui s'est chargée de ce travail. Depuis 1872, à la suite

de la création de la section de photographie, la gravure sur pierre a fait place à la photolithographie. D'après les documents officiels, en deux ans la direction a fait exécuter plus de 14,000 photographies ; on a commencé à y appliquer la photolithographie à la géographie, selon ce qui se pratique déjà en Allemagne et en Hollande. On sait quel degré de perfection atteignent les cartes ainsi obtenues. Les Portugais réclament pour eux le priorité de la découverte et de l'emploi du procédé. Dans l'exposition photolithographique portugaise, il faut remarquer surtout les fac-simile d'un manuscrit et d'un antique imprimé où l'on voit des annotations marginales manuscrites.

Une reproduction curieuse obtenue par la gravure chimique typographique d'après nature, est celle d'une table de bronze trouvée à Aljustrel (Portugal), et où sont gravées sur les deux faces des inscriptions latines. Cette table est reproduite également dans la section d'héliogravure sur cuivre, d'après nature, et il n'est pas sans intérêt de comparer les deux procédés.

Dans l'exposition de chromo-lithographie, la carte géologique du Portugal en deux moitiés avec vingt teintes est à voir. Elle est le premier travail de ce genre exécuté en Portugal. Exposition tout à fait digne d'attention, en somme, et qui fait le plus grand honneur à la direction des travaux géodésiques, topographiques et géologiques du royaume. Cette direction qui relève du ministère

des travaux publics n'emploie pas moins de 37 officiers et de 12 dessinateurs. Elle a exécuté récemment la triangulation générale du Portugal, le levé de la carte du Portugal (échelle à $\frac{1}{100,000}$) l'atlas chorographique de la carte géologique encore non terminée. Si l'on y ajoute une foule d'études sur les ports du royaume, on aura une idée de l'activité déployée par cette direction dans ses multiples et difficiles travaux.

IIIe GROUPE

Mobilier et accessoires.

CLASSE XVII.

MEUBLES A BON MARCHÉ, MEUBLES DE LUXE.

L'espace consacré au mobilier dans l'exposition portugaise est assez restreint et cependant il ne laisse pas de suffire aux nécessités de cette section, puisqu'il n'est pas entièrement rempli. Les meubles les plus beaux et les plus curieux dans le vestibule, sont naturellement les meubles de luxe. La plus belle exposition particulière de ce genre est celle de M. P. Coutinho, de Lisbonne ; il expose un magnifique meuble en ébène incrusté d'ivoire qui est parmi les plus remarquables travaux de ce genre de l'exposition universelle (nº 3).

M. A. d'Oliveira, de Funchal, a envoyé un curieux mobilier d'osier. Deux vases en bois jarcaranda, analogues aux anciennes jattes, y sont également à voir (nº 8).

M. C. de Oliveira Silva et Cie, de Porto, expose un très-beau buffet orné de reliefs allégoriques, oiseaux et poissons, pêche et gibier (nº 10).

CLASSE XIX.

CRISTAUX, VERRERIES ET VITRAUX.

Trois exposants seulement dans cette classe, mais une exposition très-complète, celle de la fabrique de Marinha Grande, de Leiria. Cette grande fabrique, dont la date de fondation remonte à plus d'un siècle, est la plus importante du Portugal ; elle emploie près de 800 ouvriers. Nous avons surtout remarqué parmi les produits qu'elle a exposés, un splendide vase surmonté d'une coupe, objet d'une réelle valeur artistique (n° 14).

CLASSE XX.

CÉRAMIQUE.

La partie la plus intéressante de l'exposition de la céramique portugaise est celle qui renferme les *poteries arabes ;* les Portugais sont vraiment supérieurs dans ce genre de fabrication dont la tradition s'est perpétuée de longue date chez eux jusqu'à nos jours. Quoique communes et « à bon marché », comme dit le catalogue officiel, elles ne manquent pas de cachet et même d'un certain sentiment artistique.

Les figurines en terre cuite représentant les types nationaux ont beaucoup de grâce dans leur

couleur locale : telles sont les petites figures reproduisant différents costumes des environs de Porto exposés par M. Campolini (n° 20) ; telles encore les statuettes envoyées par la commission centrale de Porto (n° 29), et les petites figures pleines d'originalité revêtues des costumes de l'île de Madère qui arrivent en droite ligne de Funchal (n° 30). L'exposition de MM. Silva et Santos, de Porto (n° 56), et celle de M. A. da Costa et Cie, de Villa nova de Gaya (Porto, n° 38), sont intéressantes au même titre.

La céramique moderne est moins artistique : nulle harmonie dans la forme ni dans la couleur ; les sujets en sont bien plus excentriques qu'originaux. Ce ne sont que poissons et animaux aux formes fantastiques, sphinx et sirènes, le tout enluminé de couleurs chatoyantes, mais mal fondues et sans homogénéité. Un grand nombre de faïences de ce genre sont exposées par M. J. F. de Souza Lizo, de Caldas da Rainha (Leiria), (n° 44), par M. C. Gomes Mafra (n° 47), et surtout par M. J. A. Cunha (n° 39).

L'exposition de M. Domingos Ferreira Pinto Basto, est la plus importante de cette section. La fabrique de Vesta Alegre, est en effet le plus célèbre établissement de céramique du Portugal ; fondée en 1826, elle emploie aujourd'hui près de 200 ouvriers. On donne à ces faïences, de leur lieu d'origine, le nom de faïences de Caldas.

Une des expositions particulières qui occupent la plus large place dans cette classe, après la précé-

dente, est celle de M. A. Ferreira Pinto, de Gaya (Porto) (n° 41). Les archéologues peuvent voir aussi un vase en terre du temps des romains, envoyé par M. S. A. P. da Silva (d'Aveiro) (n° 55).

La commission centrale de Lisbonne a exposé (n° 28), des cruches d'Extremoz, remarquables pour leur forme. La collection de faïences appartenant à S. M. le roi don Fernand II, et celle exposée par M. W. Cifka, de Lisbonne, sont dignes d'attention. Elles reproduisent l'antique à merveille.

CLASSE XXI.

TAPIS, TAPISSERIES.

Point de tapis proprement dits dans cette classe à l'exposition portugaise ; mais seulement des nattes en grande abondance. Voilà qui suffit à caractériser le pays des exposants pour les visiteurs qui n'y ont point pris garde ; les Portugais ont, en effet, substitué avec avantage dans leurs demeures, à nos lourds et moelleux tapis, leurs nattes légères en jonc le plus souvent et parfois en palmier. La plupart des exposants de cette classe sont de Porto et de Lisbonne ; quelques-uns, c'est le petit nombre, de l'Algarve. Parmi ces derniers, MM. L. Bilre, d'Albufeira (Faro) (n° 58), exposent de curieuses nattes en palmier et en pite.

L'exposition particulière la plus importante de cette section, est celle de M. Bruno da Silva, de

Lisbonne ; elle est digne des précédents de cet établissement qui a remporté de nombreuses médailles dans toutes les expositions internationales depuis 1867 (nº 59).

CLASSE XXIV. — CLASSE XXIX.

ORFÉVRERIE. — JOAILLERIE ET BIJOUTERIE.

L'orfévrerie occupe à peine deux vitrines, mais tout ce qu'elles renferment est d'une délicatesse achevée. M. F. A. Vaz Cerquinho, de Porto, a beaucoup exposé et de curieux objets d'orfévrerie, tels que de splendides décorations. L'exposition de MM. Coutinho, de Porto, et de F. M. Sousa (nº 72) consiste principalement en bourses d'argent et en filigranes d'une finesse extraordinaire. Dans l'exposition de M. Coutinho nous avons remarqué un délicieux bijou représentant un oiseau les ailes ouvertes et tout orné de turquoises ; c'est un travail d'un goût exquis. Pour les filigranes (coffrets, paniers, bourses), l'orfévrerie portugaise est arrivée à une incontestable perfection.

Entre ces deux vitrines si bien remplies, la Compagnie « Aurificia » de Porto, étale sa magnifique exposition ; citons parmi les curiosités de cette exposition un fort beau service et un plat en argent massif d'une grandeur démesurée. Tout cela reluit et miroite avec des effets éblouissants.

Nous avons réuni avec intention dans une même

description les deux classes de la joaillerie et de l'orfévrerie parce qu'elles ne sont point séparées à l'exposition portugaise et qu'elles ne diffèrent point de nature. La merveille de ces deux classes et peut-être de toute l'exposition portugaise, est un couteau de chasse (n° 214) exposé par la compagnie d'assurances « Fidelidade, » de Lisbonne.

Ce couteau de chasse est enveloppé d'un fourreau en argent ciselé, revêtu de reliefs allégoriques, tels que chiens, sangliers, etc. Quelle patience et quelle finesse dans ce travail ! Il a, paraît-il, coûté un prix énorme ; on le comprend. Mais comment ce couteau de chasse est-il aux mains d'une compagnie d'assurances ? c'est qu'il a eu une destinée des plus traversées avant d'arriver à Paris et de reposer paisiblement sous le globe de verre qui le recouvre à l'exposition portugaise. Son possesseur primitif s'étant avisé de l'envoyer outre mer, l'avait assuré pour une somme fabuleuse à la Compagnie « Fidelidade » ; le navire qui le transportait à destination ayant fait naufrage, celui-ci réclama de la Compagnie la somme pour laquelle il avait assuré cette œuvre d'art. La Compagnie nia que le couteau valût la somme assurée, mais il était un peu tard pour s'en apercevoir ; il y eut procès, et en définitive gain de cause pour l'assuré. Que fit la Compagnie d'assurances ? Elle n'hésita pas à dépenser une nouvelle somme d'argent importante pour relever le navire qui portait le couteau, et elle parvint à l'en retirer ; il rentra ainsi en sa possession. On

voit que ce couteau a toute une histoire, ni plus ni moins que certains hommes, et qu'il est un objet précieux à bien des titres. Ajoutons que la Compagnie d'assurances « Fidelidade » qui, un peu malgré elle, sans doute, n'avait point menti à son titre, a eu hâte de se défaire dans les meilleures conditions possibles de ce bien si chèrement acquis; jusqu'ici elle n'y a pas réussi, soit qu'elle en demande un prix exagéré, soit que les amateurs manquent; de là la présence du couteau à l'exposition universelle et l'inscription « à vendre » dont on l'a revêtu sur ses différentes faces. Souhaitons bonne chance cette fois à la Compagnie « Fidelidade » !

IVe GROUPE

Tissus, Vêtements et Accessoires.

CLASSE XXX.

FILS ET TISSUS DE COTON.

C'est de nos jours et tout récemment que l'industrie est née en Portugal. Bien qu'encore dans l'enfance, elle s'y développe néanmoins rapidement comme on peut le constater par l'exposition des tissus et vêtements. Parmi les industries dont les produits augmentent de jour en jour en Portugal, il faut citer en première ligne l'industrie du coton. C'est surtout dans les districts du Nord et du centre que se sont établies les principales manufactures et filatures. Les produits ne se vendent guère en Portugal, et sont le plus souvent exportés dans les colonies portugaises d'Afrique. Si l'on en juge par l'écart considérable entre la valeur de l'exportation et celle de l'importation des tissus de coton, cette industrie doit se développer encore grandement avant de pouvoir suffire à la consommation annuelle

du pays. Ainsi la valeur de l'importation des cotons a été :

en 1866 de 31,481,100 fr.
en 1870 » 26,305,700
en 1876 » 23,527,200

et la valeur des importations des cotons :

en 1866 de 2,303,800 fr.
en 1870 » 2,067,100
en 1876 » 1,790,900

Pour les tissus de coton en particulier, l'exportation en a atteint dans ces dernières années 150,000 kilog. environ d'une valeur de 650,000 fr.; l'importation 5,800,000 kilog. d'une valeur de près de 18 millions 450,000 francs. En somme exposition intéressante à consulter pour la connaissance de la situation économique du royaume, mais que rien ne distingue particulièrement. Bornons-nous à citer les deux principaux exposants.

On voit avec intérêt les tissus de coton exposés par l'Association fraternelle des fabricants de tissus de Belem (Lisbonne). Cette fabrique, qui est une sorte de société mutuelle, a été fondée dans le but de donner du travail à tous ses associés. Établie depuis dix-huit ans, sa production annuelle n'est que de 40,000 francs environ (nº 2).

L'exposition de la compagnie de filature de Thomar est plus importante. De fondation toute récente, cette grande fabrique s'est vue couronnée

dès 1876 à l'exposition de Philadelphie. Elle prend une extension de plus en plus grande, d'année en année; plus de 400 ouvriers de tout âge et des deux sexes y sont actuellement occupés (nº 11).

L'exposition de la compagnie Lisbonnaise de filature et de tissage se place incontestablement en première ligne (nº 12). Cette compagnie fondée en 1838 a été récompensée à tous les concours internationaux des expositions universelles depuis un demi-siècle. Elle est à la tête de trois manufactures occupant plus de 800 ouvriers. L'importance de son exposition est proportionnée au chiffre de ses affaires qui dépasse deux millions de francs annuellement.

CLASSE XXXI.

FILS ET TISSUS DE LIN, ETC.

C'est encore le Portugal du nord, partie de toute manière la plus avancée du royaume, qui a le monopole de la fabrication des tissus de lin. A vrai dire, la grande industrie n'occupe dans cette branche qu'une place assez restreinte, c'est presque partout la petite industrie, comme on en peut juger par l'exposition de cette classe, qui fournit le Portugal de tissus de lin. Les principaux produits de cette industrie en Portugal sont le linge de table, le fil à coudre, les couvertures, la toile et les popelines. L'importation en Portugal des tissus de

lin a atteint en 1876 le chiffre de 771,143 kilog. ayant une valeur de 1,536,000 fr. L'exportation : 32,659 kilog., ayant une valeur de 78,500 fr.

MM. Bahia et fils, de Porto, ont envoyé de nombreux échantillons de leurs produits : mais cette exposition, pas plus que celles qui l'entourent, ne se distingue de l'ensemble des expositions particulières des autres pays (nº 23).

La Commission départementale d'Angra do Heroismo a envoyé des toiles de fil et des coutils de lin et de coton, spécimens d'une fabrication très-restreinte en Portugal et presque tout entière aux mains des femmes (nº 26).

L'exposition particulière de cette classe, la plus complète, est celle de la compagnie nationale de filature et de tissus de Torres-Novas (Santarem). Cette grande manufacture, qui compte plus de trente années d'existence, emploie plus de 250 ouvriers, et possède une machine à vapeur de la force de 70 chevaux. Les médailles et les récompenses qu'elle a obtenues dans toutes les expositions précédentes font foi de la supériorité de sa fabrication (nº 34).

Une autre partie intéressante de l'exposition de cette classe est celle du linge de table. Le centre de cette fabrication est la petite ville de Guimaraëns (Braga). Nous avons noté parmi les produits exposés, les nappes et serviettes de M. Manuel Mendes Ribeiro Guimaraîs (nº 41), et une très-remarquable nappe brodée, exposée par M. José da Costa Nogueira e Sousa (nº 46).

CLASSE XXXIII.

FILS ET TISSUS DE LAINE CARDÉS.

Les fils et tissus de laine occupent près de la moitié d'une salle à l'exposition portugaise. C'est qu'en effet cette industrie affranchie des entraves qu'apportait à son développement la législation sur les matières premières a pris un rapide essor. Sans suffire encore à la consommation nationale, puisque en 1876, il a été importé en Portugal plus de 671,000 kilog. de tissus de laine, ayant une valeur de 9,400,000 fr., cependant elle est assez avancée pour tenir tête, dans certains districts, dès maintenant, et dans tout le royaume avant longtemps, à la concurrence étrangère. Tous les procédés nouveaux sont d'ailleurs connus et appliqués dans les manufactures de ce genre en Portugal, et c'est en lui empruntant ses propres armes que l'industrie portugaise arrivera à vaincre l'industrie étrangère. Les manufactures les plus importantes sont dans le Portugal du centre et du nord. Dans l'Algarve on ne trouve point de grandes fabriques ; la petite industrie fabrique seulement de grossières couvertures. Elle n'est point représentée à l'exposition portugaise.

L'Alemtejo produit beaucoup de draps d'un genre assez rudimentaire, connus sous le nom de « Saragoça » qui ne sortent guère de la province où ils trouvent un débouché facile. Dans le centre,

le district de Portalègre ne renferme pas moins de 1,000 métiers à tisser. C'est à Portalègre qu'est le siége de la Compagnie de la fabrique nationale de tissus de laine (nº 62).

Cette fabrique, dont les produits occupent une place considérable à l'exposition portugaise, est l'une des plus importantes du Portugal. Elle fut fondée il y a un siècle, et d'abord administrée par le gouvernement. Passée depuis entre les mains d'une société anonyme, elle emploie aujourd'hui plus de 200 ouvriers et est munie de tous les procédés de fabrication les plus récemment introduits dans l'industrie étrangère. Les draps qui sortent de cette manufacture sont parmi les plus renommés du royaume.

La compagnie de tissus de laine d'Arrentella (Lisbonne) est la quatrième fabrique du Portugal tout entier pour la valeur de la production annuelle qui dépasse 550,000 fr. Les draps et casimirs qu'elle expose ont déjà obtenu dans les expositions nationales et étrangères de nombreuses médailles, dont les dernières à Philadelphie en 1876 (nº 63).

La Compagnie de tissus de laine du Campo Grande, à Olivaes (Lisbonne) (nº 64), compte plusieurs machines à vapeur et plus de 200 ouvriers. La valeur de sa production annuelle dépasse aujourd'hui 650,000 fr.

Il convient de citer encore dans cette classe les produits de MM. Campo Mello et frère, à Covilhã

(Castello Branco); cette fabrique passe avant toutes celles que nous venons de nommer par l'importance et la valeur de ses produits (300 ouvriers ; production annuelle : 850,000 fr.) (n° 52). — La ville de Covilhâ est au premier rang parmi les villes manufacturières du royaume. On y fabrique surtout les draps veloûtés et ceux dits « Saragoça. ».

La fabrique de MM. Bernardo Daupias et Cie à Calvario (Lisbonne) (n° 71), qui est de beaucoup la première du Portugal, peut rivaliser avec les établissements de ce genre les mieux outillés et les plus complets de l'étranger. En quarante années (1837-1878), les débouchés de cette fabrique sont devenus tels qu'elle n'occupe pas moins de 715 ouvriers actuellement, et que sa production annuelle dépasse 1,650,000 francs, ayant ainsi une valeur double de la production des plus grandes fabriques portugaises.

Les manufactures de draps du Portugal ont pour débouchés principaux le royaume lui-même, les colonies portugaises et surtout le Brésil. C'est à Guarda et à Porto que l'on trouve le plus grand nombre de fabriques, sinon les plus importantes.

CLASSE XXXIV.

SOIES ET TISSUS DE SOIES.

Le tissage des soies est une des industries les plus anciennement répandues dans le Portugal. Encou-

ragée par les rois, elle s'était développée à l'ombre de cette protection intelligente ; Pombal, dont la vivifiante activité régénéra toutes les branches de l'industrie portugaise, fonda une fabrique modèle de tissus de soie aux frais du Trésor. Depuis, sous les efforts de la concurrence étrangère, sous le coup de l'essor extraordinaire qu'ont pris les filatures de France et d'Angleterre, cette industrie paraît être tombée en décadence , si l'on s'en rapporte aux statistiques officielles ; en effet :

La valeur des importations de soieries était :

en 1866,	3,955,600 fr.
en 1870,	3,116,200 fr.
en 1876,	4,476,200 fr.

La valeur des exportations était :

en 1866,	579,600 fr.
en 1870,	650,000 fr.
en 1876,	291,000 fr.

On voit d'après ces chiffres que la valeur des exportations a considérablement diminué dans ces dernières années, tandis que, par contre, la valeur des importations n'a pas cessé d'augmenter. Néanmoins si le temps n'est plus où les soieries portugaises étaient recherchées de préférence même à celle d'Angleterre, cette industrie ne laisse pas d'occuper encore une place importante en Portugal. Les centres principaux en sont Porto, Lisbonne, Braga, Bragance et le Portugal du Nord.

L'exposition portugaise renferme de fort beaux

échantillons de l'industrie du tissage de la soie. Tels sont les produits de la fabrique nationale de MM. Cordeiro frères et Cie, de Lisbonne, failles, brocatelles, reps, etc. Cet établissement qui compte plus de 1200 broches et de 200 ouvriers, a le premier appliqué le tissage mécanique à la soie ; encore aujourd'hui il est le seul qui fasse usage des métiers à vapeur pour le tissage des soies (n° 104). Dans les vitrines où sont enfermées ces étoffes précieuses, on remarque encore les magnifiques mouchoirs de satin exposés par M. J. Baptista da Silva Guerra (n° 106), et les tissus de soie et velours de MM. Pimentel et Queiroz, de Porto (n° 111).

Une mention spéciale est due aux étoffes de soie mélangées d'or envoyées par MM. A. J. et D. J. Silva, de Porto (n°s 114 et 115) et par l'Institut industriel de Porto (n° 107), et surtout aux splendides tissus de soie mélangée d'or et d'argent de M. Manuel Jose Francisco da Silva, de Braga (n° 116). Ces tissus de soie damassés et brochés or sont du plus bel effet.

CLASSE XXXVI.

DENTELLES, TULLES, ETC.

L'exposition des dentelles vaut la peine qu'on s'y arrête. L'industrie des dentelles en Portugal a pris depuis un quart de siècle de notables

développements, et il ne se passe guère d'année qui n'amène à la fois un accroissement dans la production et un perfectionnement dans la manufacture. Les femmes seules se livrent à ce travail de patience, surtout à Vianna, à Horta, à Sctubal et à Peniche. Rien de plus triste que la vie des pauvres ouvrières dont le travail est si monotone et si peu rémunérateur. A Peniche, elles vivent comme isolées du reste du monde, et c'est à peine si elles communiquent à de rares intervalles avec le continent. Veut-on avoir une idée de leur salaire ? A Lagos (Faro), dans l'Algarve, une femme gagne à ce dur métier de 0 fr. 28 c. à 0 fr. 56 c. par jour. Aussi à Peniche les « rendeiros » qui font le commerce des dentelles font-ils des avances en argent, comestibles, vêtements, etc., à ces malheureuses ouvrières. Les dentelles de Peniche, sont les plus estimées du Portugal, bien que la valeur annuelle de la fabrication en dépasse à peine 100,000 francs. Ces dentelles sont presque toutes faites à la main dans le coussin à fuseaux. Nous empruntons au Catalogue spécial de l'exposition portugaise quelques détails intéressants sur l'existence qui est faite aux femmes qui fabriquent la dentelle : « Il y a à Peniche huit écoles où l'on apprend à faire de la dentelle, dirigées par des femmes qui enseignent aussi la lecture et le catéchisme. Quelquefois les petites filles commencent leurs travaux à l'âge de quatre ans, et quelques années plus tard, elles finissent par acquérir une

si grande adresse que l'on voit des jeunes filles manier cinquante douzaines de fuseaux, en faisant attention à une foule d'objets étrangers à leur occupation habituelle. Les dessins sont faits par des femmes qui ignorent absolument l'art du dessinateur. »

Les dentelles de Peniche ne sont exposées que par la Commission centrale de Lisbonne (nº 130) ; elles sont les plus remarquables de l'exposition portugaise.

Deux beaux échantillons de dentelles faites à la main dans le coussin à fuseaux sont exposés par Mlle Maria da Conceiçaô Correia, d'Olhaô (Faro) (nº 135).

Une des curiosités de cette exposition est la broderie de soie représentant le célèbre aqueduc des Aguas Livres de Lisbonne ; elle est envoyée par Me. Francisca Ferreira de Andrade, de Lisbonne (nº 127). Mentionnons encore dans cette classe de très-beaux coussins de soie brodée appartenant à Mlle Maria Salomé, de Lisbonne (nº 144).

CLASSES XXXVII ET XXXVIII.

BONNETERIE ET LINGERIE. — HABILLEMENTS DES DEUX SEXES.

Les gants sont presque les seuls produits exposés dans la classe 37 ; l'industrie de la ganterie est en effet très-florissante en Portugal. On

y compte plus de 25 fabriques où les peaux d'origine portugaise sont préparées et coloriées sans l'intermédiaire de l'étranger. Contentons-nous de citer parmi les produits exposés, ceux de M. Antonio Pino, de Lisbonne (n° 150), et surtout les gants de M. Bernardino Antunes Silva, de Lisbonne (n° 161) ; ces derniers ne laissent rien à désirer comme élégance et comme goût, et n'ont rien à envier aux meilleurs produits de la fabrication française similaire [1].

Le nombre des établissements pour la confection des habillements des deux sexes était en 1867 de 5,714. Il a dû augmenter depuis.

L'industrie qui tient le premier rang dans cette classe est la chapellerie. La valeur de la production totale peut s'en évaluer à environ onze millions de francs par an. C'est à Lisbonne et à Porto que sont établies les principales manufactures de chapeaux ; ces deux villes en fournissent le Portugal entier ; mais elles excellent surtout dans la chapellerie de luxe. On peut en juger par les produits exposés.

La plus belle exposition de chapellerie est celle de Mme veuve Roxo, de Lisbonne (n° 198), dont l'établissement qui n'emploie pas moins de 130 ouvriers a obtenu de nombreuses récompenses aux expositions précédentes.

1 valeur de l'exportation des gants : en 1856, 3,500
en 1872, 64,000
en 1875, 113,000

La Commission industrielle de Porto expose des chapeaux de liége, assez laids de forme et de couleur, mais qui paraissent devoir être des plus confortables pour leur légèreté dans les pays chauds. C'est là une intéressante innovation, bien entendue, croyons-nous (n° 177). Nommons encore, au moins à titre de curiosité, le chapeau de copeaux de sapin envoyé par la Commission départementale de Horta (n° 173)[1].

La fabrication des chaussures s'est rapidement développée en quelques années ; aujourd'hui le Portugal n'importe plus de chaussures et il en exporte chaque année davantage ? Quelques-uns des spécimens exposés sont d'une tournure et d'un goût tout parisiens ; telles les chaussures de MM. Gomes et fils, de Lisbonne; établissement le plus important de ce genre en Portugal, qui occupe près de 80 ouvriers.

La spécialité de chaussures « tamancos » est représentée par M. Manuel Antonio de Louza Carneiro, de Lima (n° 167), par M. Luiz Fernandes, de Penalva do Castello (Viseu, n° 186) etc., etc. [2].

1 Exportation des chapeaux :	en	1856,	151,900 fr.
	en	1872,	226,800
	en	1875,	211,000
2 Exportation des chaussures :	en	1856,	179,000
	en	1872,	1,101,500
	en	1875,	1,346,900
	en	1876,	712,600

Quelques-unes des expositions de cette classe sont tout à fait pittoresques, ce sont celles qui sont consacrées aux costumes nationaux. Tels sont les costumes populaires de l'île Terceira, exposés par la Commission départementale d'Angra de Heroismo (n° 170); le costume des femmes du peuple à l'île de Madère, exposé par la Commission de Funchal (île Madère, n° 174), et le costume d'une paysanne des environs de Porto, exposé par la Commission industrielle de Vienna do Castello (n° 179). Parmi les excentricités de cette partie de l'exposition se place assurément la jaquette de peau de taupe, propriété de M. David José de Sousa, de Porto (n° 203.)

Ve GROUPE

Industries extractives.

CLASSE XLIII.

PRODUITS DE L'EXPLOITATION DES MINES.

Les mines du Portugal furent connues et exploitées dès l'antiquité la plus reculée, et il est même resté en plus d'un endroit de nombreux vestiges de cette exploitation. Mais d'abord négligées elles finirent par être entièrement délaissées et oubliées. La faute en fut surtout au gouvernement portugais qui les avait déclarées propriétés nationales et qui n'ayant ni les moyens, ni les ressources de les faire valoir, les laissait inexploitées et improductives. Mais sous le régime de la loi de 1836 qui a abandonné l'exploitation des mines à l'industrie privée, ne réservant à l'État qu'un droit minime (5 pour cent du produit annuel), des compagnies privilégiées se sont formées, et l'industrie minière nationale lutte plus avantageusement de jour en jour contre la concurrence étrangère. Aujourd'hui le

Portugal est divisé en quatre régions minéralogiques à la tête de chacune desquelles est placé un ingénieur en chef faisant fonction d'inspecteur ; ce sont les districts : 1° de Tras os Montes et de Minho; 2° de Haute et Basse Beira; 3° d'Estramadure; 4° d'Alemtejo et d'Algarve.

Le minerai de plomb est surtout abondant dans le Portugal du nord, y compris Beira. Les mines les plus importantes, celles de Carvalhal Braçal et Mealhada, sont situées autour d'Aveiro. Elles sont représentées à l'Exposition portugaise par les minerais de cuivre, nickel, cobalt, zinc et plomb des mines de Palhal et de Carvalhal, envoyés par la Lusitanian Mining Company, d'Albergaria a Velha (Aveiro) (n° 18), et surtout par les minerais de plomb, galène et blonde argentifère, des mines de Braçal, exposés par MM. Diederich Mathias Feuerhed Junior et Cie, de Sever do Vouga (Aveiro) (n° 25). On extrait de cette dernière mine des produits très-estimés, malheureusement insuffisants pour la consommation du pays. Elle emploie actuellement plus de 400 ouvriers et exporte du plomb jusqu'en Angleterre [1].

Le minerai de fer se rencontre dans toutes les parties du royaume. Les gîtes les plus abondants se trouvent dans l'Alemtejo, à Serra dos Monges et près d'Elvas. Mais le manque de combustible a em-

[1] Exportation du plomb en 1876 : 1,289,334 kilogr., ayant une valeur de 450,000 fr.

pêché longtemps l'industrie des forges et des hauts-fourneaux de se ranimer. La principale exposition particulière des minerais de fer (hématite) est celle de la Cie des minerais de fer des Monges, à Monte Môr o Novo (Evora) (n° 13)[1].

Le minerai de cuivre se rencontre principalement dans le Portugal méridional; les gîtes les plus considérables sont ceux de Commenda, Sobral, etc., dans le district d'Evora. Dans l'Alemtejo, on trouve de très-importants gisements auprès d'Aveiro, à Palhal (15 pour cent de cuivre). Les produits de cette mine sont exposés par la Lusitanian Mining Company (n° 15) qui en exporte une partie en Angleterre.

Sur une longueur de 110 kilom. s'étendent près du Guadiana les filons que constituent les mines de Saint-Domingos et Aljustrel. C'est l'exploitation minière la plus importante du Portugal; elle a rendu l'animation et la vie à toute la région voisine : pour elle on a dû construire un chemin de fer de 18 kilom. de Saint-Domingos au Guadiana, creuser le lit du fleuve pour le rendre accessible à tous les navires, et créer la ville et le port de Pomaraô. La Cie des mines de Saint-Domingos a exposé un magnifique bloc de pyrite (galerie des machines), devant lequel on ne peut pas ne pas s'ar-

1 Exportation du fer en 1876 : 21,568,746 kilogr., ayant une valeur de 559,600 fr.

rêter, si ignorant ou si indifférent que l'on soit en minéralogie [1].

M. Ernest Deligny, de Grandola, expose (n° 21) de beaux échantillons de minerai de cuivre des mines de Serra da Caveira.

Nous avons également distingué les minerais de la Compagnie portugaise des mines de Bogalho, à Alandroal (Evora) (n° 14), et les pyrites cuivreuses, envoi de M. William Cruickshank, de Mertola (Beja) (n° 20).

L'antimoine que l'on trouve surtout dans les environs de Porto et dans l'Algarve n'est guère représenté à l'Exposition portugaise que par des sulfures d'antimoine exposés principalement par M. C. F. Blanck (n° 3), par M. Henriques et Cie, de Porto (n° 32) et par la Compagnie « Perseverança, » de Porto (n° 45).

Il y a plusieurs filons carbonifères en Portugal; non loin de Figueira, à Buarcos, sont des gisements exploités dès le XIVe siècle, mais peu productifs. Les mines les plus importantes sont celles de San-Pedro de Cova; exploitées depuis 1820, elles fournissent d'excellents produits qui trouvent un facile débouché à Porto. Elles sont représentées à l'Exposition par des blocs d'anthracite envoyés par

1 Importation du cuivre en 1876: 320,033 kilog., ayant une valeur de 1,223,600 fr.

Exportation du cuivre en 1876: 61,770, 442 kilog., ayant une aleur de 3,115,200 fr.

M. Bento Rodrigues Oliveira (nº 39), de Gondomar (Porto). Il existe aussi une Compagnie pour l'exploitation des mines de Valverde. En somme cette partie de l'exploitation portugaise est très-pauvre. Il n'en ressort que trop que le Portugal est et restera tributaire de l'étranger pour le combustible, ce premier aliment de toute industrie. C'est à peine si sa production de houille a atteint (1871-1872) 12,387 tonnes métriques, ayant une valeur de 305,000 fr., tandis que l'importation du charbon de terre dépassait, en 1876, 217,656,942 kilog, ayant une valeur de plus de 6 millions et demi.

Le Portugal est très-abondant en carrières; on en compte actuellement plus de 800 en exploitation; le plus grand nombre se trouve dans les districts de Lisbonne et de Viseu. Les principales sont les carrières de marbre; les marbres portugais ont la plus grande variété de couleurs. Les carrières de Serpa (Alemtejo) produisent un marbre blanc d'un grain très-fin; celles de Cintra un marbre bleu, celles de Mafra des marbres rouges et jaunes. Le marbre extrait des carrières d'Extremoz est noir, vert et blanc; les colonnes de l'Escurial en proviennent. Ces gisements considérables étaient délaissés autrefois par suite du manque de voies de communication. Depuis une vingtaine d'années cette industrie est devenue très-importante. Elle occupe une place assez considérable à l'exposition portugaise. Nous réunissons ici les deux classes 43 et 66.

Dans la classe 43, de beaux échantillons ont été envoyés par M. Faria e Mello, de Vianna do Alemtejo (n° 23) ; dans la classe 66, de nombreux produits sont exposés par la Chambre municipale de Extremoz (n° 26) ; par M. Guilherme Reynolds, de Extremoz (Evora) (n° 50), et par M. Joaquim Antunes dos Santos, de Lisbonne (n° 52). Quelques-uns de ces petits pavés de marbre parfaitement réguliers ont tout à fait l'aspect du savon de Marseille avec leurs veines bleues et roses ; plus d'un visiteur a dû s'y tromper.

Il convient de ne pas omettre l'intéressante exposition (n° 22) de la direction de la monnaie portugaise. Ces monnaies sont d'un fini, d'un relief et d'une netteté remarquables. Les amateurs de monnaies étrangères auront là de quoi voir et admirer.

CLASSE XLIV.

PRODUITS DES EXPLOITATIONS ET DES INDUSTRIES FORESTIÈRES.

Cette classe de l'exposition portugaise n'est pas la moins curieuse à visiter ; elle est en effet des mieux fournies. Quoique déboisé dans plusieurs de ses parties, le Portugal possède encore 260,000 hectares de forêts, c'est-à-dire 15 pour 100 de la superficie du royaume. Citons au nombre des forêts fameuses du Portugal le « Pinhal do Rey, » planté

jadis par le roi Denis. Cette vaste forêt s'étend encore sur plus de 10,000 hectares quoique un incendie en ait dévoré le quart en 1824. La province la plus boisée du Portugal est l'Estramadure; ce n'est pas la mieux représentée à l'Exposition portugaise. Cette exposition en effet se compose surtout des produits du chêne-liége. Les forêts de chênes n'occupent qu'environ 50,000 hectares dans une partie desquels seulement le chêne-liége est cultivé. Le centre de cette culture est le Portugal méridional, Alemtejo et Algarve. Le liége est l'objet d'un commerce très-important qui dépasse six millions de francs annuellement. L'exportation s'en fait surtout en Angleterre, puis en France et en Espagne. Il est intéressant de voir, à l'exposition portugaise, les formes variées que font prendre au liége les industrieux habitants du pays et les différents usages auxquels ils l'emploient. Il y a là tout un mobilier en liége, de couleur grise, mais bien rustique et pittoresque, avec chaises, fauteuils, table. Voilà qui est bien fait pour cadrer avec les campagnes où s'étendent les forêts de chêne-liége.

Parmi les expositions particulières les plus complètes, nommons celle de M. Juan Bordaz y Marimon, de Portimaô (Faro) (n° 63), et surtout celles de M. Georges Robinson, de Portalègre (n° 119) et de M. J. J. Serpa de Villa Nova, de Portimaô (Faro), (n° 125); ces deux derniers établissements dont les débouchés s'étendent jusqu'en Allemagne et en Suède sont les plus importants du royaume.

L'État est propriétaire de plus de 24,000 hectares de forêts; dans ces forêts nationales, les pins prédominent, surtout les pins maritimes. Dans la forêt de Leiria, dont nous avons parlé plus haut, l'État a établi une fabrique modèle où la fabrication de l'essence de térébenthine, des brais, colophanes, etc., se fait sur une très-large échelle et donne des produits supérieurs. L'administration générale des forêts du royaume en a exposé quelques-uns (nº 56). Ils sont dignes d'attention et témoignent en faveur des procédés mis en œuvre.

Mentionnons dans cette exposition un herbier intéressant à consulter pour qui veut connaître de visu la flore de ces régions méridionales.

CLASSE XLVI.

PRODUITS AGRICOLES NON ALIMENTAIRES

La curiosité de la classe 46 est l'exposition des tabacs. L'État n'a pas en Portugal, comme en France, le monopole de la vente du tabac; la vente du tabac est libre dans tout le royaume, mais les îles ont seules faculté de le cultiver. Le gouvernement prélève un droit assez élevé sur l'importation et la fabrication du tabac ; c'est une source de recettes très-importante et qui n'est pas évaluée pour le budget 1878-1879 à moins de 15,378,000 fr. Cette exposition offre un spectacle attrayant, alléchant pour les fumeurs. Ce ne sont que collections

de cigarettes et de cigares de grosseur et de longueur variées ; plus loin sont les tonneaux cerclés où se conserve le tabac à l'abri de l'humidité et de la chaleur. Il sort de là comme un fumet qui a bien son prix pour les connaisseurs.

La compagnie des « Vendeurs » de tabac Regalia, de Lisbonne (nº 202) expose de nombreux produits sur la valeur desquels nous ne dirons rien, ceux-là seuls ayant le droit d'en parler qui y ont goûté. Cette manufacture qui compte à peine dix années d'existence, a pris dans ce laps de temps une extension considérable. Elle n'emploie pas moins aujourd'hui de 300 ouvriers et sa production annuelle atteint une valeur de près de 3 millions.

L'établissement de ce genre le plus complet en Portugal, si l'on en juge par son exposition, est la compagnie Nationale des tabacs, à Xabegas (Lisbonne) (nº 203). Il emploie 900 ouvriers et atteint une production annuelle de 10 millions.

Dans cette classe et dans la suivante (classe 47), on peut voir de curieux travaux sur cire, cierges, paniers, etc., très-délicatement façonnés.

CLASSE XLVII.

PRODUITS CHIMIQUES ET PHARMACEUTIQUES.

La plus grande place dans cette classe est occupée par l'exposition du sel marin. On sait que le Portugal est un des principaux pays producteurs de

sel de l'Europe. Ce sel provient de marais salants et non point de salines; on compte plus de 1,200 marais salants dont la production atteint 22,000,000 d'hectolitres. Les principaux marais salants sont situés à l'embouchure des fleuves, tels que le Sado, le Tage, le Mondego, le Vouga, etc. Les sels de Sétubal passent pour les meilleurs de l'Europe; on les emploie surtout aux salaisons des pêcheries. Les sels de Lisbonne viennent en seconde ligne et ceux de l'Algarve en troisième.

Les principaux exposants de sel marin, sont M. Antonio de Sousa Brito Maldonado Bandeira, de Setubal (nº 259), MM. Cooke et Cie, de Figueira da Foz (nº 271) et surtout Mme de Samora Correia, de Benavente (Santarem) (nº 273), dont l'exploitation saline occupe, aux marais d'Alcochete, journellement plus de 100 ouvriers. Les produits exposés ont été déjà récompensés à toutes les expositions précédentes, entre autres à celles de Paris (1867), de Vienne (1873), de Philadelphie (1876).

Les deux plus considérables expositions de produits chimiques, sont celles de MM. Deligny frères et Cie, de Lisbonne (nº 276), et de MM. Serzedello et Cie, Largo do Corpo Santo, Lisbonne.

Les eaux minérales occupent une place importante dans cette classe; ce sont principalement celles de la société des eaux de Cabeço de Vide, à Alter do Châo (Portalegre) (nº 302), et de la société des eaux minérales de Vidago (nº 303). On compte en Portugal, d'après la plus récente statistique,

108 sources d'eaux minérales, dont un tiers sont froides et un grand nombre ferrugineuses. Quelques-unes étaient connues dès l'antiquité, telles les eaux de Caldas da Rainha. Celles de Vidago, (Villa-Real), sont actuellement parmi les plus fréquentées. Voici quelle est leur composition :

	gr.
Bicarbonate de soude,	4,629,017
« de potasse,	0,048,396
« de lithine,	0,037,331
« de strontiane,	0,000,963
« de chaux,	0,971,350
« de magnésie,	0,255,404
« de protoxyde de fer,	0,013,131
« de manganèse,	0,001,053
Sulfate de potasse,	0,008,839
« de baryte,	0,001,002
Chlorure de potassium,	0,169,530
Phosphate d'alumine,	0,000,724
Acide silicique,	0,061,170
« carbonique,	1,449,408
Matières organiques,	traces[1].

1 Dr. A. V. Lourenzo. -- Extrait du Catalogue spécial.

VIe GROUPE

Outillage et Procédés des Industries mécaniques.

Les derniers groupes plus spéciaux, plus techniques sont d'une description moins facile que les précédents. D'ailleurs cette partie de l'exposition n'intéresse qu'un petit nombre de gens qui aimeront mieux la voir à l'exposition même que dans une description nécessairement écourtée. Nous passerons donc très-rapidement sur ces deux derniers groupes.

Dans le groupe VI, classe LXII (carrosserie), la compagnie des tramways de Porto expose une de ses voitures. Parfaitement aménagé à l'intérieur et très-confortable, ce tramway est construit sur le modèle américain qu'a imité la Compagnie des tramways-nord de Paris. C'est le même genre de voiture très-basse, sur des roues pleines d'un très-faible diamètre. On peut juger par le modèle exposé que Porto n'a rien à envier à Paris pour

la commodité des transports à bon marché. Nous aurions aimé à voir exposés dans cette classe quelques spécimens du matériel des chemins de fer portugais pour pouvoir les comparer en connaissance de cause à ceux des expositions étrangères. Nous regrettons que le Portugal ait imité à cet égard l'abstention de l'Espagne, et nous ne pouvons juger des chemins de fer portugais que d'après les statistiques officielles qui nous donnent bien des chiffres, mais ne nous mettent rien sous les yeux.

Dans la classe LXVII (Matériel de navigation), on remarque placé dans une vitrine un gracieux modèle du navire de guerre le « Montcalm » exposé (n° 56) par la Commission départementale da Horta, à Horta. Le modèle est en moelle de figuier et d'un travail délicat qui a dû demander beaucoup de temps et de patience.

Dans la classe LXVIII (matériel et procédés de l'art militaire) on regarde d'un œil d'envie les épaulettes, shakos et képis de l'armée portugaise, exposés par M. Francisco Antonio Jorge Bello, de Lisbonne (n° 59), et l'habit d'uniforme d'officier de la marine portugaise, envoyé par MM. José Fonseca et fils, de Lisbonne. Ces uniformes ne sont point chamarrés de broderies et de dorures ; ils sont d'un goût simple et assez sombres en général. Les képis sont moins hauts que ceux des régiments français.

VIIe GROUPE

Produits alimentaires.

Nous n'avons pas la prétention de passer en revue toutes les expositions particulières de ce groupe, qui se ressemblent d'ailleurs entre elles. Contentons-nous d'indiquer en quelques mots les principaux produits exposés. Dans la classe LXIX (céréales, produits farineux, etc.), les produits qui occupent la plus grande place sont le maïs et le blé. Le maïs est très-communément répandu dans le Portugal, on le cultive surtout dans les districts montagneux du Portugal du nord. M. le Docteur Thomaz Antonio Pinho Soares, de Macieira de Cambra (Aveiro) (nº 19), et M. le vicomte de Villar d'Aden, de Porto (nº 22), ont exposé de fort beaux échantillons, M. d'Allen, surtout, dont l'exposition comprend des maïs à grains rouges, blancs, jaunes et orangés. La culture du maïs en Portugal s'étend sur un espace de 520,000 hectares.

La culture du blé ne comprend que 260,000 hec-

tares, mais quelques qualités sont supérieures. Les blés portugais se divisent en deux espèces : les « molares » ou tendres et les « rijos » ou durs. Parmi les blés « tendres » exposés, il faut citer ceux envoyés par M. Agostinho Branco Alves, de Bragança (n° 24), et par M. Joaquim Filippe Fernandes de Bejà (n° 78). La culture de l'avoine n'occupe pas moins de 270,000 hectares, mais elle est secondaire pour l'importance et la valeur des produits. Il en est de même du seigle qui pousse surtout dans les terrains ingrats des pentes montagneuses et dont on fait une consommation considérable dans les régions pauvres. On trouve encore dans l'exposition de cette classe de nombreux échantillons venus des rivières portugaises. Cette culture qui avait d'abord pris une grande extension est aujourd'hui en décadence, par suite de l'insalubrité qu'elle amène. Elle occupe une superficie d'environ 7,000 hectares. De très-beaux produits de ce genre (riz en paille) sont exposés par M. Antonio de Souza Brito Maldonado Bandeira, de Setubal (n° 34), déjà récompensé à l'exposition universelle de Paris en 1867.

La classe 71 (corps gras alimentaires) est presque exclusivement remplie des produits exposés par les fabricants d'huile d'olive. La culture de l'olivier est une des plus répandues en Portugal; elle s'étend sur 200,000 hectares. On le cultive surtout dans l'Alemtejo, l'Estramadure et le Tras os Montes. On distingue trois sortes d'olives, olives

dures, vertes et de Cordoue. Les olives vertes sont les plus communes, et servent à la fabrication de l'huile d'olive. La fabrication de l'huile d'olive se fait sur une large échelle; cette industrie rémunératrice a pris un grand essor : sur 6,000 fabriques environ que l'on peut compter pour les industries de tout genre en Portugal, la fabrication de l'huile d'olive occupe aujourd'hui à elle seule plus de 3,500 établissements, presque tous très-florissants. Les procédés de fabrication s'améliorant, il est à croire que cette industrie se développera encore davantage.

La classe LXXV (boissons fermentées), est, on le devine, la partie de l'exposition portugaise la mieux fournie et la plus riche en expositions particulières. Une salle entière dans la galerie des produits alimentaires, est consacrée aux vins de Porto, de Madère. On peut bien décrire les pyramides de bouteilles à plusieurs étages, mais comment décrire le contenu sans y avoir goûté ? Or, nous aurions fort à faire, si nous voulions parler en connaissance de cause de chacune des expositions particulières. Il y en a d'intéressantes, même pour le simple et profane visiteur; ce sont celles qui renferment ces vins généreux à cent francs la bouteille, qui remontent, à ce qu'affirment les exposants, à 1792 ; c'est là, certes, un certificat de vieillesse. La date est respectable assurément, mais les prix le sont encore davantage. Du reste, les vins ordinaires sont, eux aussi, largement

représentés à l'exposition portugaise ; il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses. De nombreux échantillons de récoltes récentes de Madère sont exposés : voilà de quoi faire taire les mauvaises langues qui prétendaient que Madère était le seul endroit du monde qui ne produisît plus actuellement de vin de Madère. Que si de l'admiration platonique, les visiteurs veulent passer à la dégustation, ils trouveront au dehors dans le pavillon d'un négociant, M. Cossart, les différents crus dont l'apparence alléchante peut les avoir séduits. Ajoutons pour les naïfs que dégustation est ici un euphémisme délicat qui veut dire vente à beaux deniers comptants.

La culture de la vigne est un des éléments de la fortune publique en Portugal. Comme la production des vins dépasse, et de beaucoup, la consommation nationale, on les exporte vers les pays étrangers, et ce commerce très-considérable tend encore à s'accroître[1]. Participant aux qualités du sol où ils sont cultivés, les vignobles portugais présentent les crus les plus variés ; les procédés de fabrication et de culture entrent aussi pour beaucoup, dans la valeur des produits obtenus. Les vignes s'étendent en Portugal sur 204,000 hectares, dont la production annuelle est de plus de 4,000,000 d'hectolitres. C'est le Portugal du Nord et la région du Douro qui sont les plus riches en vignobles ; ces

1 Voir dans notre introduction les chiffres de l'exportation des vins pendant les dernières années.

vignobles s'étendent surtout sur les flancs des montagnes et des collines qui bordent le fleuve. Les crus de Porto sont parmi les plus célèbres du monde; mais à en juger par les chiffres que nous avons indiqués dans notre Introduction, la France , si riche elle-même dans ce genre de production, est le pays qui connaît le moins les vins portugais et en fait la moindre consommation. La région avoisinante renferme également quelques-uns des grands crus du pays (Villa Flor, Moncorvo, etc.) Le district d'Aveiro avec la Barraïda vient en seconde ligne comme qualité; il serait difficile de nommer tous les crus renommés de cette région (vins rouges de Cartaxo, de Collares, de Termo, de Torres-Vedras, etc). La partie méridionale du Portugal, au delà du Tage, quoique d'une production vinicole moins abondante, renferme encore des crus excellents; tels sont les vins rouges de Lavradio et d'Évora (Extremoz, Villa-Viciosa, Elvas, etc). Quelques-uns sont liquoreux et analogues aux vins de l'Espagne méridionale, tels sont ceux de Setubal. La production de l'Algarve est moins importante ; elle comprend surtout des vins fins renfermant beaucoup de sucre (23 pour cent environ). Les exportations de vins de Madère qui vont en augmentant, ont atteint en 1876 le chiffre de 87,600 décalitres, représentant une valeur de 2,451,000 francs. L'Angleterre et la Russie en sont les principaux débouchés; l'importation en France des vins de Madère est quasi nulle (63 décalitres en 1876).

EXPOSITION

Des Colonies portugaises.

Dans le parc latéral de Suffren est placée l'annexe où se trouvent exposés les principaux produits des colonies portugaises. Le pavillon qui les renferme est un kiosque très-élégant, d'une architecture légère et originale ; pour lui donner un cachet de couleur locale, on l'a revêtu extérieurement de faïences cuites au feu qui produisent un effet assez agréable et rappellent l'ornementation parfois bizarre de certains monuments publics de Lisbonne.

L'intérieur même de l'Exposition mérite à tous égards d'être visité. On n'y est plus en Portugal, mais dans un monde tout nouveau et d'autant plus curieux qu'il est moins connu. La partie vraiment intéressante et instructive est l'exposition du Musée des Colonies ; tout y est à voir, et la curiosité sans cesse excitée à nouveau, jamais lassée, a amplement de quoi être satisfaite.

Dans la classe XIII (instruments de musique), le Musée des Colonies expose une amusante collection d'instruments de musique avec des indigènes de l'Afrique et de l'Inde portugaise ! L'exposition serait plus curieuse encore, si l'on avait sous les yeux les instrumentistes eux-mêmes, mais peut-être ne s'amuserait-on guère à les entendre.

Dans la classe XV (instruments de précision), on remarque une collection très-curieuse pour les amateurs de numismatique de monnaies des Colonies portugaises.

Dans la classe XVI (cartes et appareils de géographie), les géographes consulteront avec intérêt les cartes géographiques et topographiques d'Angola, Mozambique, Zambeze et de l'Inde portugaise. Que de pays encore inconnus dans ces immenses possessions qui ne comprennent pas moins de 1,918,778 kilomètres carrés de superficie. Partagées en provinces, ces colonies sont toutes administrées sur le même pied ; chacune est dirigée par un gouverneur à la fois civil et militaire et se subdivise en arrondissements ou gouvernements militaires. L'administration est répartie entre les comités généraux de province, les conseils de province et les chambres municipales. Quelques-unes de ces possessions sont très-peu connues en France ; telle la province d'Angola, qui s'étend sur 1,350 kilom. de côtes, et d'une superficie plus grande que celle de la France (600,000 kilomètres carrés). On peut voir par la carte qui en est

exposée, que les limites n'en sont pas nettement définies. Et pourtant cette colonie ne laisse pas d'être une des plus florissantes. La valeur de son commerce (exportations et importations réunies) a plus que doublé dans l'espace de cinq ans (1867-1872), et elle est aujourd'hui, selon les paroles d'un ministre de la marine portugaise, « la plus vaste et la plus précieuse pour la mère-patrie des provinces d'outre-mer. » — Ces cartes des colonies portugaises sont particulièrement intéressantes pour les géographes ; car en France et dans les pays étrangers, on manque généralement de données précises sur la situation économique et physique et l'étendue de ces colonies.

Dans la classe XXIX sont exposés des ouvrages sculptés en ivoire, bois et coco. Les corbeilles et paniers en paille confectionnés par les indigènes ressemblent à tous les produits de ce genre exposés dans les vitrines des autres nations. Mais ce qui arrête l'attention, c'est une superbe défense d'ivoire de 2 mètres de hauteur (classe XLV.)

Les tissus indigènes, les étoffes, les broderies, les armes, les nattes et tapis, etc., sont de confection assez commune et rudimentaire. Une curiosité au point de vue ethnographique, c'est l'oreiller dont se servent ces peuples : « il se compose d'une espèce de morceau de bois recourbé, monté sur un pied haut de quelques centimètres. La forme de ce morceau de bois est celle d'un dossier dans lequel les dentistes arrangent la tête du patient pour la

rendre plus solide ; seulement il est horizontal au lieu d'être vertical : il faut avoir la conscience bien calme et bien pure pour goûter un repos complet sur un oreiller de ce genre [1]. »

Nous aurons terminé la revue de ce que contient de particulièrement intéressant cette exposition quand nous aurons nommé dans la classe XXXIX, (joaillerie et bijouterie), les boucles d'oreilles, chaînes, broches, bagues d'or, etc., exposées également par le Musée des colonies. Il faut surtout voir dans cette classe une magnifique boîte de dents d'hippopotame et d'or unique en son genre. Si nous ajoutons que le Musée des colonies a envoyé en outre de nombreux échantillons des produits de l'exploitation des mines et de la métallurgie dans les colonies portugaises (classe XLIII), tels que marbres, minerais, houille et or, une collection d'œufs d'autruches, de carapaces de tortues, d'éponges et de perles, etc., etc., on pourra juger qu'il justifie bien son titre et que son exposition est en effet un véritable musée où les objets exposés ont été choisis avec un goût qui fait honneur à la direction. A côté de cette exposition si considérable, les expositions particulières des colonies paraissent naturellement un peu ternes ; elles consistent surtout en produits agricoles alimentaires et autres qui n'offrent d'intérêt que si on

1 Hippolyte Gautier et Ad. Despres. — Les curiosités de l'Exposition de 1878, in-12., lib. Delagrave.

veut les comparer aux productions similaires des régions européennes.

Telle est, décrite dans ses principaux traits et dans ses détails les plus intéressants, l'Exposition du Portugal. Elle ne dépare point les merveilles accumulées autour d'elle et elle occupe entre toutes les expositions étrangères une place très-honorable. Disons mieux : par le nombre et la supériorité des produits exposés, le Portugal passe avant bon nombre d'États politiquement plus puissants. Nous aimons à voir l'empressement avec lequel il a répondu à l'appel de la France ; nous estimons comme il doit être estimé ce témoignage de bon vouloir et d'amitié entre deux nations que tant de liens ont unies dans le passé. Nous aimons surtout à voir dans cette exposition le gage d'un relèvement intellectuel, moral et matériel que rien n'arrête plus désormais et que tout accélère parce que tous y travaillent. L'Exposition portugaise fait foi de la transformation inouïe et des progrès merveilleux accomplis en quelques années ; c'est un spectacle admirable en même temps qu'une leçon fortifiante à laquelle il convient de rendre hommage en la méditant, que cette active et ferme volonté d'un peuple qui, rendu à lui-même, réussit, après des crises et des déchirements sans nombre, à se relever par sa seule persévérance : exemple de travail, de justice, de modération digne d'être imité par de plus grands peuples. On doit beau-

coup attendre, beaucoup espérer d'une telle nation qui se prépare si vaillamment de nouvelles et meilleures destinées : nous en acceptons volontiers l'augure pour elle au nom de la France.

Après avoir ainsi passé en revue les beaux-arts, l'enseignement et toutes les industries du royaume, nous croyons bon de terminer notre travail par un chapitre complémentaire sur la législation qui régit dans le Portugal la propriété industrielle, littéraire et artistique. Ce chapitre a été rédigé pour nous par M. Filiniaux, avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation, qui en a composé un semblable pour chacun des volumes de notre collection. Tous ces chapitres, précédés d'un travail particulier sur la législation qui régit en France les mêmes matières, forment un volume spécial intitulé : *La propriété industrielle et la propriété littéraire et artistique en France et à l'étranger.*

CHAPITRE COMPLÉMENTAIRE

Sur la législation qui régit en Portugal

LA PROPRIÉTÉ INDUSTRIELLE ET LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PROPRIÉTÉ INDUSTRIELLE

I. — BREVETS D'INVENTION.

Législation. — La législation sur les brevets d'invention est renfermée dans une loi du 31 décembre 1852, articles 309, 378, 379 et 385 du code pénal, et le titre Ier du code de procédure du 3 novembre 1876.

Nature de brevet. — Le brevet est aux accordé aux inventeurs de productions et découvertes nouvelles, qu'ils soient nationaux ou étrangers.

On distingue deux sortes de brevets : le brevet d'invention ou de perfectionnement, et le brevet d'importation ou d'introduction.

Le brevet de perfectionnement peut être remplacé par un certificat d'addition pour le temps à courir jusqu'à l'expiration du brevet d'invention.

Garantie. — Les brevets donnent un caractère authentique aux déclarations de l'inventeur ; mais ne garantissent pas la réalité, la priorité et le mérite de l'invention.

Durée. — La durée des brevets d'invention est de 5, 10 ou 15 ans, selon la demande, et sans prorogation possible du terme demandé.

La durée des brevets d'importation est réglée ainsi qu'il suit :

Si l'importateur est èn même temps l'inventeur et que sa découverte soit déjà privilégiée en sa faveur à l'étranger, le brevet est accordé pour le temps qui reste à courir pour le privilége, pourvu que ce terme ne dépasse pas quinze ans.

Si l'importateur de la découverte brevetée à l'étranger n'est pas l'inventeur, le gouvernement, s'il le juge convenable, peut accorder un brevet, dont la durée ne doit, dans aucun cas, excéder cinq ans.

Taxe. — La taxe est de 5000 réis (27 fr. 90) pour chaque année ; les frais sont en outre d'environ 200 fr.

Si l'invention est un procédé chimique, l'inventeur dépose un cautionnement de 1 million de réis garantissant qu'après l'expiration du privilége, le procédé sera mis en pratique trois fois devant toutes personnes qui voudront en avoir connais sance.

Formalités. — La description exacte des principes, moyens et procédés qui constituent la découverte, doit être déposée à l'administration générale de la province, ainsi que les plans, coupes, dessins et modèles qui y ont rapport ; le tout en double exemplaire sous pli cacheté.

S'il s'agit d'une invention déjà brevetée à l'étranger, il faut déposer une copie authentique, légalisée, du brevet étranger ; et si le dépôt est fait par mandataire, on doit présenter une procuration légalisée par le consul de Portugal.

Publicité. — Les inventeurs et introducteurs privilégiés doivent exposer publiquement leurs ouvrages d'art en plein exercice, au moins deux fois par mois, après une annonce faite trois jours à l'avance dans le journal du gouvernement.

Cession. — La cession des brevets doit être enregistrée.

Déchéance. — Les brevets perdent leur validité lorsque les propriétaires n'ont point fait usage du privilége dans la première moitié du terme pour lequel il a été accordé.

Nullité. — Ils sont nuls lorsque les tribunaux les ont déclarés tels ou nuisibles, et ont ordonné la saisie de l'objet breveté ; mais l'action doit être intentée dans la première moitié de la concession.

Pénalités. — Les peines contre les contrefacteurs

sont un emprisonnement de trois à douze ans, une amende de 25,000 à 1 million de réis (140 à 5,600 fr.), et la confiscation des produits contrefaits, sans préjudice des dommages-intérêts, s'il y a lieu.

Les vendeurs peuvent être condamnés à une détention de trois à douze jours, et à une amende de 1,000 à 20,000 réis (5 fr. 60 à 112 fr.)

II. — DESSINS ET MODÈLES DE FABRIQUE.

Législation. — Le Code pénal portugais protége la propriété des dessins et modèles.

Le traité de commerce du 11 juillet 1866, établit la protection par réciprocité entre la France et le Portugal. (*Voir* § IV.)

Formalités. — Le dépôt des dessins ou modèles doit être fait au greffe du tribunal de première instance à Lisbonne, et peut être effectué par mandataire.

III. — MARQUES DE FABRIQUE.

Législation. — Le Code pénal protége la propriété des marques de fabrique.

Le traité de commerce du 11 juillet 1866 établit la réciprocité entre la France et le Portugal. (*Voir* § IV.)

Nature de la marque. — Elle consiste en tout

signe destiné à distinguer les produits d'une fabrique ou objets de commerce, tels que les noms sous une forme distinctive, les dénominations, emblèmes, sceaux, vignettes, lettres, etc.

Les étrangers sont protégés comme les nationaux.

Formalités. — Le dépôt de la marque doit être fait au greffe du tribunal de première instance à Lisbonne.

Pénalités. — La contrefaçon des marques ou l'usage de marques contrefaites ou appartenant à autrui, la vente ou la mise en vente de produits revêtus de marques contrefaites, sont punis d'une amende de 10,000 à 600,000 réis (56 à 3,360 fr.)

L'imitation des marques dans le but de tromper l'acheteur sur la provenance de la marchandise, et l'usage de ces marques imitées, sont punis d'une amende de 10,000 à 100,000 réis (56 à 560 fr.)

Un emprisonnement de 1 à 3 mois peut, en outre, être prononcé dans tous les cas contre le délinquant.

La partie lésée peut obtenir des dommages-intérêts.

IV. — CONVENTION INTERNATIONALE FRANCO-PORTUGAISE CONCERNANT LES MARQUES DE FABRIQUE.

Un traité de réciprocité, conclu le 11 juillet 1866,

entre la France et le Portugal, contient la clause suivante relative aux marques de fabrique :

« En ce qui concerne les marchandises ou leur emballage, les dessins et les marques de fabrique ou de commerce, les sujets de chacun des États respectifs jouissent dans l'autre de la même protection que les nationaux. » (*Art.* 7)

PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

I. — ŒUVRES LITTÉRAIRES.

Législation. — La propriété littéraire est régie par la loi du 8 juillet 1851 à laquelle il faut joindre les articles 380 et suivants du Code pénal.

Durée du droit. — L'auteur conserve la propriété de son œuvre pendant toute sa vie, et après son décès, ses héritiers ou ayants cause jouissent du même droit pendant 30 ans.

La propriété des œuvres posthumes dure 30 ans au profit de l'éditeur à partir de la première publication, même si l'auteur est inconnu.

Il en est de même des œuvres anonymes jusqu'à ce que l'auteur soit indiqué sur une édition, ce qui les fait rentrer dès lors dans la règle ordinaire.

Pour les corps savants le privilége est de 30 ans.

Nature de l'œuvre. — La protection s'étend aux discours publics, leçons orales, sermons et aux traductions ; mais les discours parlementaires, judiciaires ou académiques peuvent être publiés dans les comptes-rendus des séances.

Les lettres particulières appartiennent à celui à qui elles ont été adressées et ne peuvent être publiées sans son consentement.

Les citations d'un livre et d'un journal sont autorisées à la condition d'en indiquer la source.

L'insertion d'une œuvre dans un journal ne dessaisit pas l'auteur du droit de le publier séparément.

Cession. — L'auteur peut céder son droit par vente, donation ou testament.

Dépôt. — Six exemplaires du livre doivent être déposés à la bibliothèque de Lisbonne.

Des extraits certifiés de l'enregistrement sont délivrés moyennant 200 réis (1 fr. 10).

Contrefaçon. — Celui qui croit avoir été offensé dans ses droits par un ouvrage, peut défendre la continuation de l'ouvrage commencé jusqu'à ce que le juge des pétitions ait décidé si le propriétaire qui a commencé l'ouvrage a le droit de l'achever ou s'il doit le détruire; l'action doit être intentée dans le délai de 15 jours.

Pénalités. — Le contrefacteur peut être con-

damné à une amende de 50,000 à 400,000 réis (279 à 2,235 fr.) et, au profit de la partie lésée, à la confiscation de l'ouvrage contrefait et à des dommages-intérêts calculés sur le prix de 20,000 exemplaires de l'édition donnée par l'auteur, dont il faut déduire la valeur des objets saisis s'ils sont laissés à la partie lésée.

La peine de l'emprisonnement d'un an au plus peut être prononcée en cas de récidive.

L'action doit être intentée avant un an et un jour à partir de la contrefaçon.

II. — ŒUVRES DRAMATIQUES ET MUSICALES.

Législation. — La loi du 8 juillet 1851 traite des œuvres dramatiques et musicales.

PUBLICATION. — Les règles sont les mêmes que pour les autres œuvres littéraires, sauf pour le dépôt.

Dépôt. — Le dépôt de six exemplaires doit avoir lieu, non à la bibliothèque de Lisbonne, mais au Conservatoire royal.

REPRÉSENTATION. — *Durée.* — Le terme est de 30 ans comme pour la publication.

Pour les œuvres posthumes, c'est-à-dire non représentées du vivant de l'auteur quoique publiées, la durée du droit relatif à la représentation commence à partir de la première représentation.

Nature et quotité du droit. — La représentation ne peut avoir lieu sans l'autorisation de l'auteur; mais la loi a fixé le droit qui lui était dû; après le prélèvement d'un tiers pour les frais de la soirée, il prend un huitième des deux autres tiers pour une pièce originale en cinq actes, un dixième pour quatre actes, un douzième pour trois actes, un quatorzième pour deux actes, un seizième pour un acte.

Si l'ouvrage est un traducteur, le traduction a un tiers des droits ainsi fixés et le Conservatoire royal les deux autres tiers.

Si l'œuvre est tombée dans le domaine public, le Conservatoire royal perçoit à son profit les droits d'auteur.

Pénalités. — Le directeur de théâtre qui fait représenter une pièce sans l'autorisation écrite de l'auteur, est passible des mêmes peines que le contrefacteur. Il doit payer à titre de dommages-intérêts la recette brute effectuée, et en outre le bénéfice entier d'une recette.

Le refus de paiement ou de communication des registres est puni du double droit et en cas de récidive, de 4 à 9 fois le droit d'auteur; l'emprisonnement peut même être prononcé.

III. — ŒUVRES D'ART.

Législation. — A la loi de 1851 il faut ajouter le titre I du Code de procédure du 3 novembre 1876.

Nature de l'œuvre. — Les peintures, dessins, gravures, lithographies, sculptures sont l'objet de la protection.

L'artiste peut céder son droit de reproduction tout en conservant la propriété de l'œuvre originale ; le droit de propriété suit l'œuvre originale s'il n'est point fait de réserve.

Dépôt. — Le dépôt de six exemplaires doit être fait à l'Académie des beaux-arts de Lisbonne pour tout ce qui se rattache à l'art du dessin.

Pour les objets de sculpture et autres se reproduisant par le moulage, deux exemplaires seulement doivent être déposés, l'un à l'Académie des beaux-arts de Lisbonne, et l'autre à celle de Porto.

Contrefaçon. — Les auteurs ou propriétaires d'œuvres d'art peuvent saisir tous les exemplaires des éditions contrefaites et les instruments destinés à la contrefaçon.

IV. — DROIT INTERNATIONAL ET CONVENTION INTERNATIONALE FRANCO-PORTUGAISE CONCERNANT LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

DROIT INTERNATIONAL.

L'article 32 de la loi du 8 juillet 1851 accorde protection aux étrangers à condition de réciprocité ; cet article est ainsi conçu :

« L'auteur ou le propriétaire d'un ouvrage imprimé originairement en pays étranger, qu'il soit portugais ou étranger, sera considéré comme regnicole, en ce qui concerne le droit de poursuivre judiciairement le contrefacteur de son œuvre, Portugais ou étranger, pourvu que le délit ait été commis sur le territoire portugais. La présente disposition ne s'appliquera qu'aux sujets des États qui, par les lois intérieures ou par des traités, assurent la même garantie aux ouvrages publiés en Portugal.»

CONVENTION INTERNATIONALE.

La convention conclue par le Portugal avec la France est du 11 juillet 1866, elle a été conclue pour 12 années comme le traité de commerce du même jour, et doit continuer à rester en vigueur jusqu'à ce qu'elle ait été dénoncée un an à l'avance.

En voici l'analyse détaillée :

Droits des auteurs. — Les auteurs de toutes productions du domaine littéraire ou artistique jouissent, dans chacun des deux États réciproquement, des avantages qui y sont ou y seront attribués par la loi à la propriété des ouvrages de littérature ou d'art, et ils ont la même protection et le même recours légal contre toute atteinte portée à leurs droits que si cette atteinte avait été commise à l'égard d'auteurs d'ouvrages publiés pour la première fois dans le pays même.

Toutefois, ces avantages ne leur sont réciproquement assurés que pendant l'existence de leurs droits dans le pays où la publication originale a été faite, et la durée de leur jouissance dans l'autre pays ne peut excéder celle fixée par la loi pour les auteurs nationaux (*Art.* 1).

Les mandataires légaux ou ayants cause des auteurs, traducteurs, compositeurs, dessinateurs, peintres, sculpteurs, graveurs, lithographes, etc., jouissent réciproquement et à tous égards, des mêmes droits que ceux que la Convention accorde aux auteurs, traducteurs, compositeurs, dessinateurs, peintres, sculpteurs, graveurs et lithographes eux-mêmes (*Art.* 7).

Formalités. — La jouissance du bénéfice de la protection est subordonnée à l'accomplissement, dans le pays d'origine, des formalités qui sont prescrites par la loi pour assurer la propriété des ouvrages de littérature ou d'art.

Pour les livres, cartes, estampes, gravures ou œuvres musicales publiés pour la première fois dans l'un des deux États, l'exercice du droit de propriété dans l'autre État est, en outre, subordonné à l'accomplissement préalable, dans ce dernier, de la formalité de l'enregistrement effectuée de la manière suivante :

Si l'ouvrage a paru pour la première fois en France, il doit être enregistré à Lisbonne, au ministère de l'intérieur ;

Si l'ouvrage a paru pour la première fois en Portugal, il doit être enregistré à Paris, au ministère de l'intérieur.

L'enregistrement se fait de part et d'autre, sur la déclaration écrite des intéressés, laquelle peut être respectivement adressée soit aux susdits ministères, soit aux légations dans les deux pays.

Dans tous les cas, la déclaration doit être présentée dans les trois mois qui suivent la publication de l'ouvrage dans l'autre pays, pour les ouvrages publiés postérieurement à la mise en vigueur de la présente convention, et dans les trois mois qui suivent cette mise en vigueur, pour les ouvrages publiés antérieurement.

A l'égard des ouvrages qui paraissent par livraisons, le délai de trois mois ne commence à courir qu'à dater de la publication de la dernière livraison, à moins que l'auteur n'ait indiqué, conformément aux dispositions de l'article 5, son intention de se réserver le droit de traduction; auquel cas, chaque livraison est considérée comme un ouvrage séparé.

La formalité de l'enregistrement qui en est fait sur des registres spéciaux tenus à cet effet ne donne, de part et d'autre, ouverture à la perception d'aucune taxe.

Les intéressés peuvent se faire délivrer un certificat authentique de l'enregistrement; ce certificat est délivré gratis, sauf, s'il y a lieu, les frais de timbre.

Le certificat relate la date précise à laquelle la déclaration a eu lieu; il fait foi dans toute l'étendue des territoires respectifs et constate le droit exclusif de propriété et de reproduction aussi longtemps que quelque autre personne n'a pas fait admettre en justice un droit mieux établi (*Art.* 2).

Nature de l'œuvre. — Les productions du domaine littéraire ou artistique sont les livres, brochures ou autres écrits, compositions musicales ou arrangements de musique, œuvres de dessin, de sculpture, de gravure, de lithographie (*Art.* 1).

Chrestomaties. — Est réciproquement licite la publication dans chacun des deux pays, d'extraits ou de morceaux entiers d'ouvrages ayant paru pour la première fois dans l'autre, pourvu que ces publications soient spécialement appropriées et adaptées à l'enseignement ou à l'étude et accompagnées de notes explicatives ou de traductions interlinéaires et marginales dans la langue du pays où elles sont publiées (*Art.* 9).

Articles de journaux. — Les articles extraits des journaux ou recueils périodiques dans l'un des deux pays peuvent être reproduits ou traduits dans les journaux ou recueils périodiques de l'autre pays, pourvu qu'on y indique la source à laquelle on les a puisés.

Toutefois, cette faculté ne s'étend pas à la reproduction, dans l'un des deux pays, des articles de

journaux ou recueils périodiques publiés dans l'autre, lorsque les auteurs ont formellement déclaré, dans le journal ou le recueil même où ils les ont fait paraître, qu'ils en interdisent la reproduction. En aucun cas, cette interdiction ne peut atteindre les articles de discussion politique (*Art.* 8).

Traductions. — Sont expressément assimilées aux ouvrages originaux les traductions faites, dans l'un des deux États, d'ouvrages nationaux ou étrangers. Ces traductions jouissent, à ce titre, de protection en ce qui concerne leur reproduction non autorisée dans l'autre État. Il est bien entendu, toutefois, que l'objet du présent article est simplement de protéger le traducteur par rapport à la version qu'il a donnée de l'ouvrage original, et non pas de conférer le droit exclusif de traduction au premier traducteur d'un ouvrage quelconque, écrit en langue morte ou vivante, hormis le cas suivant (*Art.* 3).

L'auteur de tout ouvrage publié dans l'un des deux pays, qui a entendu se réserver le droit de traduction, jouit pendant cinq années, à partir du jour de la première publication de la traduction de son ouvrage autorisée par lui dans l'idiome de l'autre pays, du privilége de protection contre la publication, dans ce même pays, de toute traduction du même ouvrage non autorisée par lui, et ce, sous les conditions suivantes :

1° L'ouvrage original doit être enregistré dans l'un des deux pays sur la déclaration faite dans un

délai de trois mois à partir du jour de la première publication dans l'autre pays.

2° Il faut que l'auteur ait indiqué, en tête de son ouvrage, l'intention de se réserver les droits de traduction ;

3° Il faut que la dite traduction autorisée de l'ouvrage publié dans l'un des deux pays, dans l'idiome de l'autre pays, ait paru, au moins en partie, dans le délai d'un an à compter de la date de la déclaration effectuée ainsi qu'il vient d'être prescrit, et, en totalité dans le délai de trois ans à partir de la dite déclaration ;

4° La traduction doit être publiée dans l'un des deux pays et être elle-même enregistrée conformément aux dispositions de l'article 2.

Pour les ouvrages publiés par livraisons, il suffit que la déclaration de l'auteur, qu'il entend se réserver le droit de traduction, soit exprimée dans la première livraison. En ce qui concerne le terme de cinq ans assigné pour l'exercice du droit privilégié de traduction, chaque livraison est considérée comme un ouvrage séparé ; chacune d'elles est enregistrée dans l'un des deux pays, sur la déclaration faite dans les trois mois à partir de sa première publication dans l'autre (*Art.* 5).

Œuvres dramatiques et musicales. — La Convention s'applique à l'exécution ou représentation des œuvres dramatiques ou musicales publiées, exécutées ou représentées pour la première fois dans l'un des deux pays (*Art* 4).

Relativement à la traduction des ouvrages dramatiques, l'auteur de l'ouvrage publié dans l'un des deux pays qui veut se réserver le droit exclusif de traduire et celui de faire représenter cette traduction sur les théâtres de l'autre pays pendant la période de cinq années, doit publier sa traduction dans l'idiome de l'autre pays ou la faire représenter sur un théâtre de ce même pays dans les trois mois à compter de la déclaration d'enregistrement (*Art.* 5).

Contrefaçon. — En cas de contravention aux dispositions précédentes, la saisie des objets de contrefaçon peut être opérée, et les tribunaux appliquent les pénalités déterminées par les législations respectives de la même manière que si l'infraction avait été commise au préjudice d'un ouvrage ou d'une production d'origine nationale.

Les caractères constituant la contrefaçon sont déterminés par les tribunaux de l'un et de l'autre pays d'après la législation en vigueur dans chacun des deux États (*Art.* 11).

Lorsque l'auteur d'une œuvre dont la propriété est garantie par la convention a cédé son droit de publication ou de reproduction à un éditeur dans le territoire de chacun des deux États, sous la réserve que les exemplaires ou éditions de cette œuvre ainsi publiés ou reproduits ne peuvent être vendus dans l'autre pays, ces exemplaires ou édi-

tions sont respectivement considérés et traités dans ce pays comme reproduction illicite.

Ces ouvrages sont librement admis dans les deux pays pour le transit à destination d'un pays tiers (*Art.* 6).

La Convention ne peut faire obstacle à la libre continuation de la vente, publication ou introduction, dans les États respectifs, des ouvrages qui auraient été déjà publiés en tout ou en partie dans l'un d'eux avant la mise en vigueur de la convention, pourvu toutefois qu'on ne puisse postérieurement faire aucune autre publication des mêmes ouvrages, ni introduire de l'étranger des exemplaires autres destinés à compléter les expéditions ou souscriptions précédemment commencées. Ce principe s'applique aussi bien aux traductions qu'aux ouvrages originaux (*Art.* 12).

Il est bien entendu qu'il n'est pas mis obstacle à la continuation de la représentation des traductions des ouvrages dramatiques déjà représentés antérieurement à la mise en vigueur de la Convention (*Art.* 12).

Surveillance de l'État. — Les dispositions de la Convention ne peuveut porter préjudice, en quoi que ce soit, au droit que se réserve expressément chacun des deux États de permettre, surveiller et interdire, par des mesures de législation et de police intérieure, la circulation, la représentation

ou l'exposition de tels ouvrages ou productions sur lesquels il juge convenable de l'exercer (*Art.* 13).

Douane et transit. — L'introduction, la vente et l'exposition, dans chacun des deux États, d'ouvrages et d'objets de reproduction non autorisée définis par les dispositions précédentes, sont prohibées, soit que les dites reproductions non autorisées proviennent de l'un des deux pays, soit qu'elles proviennent d'un pays étranger quelconque (*Art.* 10).

Pendant la durée de la Convention, les objets suivants, savoir : livres brochés, en toutes langues, dessins, estampes, gravures, lithographies, cartes géographiques ou marines, atlas brochés ou reliés, musique, sont réciproquement admis en franchise de droits, sans certificats d'origine (*Art.* 14).

FIN.

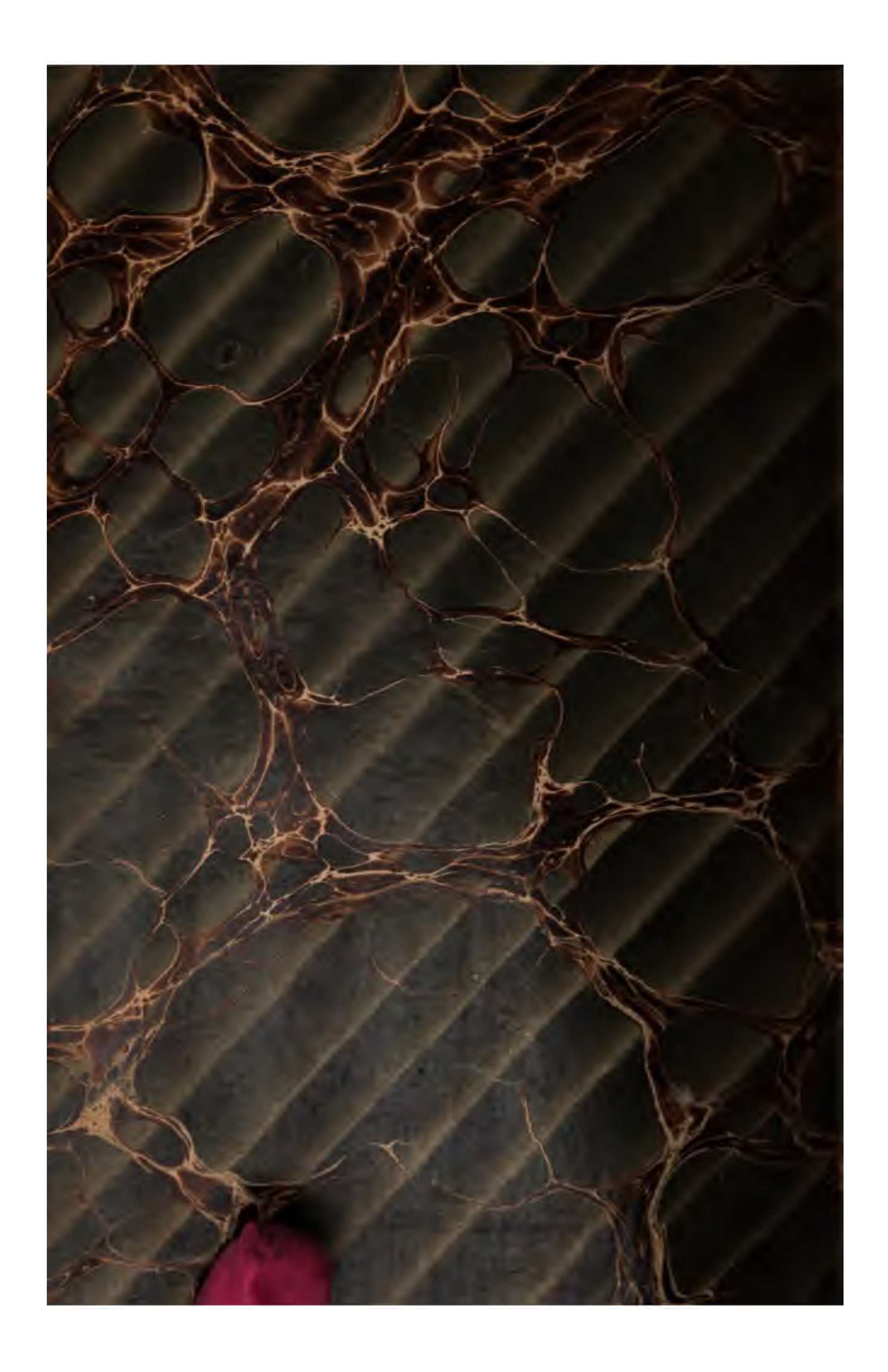
TABLE DES MATIÈRES

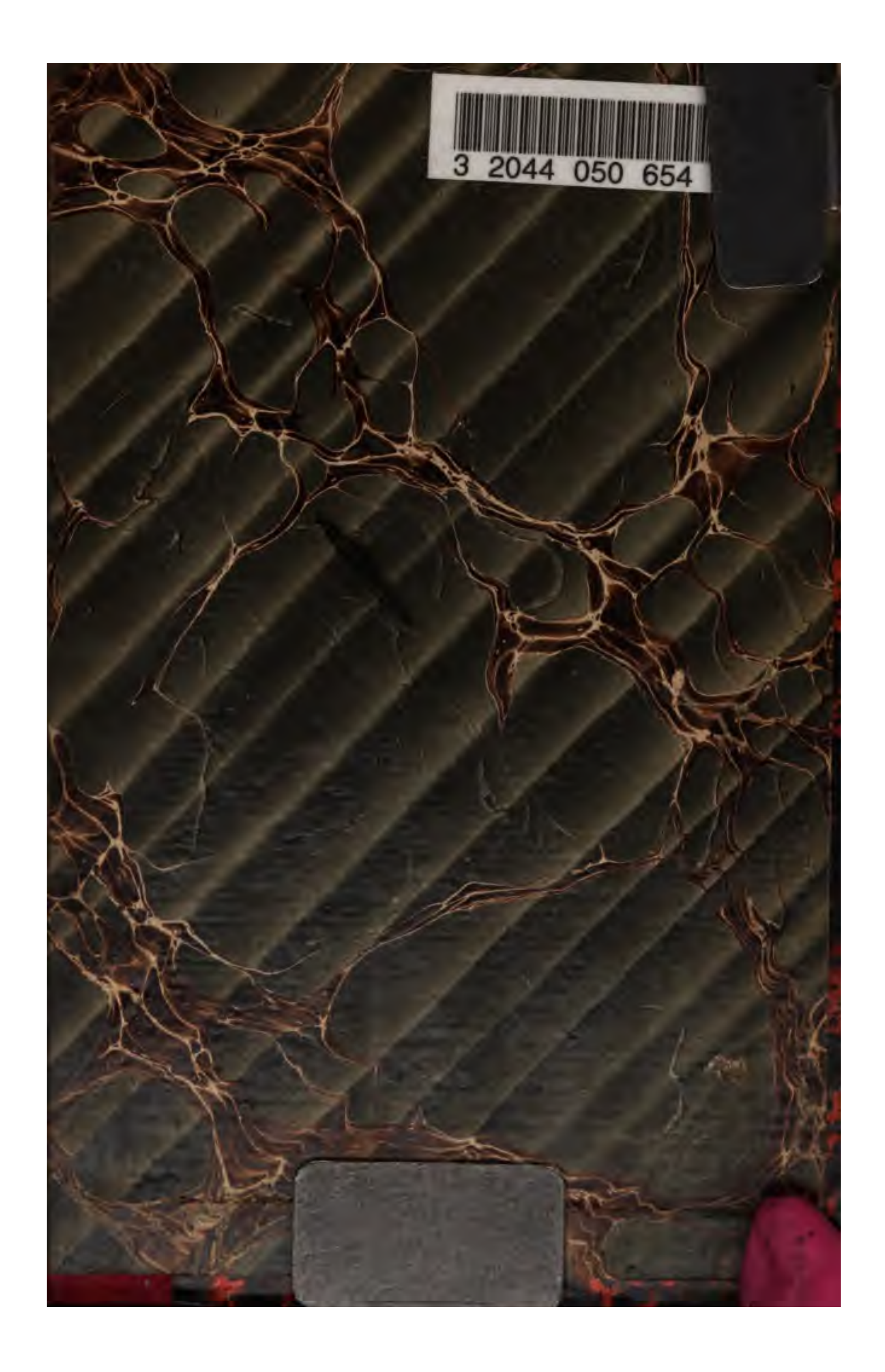
DEUXIÈME PARTIE.

LE PORTUGAL A L'EXPOSITION DE 1878.

Pages.

3693. — Tours, imp. Rouillé-Ladevèze, rue Chaude, 6.




3 2044 050 654

